

## ABSTRACT

Title of Document: REGARDS FRANÇAIS SUR L'AMERIQUE:  
DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES A LA  
GUERRE FROIDE

Edward A. Dawley, Ph.D., 2007

Directed By: Professor Pierre Verdaguer, Department of  
French and Italian

*Regards français sur l'Amérique : de l'Entre-deux-guerres à la Guerre froide*

(French Perceptions of America: From the Roaring Twenties to the Cold War)

examines the reactions of French intellectuals to various aspects of American culture and politics. Based principally on the writings of contributors to *Les Temps modernes*, a review founded by Jean-Paul Sartre and Simone de Beauvoir in 1945, this work will examine in great detail the aforementioned co-founders' impressions of the United States as well as the observations of many of *Les Temps modernes'* contributing writers. Moreover, this dissertation will compare and contrast the views espoused by the *Les Temps modernes* group with the depictions of the United States exhibited by French thinkers such as André Siegfried, Georges Duhamel, Vladimir Pozner, and Bernard-Henri Lévy. This work analyzes these writers' pronouncements on American cultural and political phenomena, including Puritanism, literature, music, race relations, and anticommunism.

In light of the above, this dissertation may be considered a study in transcultural perception and the epistemological pitfalls said perception poses. In this regard, people generally judge foreign cultures through the prism of preconceived notions derived in large part from their native culture. This prism, in fact, is a metaphor for the “barriers of otherness” that come into play whenever the act of transcultural perception takes place. This study will examine the effects of these barriers of otherness on the French observers’ appreciation of the United States by placing their findings somewhere along a sliding scale ranging from the most objective to the most subjective. The articles by Philippe Soupault and Claude Roy are examples of a relatively objective appraisal of the systemic control inherent in the way the so-called puritanical moral code is maintained in American society (Chapter 1). At the other end of the scale is the *Temps modernes* group’s totally subjective conjecture on the Rosenberg affair, sparked in large part by the group’s Communist sympathies and its stance against the American government (Chapter 5). This study will conclude with a discussion on the varying degrees of certitude associated with various modes of transcultural perception.

REGARDS FRANÇAIS SUR L'AMERIQUE: DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES A  
LA GUERRE FROIDE

By

Edward Dawley

Dissertation submitted to the Faculty of the Graduate School of the  
University of Maryland, College Park, in partial fulfillment  
of the requirements for the degree of  
Doctor of Philosophy  
2007

Advisory Committee:  
Professor Pierre M. Verdaguer, Chair  
Professor Joseph Brami  
Professor Emerita Madeleine C. Hage  
Associate Professor Joseph D. Falvo  
Associate Professor Cordell W. Black

© Copyright by  
Edward A. Dawley  
2007

## Plan de l'ouvrage

Plan de l'ouvrage .....	ii
Introduction.....	1
Chapitre 1: Points de vue français sur le puritanisme américain .....	20
1.1. Aperçu historique de la perception du puritanisme .....	22
1.2. Les études de moeurs de Soupault et de Roy.....	24
1.2.1. La répression maladive .....	29
1.2.2. Compter son argent avant de conter fleurette .....	34
1.3. Puritanisme et littérature : quelques exemples.....	43
1.4. Le puritanisme aujourd'hui.....	58
Chapitre 2: De Tocqueville à Sartre : <i>Les Temps modernes</i> et la question raciale ....	67
2.1. Sartre et les Africains.....	68
2.1.1. La poésie et la lutte des classes.....	69
2.1.2. Les Africains et la langue française .....	78
2.2. L'Autre et l'antisémitisme .....	80
2.3. L'autre Autre : le Noir .....	87
2.4. L'obsession de la ségrégation américaine.....	95
2.4.1. La violence du racisme américain.....	102
2.4.2. Le sort des Noirs américains s'améliore.....	111
2.4.3. L'anglais noir : symbole de l'altérité .....	114
Chapitre 3: Les Français et la musique américaine : au-delà des barrières de l'altérité .....	119
3.1. Les Negro-spirituals : une musique abordable par tous.....	120
3.2. Le jazz en noir et blanc .....	125
Chapitre 4: <i>Les Temps modernes</i> et le plan Marshall .....	150
4.1. L'antiaméricanisme colore l'accueil du plan Marshall.....	150
4.2. La crainte du mode de pensée américain .....	154
4.3. Le plan Marshall : pis-aller pour les dirigeants européens .....	176
Chapitre 5: <i>Les Temps modernes</i> et les anticommunistes américains : le temps du mépris.....	184
5.1. L'ahistoricité américaine : une source de snobisme .....	184
5.2. Le parcours politique de Sartre et Simone de Beauvoir .....	189
5.3. La valeur accordée par Sartre au communisme .....	198
5.4. Le communisme américain, un phénomène qui laisse perplexe.....	205
5.5. Les débordements du maccarthysme .....	216
Conclusion .....	231
Œuvres citées .....	243

## Introduction

L'accession d'un Nicolas Sarkozy, considéré comme proaméricain<sup>1</sup>, à la présidence de la République au printemps 2007, signale peut-être un nouveau chapitre dans la longue histoire des relations franco-américaines<sup>2</sup>. La présente étude a pour

---

<sup>1</sup> Lors de son premier discours prononcé en tant que président de la République le 7 mai 2007, Sarkozy a déclaré : « Je veux lancer un appel à nos amis américains, pour leur dire qu'ils peuvent compter sur notre amitié, qui s'est forgée dans les tragédies de l'histoire que nous avons affrontées ensemble. Je veux leur dire que la France sera toujours à leurs côtés quand ils auront besoin d'elle, mais je veux leur dire aussi que l'amitié c'est accepter que des amis puissent penser différemment ; et qu'une grande nation comme les Etats-Unis a le devoir de ne pas faire obstacle à la lutte contre le réchauffement climatique, mais au contraire de prendre la tête de ce combat, parce que ce qui est en jeu c'est le sort de l'humanité toute entière. La France fera de ce combat son premier combat ».

<sup>2</sup> Il est évident que les rédacteurs des *Temps modernes* ne furent pas les premiers intellectuels français à s'intéresser aux Etats-Unis. Même avant sa naissance, ce pays a toujours fasciné nombre d'observateurs français, qu'ils en aient dit du bien ou du mal. A cet égard, Philippe Roger nous rappelle que « L'antiaméricanisme français n'a pas seulement une histoire : il a aussi une préhistoire – méconnue, oubliée, enfouie sous les couches successives de la représentation collective. Cette préhistoire occupe la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle précède l'émergence des Etats-Unis

objet d'examiner une période particulière de ces rapports, celle qui s'étend de 1927 à 1953. L'idée de ce travail m'est venue sous forme embryonnaire lors d'un séminaire sur « Les intellectuels français et l'Amérique »<sup>3</sup>. Je me suis alors rendu compte que la perception des États-Unis par les intellectuels français était un domaine digne d'intérêt. Le titre, « Regards français sur l'Amérique: de l'Entre-deux-guerres à la Guerre froide », définit la plage historique choisie pour examiner les observations sur les États-Unis faites par des penseurs français jugés les plus représentatifs de l'époque. On notera que les textes étudiés, dans leur grande majorité, sont tirés des *Temps modernes*, revue fondée par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir en 1946. L'utilisation de cette revue comme base de départ a présenté maints avantages. Cela a permis tout d'abord de clairement définir les idées exprimées par ses cofondateurs, dont il n'est guère besoin de souligner l'importance dans le contexte intellectuel français de l'après-guerre. On verra ainsi que même de grands penseurs comme Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir ont pu faire de sérieuses erreurs de jugement. Cette étude ne se limite toutefois pas à une simple énumération des erreurs de perception culturelle commises par ces derniers. L'intention est plutôt d'examiner les étapes du couple Sartre/Beauvoir dans l'évolution de son rapport à l'Amérique, depuis l'époque de la découverte du pays à l'occasion d'un premier séjour. Ces étapes apparaissent avec grande netteté dans *Les Temps modernes*, non seulement dans les écrits des cofondateurs mais dans ceux de leurs collaborateurs. Dans cette

---

comme nation indépendante et représente la première strate d'une lente sédimentation. » (22).

<sup>3</sup> Séminaire de Pierre Verdaguer offert à l'Université de Maryland au printemps 1999.

perspective, un second avantage de cette référence aux *Temps modernes* comme point d'ancrage s'impose: la revue offre un excellent éventail des prises de position de la gauche française et donne ainsi la mesure des opinions de cette classe politique<sup>4</sup>.

Nous verrons un Sartre qui n'est pas expert en tout mais qui, se lançant dans la politique, se montre prêt à sortir des sentiers battus. Conscient de ses lacunes, il s'entoure d'une équipe pluridisciplinaire au moment de fonder *Les Temps modernes*, que l'on peut donc étudier comme un prolongement de la pensée de ses principaux fondateurs. Sartre écrit fort peu sur l'Amérique et moins encore sur les Noirs américains dans *Les Temps modernes*. Néanmoins, les États-Unis y font figure de centre d'intérêt majeur si l'on tient compte des articles rédigés par des collaborateurs spécialistes de divers aspects de la société américaine. Sans être tous de la même veine, force est de constater que, d'une façon générale, les écrits sur les États-Unis sont hostiles à la politique américaine mais plus indulgents en ce qui concerne ses habitants, qu'ils soient rédigés par des collaborateurs français, américains ou d'autres pays.

---

<sup>4</sup> Dès le début de son livre, Extrême Occident, Jean-Philippe Mathy classe les intellectuels français en six catégories, en fonction de tendances générales, trois proaméricaines (libertaire, post-moderne et atlantiste) et trois antiaméricaines (marxiste ou para-marxiste, humaniste et nationaliste). A titre d'exemple, il situe les écrits de Sartre sur les Etats-Unis dans la catégorie des marxistes ou para-marxistes : "The works of Jean-Paul Sartre represent what I call, in a broad sense, Marxist or para-Marxist interpretations of the United States" (12).



La présente étude est loin d'être la première à porter sur *Les Temps modernes*. Dès 1966, Michel-Antoine Burnier publia chez Gallimard *Les existentialistes et la politique*. Ce livre a la particularité d'avoir reçu l'approbation de Sartre, comme le dit Burnier dans son article « Sartrien, anti-sartrien » : « C'est Sartre lui-même qui l'a fait publier aux Editions Gallimard ; *nihil obstat* et *imprimatur*, l'ouvrage est orthodoxe » (924). Malgré ces lettres de noblesse, Anna Boschetti, dans *Sartre et « Les Temps Modernes »*, a reproché l'emploi du mot « existentialiste » qui apparaît dans le titre :

A l'opposé, M.A. Burnier intitule *Les existentialistes et la politique* un livre qui, en fait, s'occupe exclusivement du groupe des *T.M.* Bien que, pour légitimer ce choix, il parle aussi d'appartenance philosophique », il ne prend en compte, de fait que, l'appartenance à la revue, en invoquant un « esprit commun » qu'il ne tente même pas de définir philosophiquement. (180)

Au-delà du titre, signalons que l'admiration inconditionnelle que Burnier voue à Sartre a gêné François Bondy, qui décrit Burnier comme obnubilé par son allégeance au point de ne faire preuve d'aucun esprit critique. Pour Bondy, ce loyalisme se manifeste de façon excessive dans *Les existentialistes et la politique*, mais il reconnaît, bien que de manière ironique, que cet ouvrage est un « amas de citations utiles » (38).

En effet, dès l'introduction, Burnier rappelle ces mots de Sartre :

« Auparavant, ceux qui allaient devenir les 'existentialistes', 'apolitiques, réfractaires à tout engagement, avaient le cœur à gauche, bien sûr, comme chacun'<sup>5</sup> » (13).

Cela renvoie à l'importance de l'existentialisme non seulement en tant que mouvement philosophique, mais bien au-delà, puisqu'il fut pratiquement une mode.

Sartre, d'ailleurs, offrit ce commentaire lors d'une émission radiophonique de *La Tribune des Temps Modernes* du 3 novembre 1947 :

Dès que le mot est en vogue, vous avez des gens qui commencent à gagner de l'argent avec. Vous avez, par exemple, des bars qui se disent existentialistes. Qu'est-ce que peut faire l'existentialisme dans un bar ? La décoration ? Vous avez même un couturier qui est existentialiste. Je n'ai pas besoin de vous dire que ce n'est pas chez lui que je me fais habiller.

A. Boschetti a raison de signaler ce glissement de sens, mais il est évident que Burnier emploie une connotation plus populaire du terme *existentialiste*. Quoiqu'il en soit, *Les existentialistes et la politique* est un ouvrage qui m'a été d'un grand secours, car en examinant la prise de position politique des *Temps modernes*, Burnier fait des références à l'Amérique. Il nous précise d'ailleurs qu'en 1947

---

<sup>5</sup> Burnier donne la référence suivante en note de bas de page: « Sartre (J.-P.), préface à *Aden Arabie*, de Paul Nizan, Paris, Maspero édit., 1960, p. 56. ».

Les Etats-Unis deviennent un sujet de préoccupation<sup>6</sup>. Simone de Beauvoir en parle dans *L'Amérique au jour le jour*. Le ton du livre tranche nettement sur celui des articles que Sartre, en voyage aux Etats-Unis en janvier 1946, avait envoyés à *Combat* et au *Figaro*. Sartre décrivait avec sympathie et formulait des critiques ou des réserves. Simone de Beauvoir dénonce « l'apparence même de la démocratie [américaine] qui s'évanouit de jour en jour », et « l'arbitraire qui éclate avec plus d'impudence »<sup>7</sup>. (40)

Ces remarques m'ont guidé dans ma démarche pour mieux comprendre certaines nuances exposées dans *L'Amérique au jour le jour*. Un peu plus loin, Burnier note la présence des articles qui donnent le détail des réactions des *Temps modernes* aux mesures anticomunistes du gouvernement américain : « Le numéro de janvier 1948 inaugure des discussions sur le plan Marshall et proteste contre les

---

<sup>6</sup> Burnier ajoute en note de bas de page : « J.P. Sartre avait déjà critiqué avec vigueur certains aspects de la vie politique aux Etats-Unis dans *La Putain respectueuse* (novembre 1946), publiée dans *Théâtre*, Paris, Gallimard, 1947, 298 p. ».

<sup>7</sup> A titre d'information, Burnier ajoute : « Fragments du livre publiés dans *Les Temps modernes*, dans les n°s 27, 28, 29, 30, 31 (décembre 1947 à avril 1948). Jean Touchard fait remarquer qu' 'il est intéressant de comparer le livre de Simone de Beauvoir [...] avec celui de Claude Roy, alors membre du P.C., *Clefs pour l'Amérique*, les deux livres ayant paru à quelques mois de distance. Simone de Beauvoir est beaucoup plus sévère pour l'Amérique que Claude Roy' » (*Le Mouvement des idées politiques dans la France contemporaine*, par J. Touchard, R. Giradet, R. Remond, cours I.E.P. 1959).

épurations à Washington. En juillet 1948, un éditorial<sup>8</sup> fixe la politique de la revue vis-à-vis des Etats-Unis et du plan Marshall » (40). Pour les idées développées dans les chapitres portant sur la Guerre froide (4 et 5), l'ouvrage de Burnier s'est avéré très utile : les articles et l'éditorial auxquels ce dernier fait allusion sont examinés dans mon quatrième chapitre.

Outre ses renseignements sur les positions politiques de l'équipe des *Temps modernes*, Burnier a porté à ma connaissance l'existence des émissions radiophoniques de *La Tribune des Temps modernes*, qui se sont avérées précieuses pour interpréter les réactions de Sartre et de ses collaborateurs. Elles sont donc amplement citées ici.

En 1981, quinze ans après la parution des *Existentialistes et la politique*, Alain D. Ranwez publia un livre sur *Les Temps modernes* intitulé *Jean-Paul Sartre's Les Temps Modernes : A Literary History 1945-1952*. Cet ouvrage recouvre presque la même période que celle examinée dans la présente étude, mais, comme l'indique son titre, l'ouvrage porte essentiellement sur les préoccupations littéraires de la revue. Toutefois, le livre de Ranwez apporte des précisions intéressantes sur la perception de l'Amérique par les collaborateurs des *Temps modernes*, surtout dans le chapitre intitulé « The Politics of *Les Temps Modernes* ». Ranwez écrit par exemple:

Since *Les Temps modernes* was to be political but outside all parties, both major powers in the world were criticized, although it must be noted that the majority of the attacks were directed against the United States and all those

---

<sup>8</sup> Burnier précise en note de bas de page : « Beauvoir (S. de), *Les Temps modernes*, n° 27, décembre 1947. ».

who supported its capitalist economic ideology, specifically because the free economy perpetuated the misery of the proletariat. De Beauvoir, in her acute and frankly written journal, *L'Amérique au jour le jour* [*America : A Diary*] published in serial form in the review (December, 1947 – April 1948), argued that American democracy existed only in theory, and that its system was full of injustice and discrimination. (40)

Ranwez constate que l'équipe des *Temps modernes* fustige le capitalisme parce qu'il est nuisible à la classe ouvrière. Nous allons voir que cette idée, fort banale au demeurant, est d'une grande importance pour expliquer la divergence entre la perception du communisme de l'équipe rédactionnelle des *Temps modernes* et la perception maccarthyste de cette doctrine sociale et économique.

Partant d'un autre horizon, les premières lignes de l'introduction de *Sartre et « Les Temps Modernes* résument l'approche d'Anna Boschetti : « Une réussite exceptionnelle dans l'histoire de la culture française : telle est incontestablement l'entreprise de Sartre. Pendant une quinzaine d'années, à partir de la Libération, il a exercé sur tout l'espace intellectuel une domination sans partage, que personne n'a égalée depuis lors » (7). Cet ouvrage se lit à bien des égards comme une énumération des multiples succès de Sartre dans plusieurs domaines (philosophie, littérature, politique) et apporte des éclaircissements sur les raisons de ces succès. L'auteur établit en particulier le lien entre la réussite de Sartre et celle de sa revue :

On oublierait une des principales conditions du succès de Sartre et de la durée de ce succès si l'on ne tenait pas compte des *Temps Modernes*, la revue qu'il monte en octobre 1945, juste au moment où explose la vogue de

l'existentialisme. Ce faisant, il reproduit, en le modernisant, le dispositif réalisé par Gide et la *Nouvelle Revue française* : la conjonction entre un écrivain arrivé au sommet de sa consécration et une revue. (177)

A. Boschetti rappelle ici que Sartre fut promu au panthéon littéraire après avoir fondé une revue capable de refléter ses divers domaines d'intérêt. C'est justement cette multiplicité qui fait qu'elle parle en fait très peu des Etats-Unis, mais lorsqu'elle aborde le sujet, elle fait allusion à l'ambivalence de l'attitude des collaborateurs des *Temps modernes* envers l'Amérique : « En particulier, on peut voir combien est typique de toute l'intelligentsia française le rapport ambivalent avec la réalité américaine, si évident chez Sartre, très critique envers la politique des Etats-Unis mais simultanément fasciné par ce pays » (197).

Toutefois, même si son ouvrage n'accorde qu'une place limitée aux impressions des Etats-Unis telles qu'elles apparaissent dans *Les Temps modernes*, il est d'un grand secours pour connaître les diverses catégories de collaborateurs de la revue. A ce propos, A. Boschetti signale que

Certains indicateurs permettent de circonscrire, dans des limites évidemment approximatives, le cercle des collaborateurs qui comptent sûrement dans l'image des T.M. à l'époque examinée<sup>9</sup> et sont essentielles pour son fonctionnement. Ce sont, d'abord, les membres de la première rédaction et ceux qui, inclus dans les rédactions successives, collaboraient déjà avant 1953

---

<sup>9</sup> Sartre et « *Les Temps Modernes* » traite de la période 1945-1953.

et sont cités comme fréquentant habituellement les réunions<sup>10</sup> ; puis d'autres collaborateurs, identifiés comme particulièrement proches à travers la combinaison de certains critères : genre, durée, importance de la collaboration<sup>11</sup>, rapports personnels avec les principaux agents. (223)

Elle regroupe les collaborateurs en trois catégories principales, la troisième étant divisée en quatre sous-catégories. Il y a d'abord les membres de la première équipe rédactionnelle (Sartre, Beauvoir, Maurice Merleau-Ponty, Michel Leiris, Raymond Aron, Jean Paulhan et Albert Ollivier), puis le groupe des intimes (ceux qui vont aux réunions : Jeanson, Lefort, Guyonnet), et enfin « Les plus proches relations » :

- les universitaires, si on considère ceux qui présentent un nombre élevé de contributions [au moins sept], ou tiennent une rubrique pendant un certain temps (Uri et Domarchi) ;
- les écrivains et les artistes dont la collaboration est en général assez mince, le critère déterminant étant un rapport d'amitié avec Sartre, souvent attesté par des préfaces de celui-ci (aucun collaborateur de ce groupe n'est mentionné dans le

---

<sup>10</sup> A. Boschetti apporte la précision suivante en note de bas de page : « Sur la base de témoignages oraux (Pouillon, Lefort) et écrits (voir surtout S. de Beauvoir, *F.C.*, [La force des choses] pp. 185, 271 et 603) ».

<sup>11</sup> A. Boschetti précise le sens du mot « importance » en note de bas de page : « Importance quantitative (le nombre et l'extension des contributions) et qualitative, signalée par une place d'honneur au sommaire, par une présentation particulièrement solennelle ou élogieuse. »

présent travail) ;

- les personnages qui assurent la critique artistique et littéraire (aucun collaborateur de ce groupe n'est mentionné ici) ;
- des journalistes politiques, dont Rousset. (224).

Ce classement nous permet d'apprécier la nature des rapports entre Sartre et les divers collaborateurs étudiés ici. Pour compléter le schéma de ces rapports, à la page 290, Boschetti fait une distinction entre ce qu'elle appelle « le noyau » (Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty) et les « épigones » (les collaborateurs qui ne peuvent être considérés comme des pairs ou des concurrents à Sartre, qui sont des disciples ou des fonctionnaires<sup>12</sup> – bref, des épigones). En note de bas de page, elle précise sa définition de l'épigone : « Ainsi désigné sans trop de précision, cette catégorie de collaborateurs a été identifiée en rassemblant les différents indicateurs : la participation assidue aux réunions de la rédaction, le volume et l'importance des contributions, l'éventuelle désignation en couverture, les témoignages oraux ou écrits » (291). D'autres collaborateurs mentionnés dans mon étude sont placés dans une catégorie spécifique.

*Sartre and 'Les Temps Modernes'*, de Howard Davies, paru en 1987, est le quatrième livre consacré aux *Temps modernes*. Cet ouvrage met l'accent sur l'orientation anthropologique de la revue et, de ce fait, ne promettait pas a priori d'être riche en renseignements sur ses prises de position envers l'Amérique. Il contient toutefois deux appendices qui se sont avérés d'un grand secours. L'appendice 5 donne une liste des numéros spéciaux édités au cours des quarante

---

<sup>12</sup> On reste perplexe devant l'emploi par Boschetti du terme « fonctionnaire » ici.



premières années des *Temps Modernes*, dont deux consacrés aux Etats-Unis (août-septembre 1946 et août-septembre 1976). A. Boschetti signale d'ailleurs leur importance : « La floraison d'articles et de numéros spéciaux sur certaines nations (Etats-Unis, Allemagne, Indochine...) s'explique en considérant qu'il s'agit de pays où se joue l'équilibre international » (197). Dans cette optique, la liste proposée retrace la trajectoire des points chauds mondiaux entre 1945 et 1985.

L'appendice 4 contient les pourcentages, sous forme de graphiques, d'articles consacrés aux diverses disciplines abordées dans *Les Temps modernes*. Cela permet de dégager de façon claire les tendances globales des sujets traités, et je l'ai moi-même adoptée pour l'appliquer aux articles sur l'Amérique parus dans les dix premiers tomes de la revue (premier groupe d'articles examinés ici). De plus amples détails sur l'application de cette méthode dans mon étude figurent plus loin dans ce chapitre.

Bien que ne portant que de façon indirecte sur le projet qui me tenait à cœur, ces ouvrages m'ont suggéré d'importantes pistes de recherches. Mon objectif était de proposer un travail s'inscrivant certes dans le corpus critique sur *Les Temps modernes* mais dans une perspective particulière : l'étude des idées sur l'Amérique propagées par la revue entre 1946 et 1953 dans le contexte plus général des impressions et commentaires proposés par d'autres observateurs de la société américaine. C'est cette approche particulière qui représente l'originalité du présent travail et qui le distingue des études déjà consacrées aux Temps modernes.

Mon étude ne se limite donc pas aux seules perceptions de l'Amérique partagées par les collaborateurs des Temps modernes. Nombre d'observateurs qui se sont

prononcés sur divers aspects de la culture et de la politique américaines sont donc mentionnés : d'Alexis de Tocqueville à Annette Lévy-Willard, en passant par André Siegfried, Georges Duhamel, Vladimir Pozner, Robert Aron et Arnaud Dandieu, entre d'autres. J'ai donc pensé utile à la perspective adoptée ici de présenter les idées, les impressions, les perceptions d'autres penseurs français qui se sont également exprimés sur les Etats-Unis, afin de mieux faire ressortir le cadre historique et culturel des considérations des Temps Modernes sur ce pays.

À l'évidence, les différences entre la France et les Etats-Unis sont multiples. Pour des raisons pratiques, le champ d'étude du présent travail se limitera donc à quatre domaines, largement déterminés par les articles sur l'Amérique publiés dans les *Temps modernes*. Je l'ai dit, l'Amérique n'a pas constitué un centre d'intérêt constant pour la revue, et le nombre d'articles qui lui ont été consacrés a varié considérablement. Parmi les centaines d'articles figurant dans les huit premiers tomes, il y eut des creux et des pics, comme le montre le tableau suivant :

<b>N° du tome</b>	<b>Période traitée</b>	<b>Nombre d'articles portant sur l'Amérique</b>
I	Octobre 1945 – Juin 1946	1
II	Juillet 1946 - Juin 1947	10
III	Juillet 1947 – Juin 1948	8
IV	Juillet 1948 – Juin	2

	1949	
V	Juillet 1949 – Juin	3
	1950	
VI	Juillet 1950 – Juin	9
	1951	
VII	Juillet 1951 – Juin	3
	1952	
VIII	Juillet 1952 – Juin	16
	1953	

Source : Listes de tables des matières des numéros des *Temps modernes* parus entre octobre 1945 et juin 1955.

On remarque immédiatement l'importance du nombre d'articles du tome VIII, qui couvre la période de juillet 1952 à juin 1953, époque pendant laquelle le maccarthysme battait son plein aux Etats-Unis. Cette période, bien documentée par *Les Temps modernes*, est examinée notamment dans les chapitres sur la Guerre froide (4 et 5). La deuxième période importante pour l'abondance des articles sur les Etats-Unis est celle qui correspond au tome II (juillet 1946 à juin 1947). C'est aussi au cours de cette période qu'un premier numéro spécial est consacré aux États-Unis (août – septembre 1946).

Nous verrons qu'à mesure que l'Amérique faisait sentir sa nouvelle puissance économique et politique (acquise après la première guerre mondiale), les collaborateurs des *Temps modernes* trouvaient de plus en plus de choses à lui

reprocher. Rappelons que bon nombre d'intellectuels français, depuis la création des États-Unis, avaient déjà exprimé leur désapprobation du mode de vie à l'américaine. Néanmoins, après la Deuxième Guerre mondiale, tenant compte du rôle de l'Amérique dans la libération de la France, l'équipe des *Temps modernes* put faire abstraction de certaines de ses objections. L'animosité céda ainsi place à la curiosité, comme le constate du reste A. Boschetti quand elle parle de l'ambivalence des *Temps modernes* à l'égard de l'Amérique. C'est pour cette raison que les observations étudiées dans les trois premiers chapitres portent sur les U.S.A. en tant que phénomène historique, géographique, économique et culturel. Malgré les problèmes soulevés, le ton des constatations faites dans ces chapitres est marqué par la neutralité.

Cette neutralité se change pourtant en hostilité dès le début de la Guerre froide, période sans précédent dans les relations entre l'Europe et l'Amérique. Tous les articles traitant d'une façon ou d'une autre de la Guerre froide critiquent sévèrement l'Amérique sur plusieurs fronts : sa politique et son commerce extérieurs, sa poursuite des communistes, ses procédés juridiques.

En dehors des articles des huit premiers tomes, on aura recours à deux numéros spéciaux des *Temps modernes* consacrés aux États-Unis (« Les États-Unis en questions », août-septembre 1976, et « L'Amérique noire », décembre 1986), ainsi qu'aux numéros publiés après le 11 septembre 2001. Afin de mettre en contexte les impressions de l'équipe des *Temps modernes*, on citera également les opinions de commentateurs indépendants.

Plutôt que de suivre un ordre purement chronologique, les thèmes traités ici sont regroupés en quatre rubriques : mœurs, musique, méfiance, et mépris, que l'on peut schématiquement représenter comme suit (du chapitre 1 au chapitre 5):

Mœurs (Société)	Musique (Culture)	Méfiance (Politique extérieure)	Mépris (Politique intérieure)
Chapitre 1 Le puritanism e Chapitre 2 La question raciale	Chapitre 3 Le jazz	Chapitre 4 Le plan Marshall	Chapitre 5 L'anticommun isme

Au-delà de cette catégorisation, ces rubriques revêtent en fait des thématiques classiques. C'est ainsi que, sous la rubrique « mœurs », les deux premiers chapitres abordent chacun un aspect de la société américaine : le puritanisme et la question raciale, perçus par certains intellectuels. Groupés sous la même rubrique, ces chapitres traitent de deux phénomènes *sociaux* fortement symboliques des États-Unis aux yeux des Français.

En prolongeant le thème racial du deuxième chapitre, le troisième traite de la *culture* américaine à partir de réactions françaises à la musique américaine d'origine noire. Pour ce qui touche à la *politique extérieure* des États-Unis, le quatrième chapitre examine le climat de méfiance qui régnait chez les observateurs du plan Marshall et de ses conséquences à terme pour la France en particulier et pour l'Europe en général. Enfin, le cinquième chapitre est consacré au mépris éprouvé par les observateurs français au sujet de la *politique intérieure* des anticommunistes américains. Les deux premières catégories d'articles, celles qui renvoient aux

rubriques mœurs et musique, couvrent des phénomènes plus anciens que les sujets classés sous les rubriques méfiance et mépris. Cette différence d'ordre historique s'explique par le fait que le plan Marshall et la lutte anticommuniste survinrent à un moment géopolitique sans précédent, car l'Amérique, au lendemain de la Deuxième guerre mondiale, se vit promue pour la première fois au rang de puissance mondiale. Autrement dit, pour les deux premières rubriques, une approche historique s'impose, mais ce n'est pas le cas pour les deux dernières.

Il y a aussi une autre différence : les deux premières rubriques traitent de constatations d'observateurs, ce qui explique le choix des mots « mœurs » et « musique », tandis que les deux dernières traitent de réactions affectives reflétées par l'emploi des mots « méfiance » et « mépris ». Cette nomenclature suit l'évolution des attitudes partagées par les penseurs étudiés ici : une période de curiosité suivie d'une vague d'hostilité. Il y a enfin une troisième catégorisation : les deux premières rubriques traitent du peuple américain, les deux dernières principalement du gouvernement. Ces divisions peuvent se résumer comme suit :

Mœurs, musique	Antécédents historiques Constatations perplexes Peuple américain
Méfiance, mépris	Situation inédite Réactions hostiles Gouvernement américain

A plusieurs reprises dans ce travail, on fera appel à Andrei S. Markovits qui offre un cadre pour situer les perceptions des observateurs français en inscrivant celles-ci dans un contexte européen. Dans son livre intitulé *Uncouth Nation*,

Markovits explique que l'antiaméricanisme n'est pas l'apanage des seuls Français mais plutôt un mode de pensée répandu en Europe. En ce sens, le comportement antiaméricain des observateurs français correspond tout à fait à celui de leurs voisins européens. Selon Markovits il n'y a pas de forme d'antiaméricanisme qui soit caractéristique d'un pays européen spécifique<sup>13</sup>. À l'en croire, les observateurs étudiés ici voient l'Amérique d'un mauvais œil non seulement parce qu'ils sont français mais surtout parce qu'ils sont européens. Cet antiaméricanisme paneuropéen est évoqué au cinquième chapitre lors d'une discussion du complexe de supériorité dont font preuve les observateurs français à l'égard de la politique du gouvernement américain. Ce sentiment de supériorité européenne se révèle particulièrement pertinente dans le chapitre sur l'anticommunisme, mais elle s'applique, d'une manière plus ou moins subtile, à la majorité des jugements portés sur les Etats-Unis. Pourtant, deux exceptions sont à signaler : la musique américaine, et certains aspects de la littérature américaine, sujets que Markovits aborde très peu dans *Uncouth Nation*.

Markovits mentionne par contre des Européens qui se déclarent proaméricains et, dans cette perspective, le chapitre quatre de mon étude porte sur les effets que peut

---

<sup>13</sup> Par contre, Markovits remarque que « l'histoire de l'antiaméricanisme en France est peut-être la plus intéressante de l'Europe », car contrairement à plusieurs pays d'Europe occidentale, la France n'a jamais été en guerre contre les Etats-Unis (*Uncouth Nation* 73) Par ailleurs, il ajoute que la France se distingue dans la mesure où c'est, dit-il, le pays européen ayant la politique linguistique la plus rigide : « La France a toujours considéré sa langue comme un butoir contre l'influence américaine et anglaise » (74).

produire une politique proaméricaine, en l'occurrence celle de Jean Monnet, qui, détenant les rênes du pouvoir, devint l'un des fondateurs du Marché commun, prédécesseur de l'actuelle Union européenne.

Dans la dernière partie du présent travail sont abordées quelques perceptions plus récentes de l'Amérique. J'ai fait porter mon attention en particulier sur les réactions d'intellectuels français aux attentats du 11 septembre 2001, le but étant d'identifier les thèmes communs aux deux périodes étudiées (1927 à 1953 et 1990 à 2006) pour les classer ensuite en tant que constantes ou réactions ponctuelles dans une perspective transculturelle.

Cela permettra d'identifier deux champs de références : premièrement les impressions de l'Amérique diffusées, de façon très efficace, par le biais de l'entreprise sartrienne des *Temps modernes*, emblématique de tout un contexte intellectuel français, et deuxièmement celles d'autres observateurs, de façon à donner un aperçu d'un plus large consensus sur le sens de l'Amérique et son rôle dans le monde. La présente étude se conçoit donc comme la tentative d'un Américain de voir son propre pays par l'optique souvent déformante de l'autre, français en l'occurrence, d'outre-Atlantique.



## Chapitre 1: Points de vue français sur le puritanisme américain

Une des données morales et idéologiques qui ont le plus frappé les rédacteurs des *Temps modernes* lors de leurs observations sur l'Amérique est le puritanisme. Ce phénomène, issu d'une secte anglaise du 17<sup>ème</sup> siècle, recouvrait à l'origine toute une philosophie de vivre, fondée sur des préceptes qui touchaient notamment à une certaine conception du travail, de la richesse, et du comportement, sous tous ses aspects. Curieusement, la répression sexuelle n'avait pas autant d'importance chez les Puritains que l'on peut croire aujourd'hui<sup>14</sup>. Le but de ce chapitre est de souligner l'importance accordée par l'équipe des *Temps modernes* à une pudeur sexuelle des Américains et attribuée au puritanisme, aux dépens des autres composantes de la morale et de l'idéologie sur lesquelles se fondait la vision du monde des Pères Fondateurs des Etats-Unis. Après une brève introduction aux idées de Tocqueville, de Siegfried, et de Duhamel sur le puritanisme, nous examinerons l'influence de cette idéologie au sein des mœurs sexuelles américaines. A cet égard, deux collaborateurs

---

<sup>14</sup> La romancière Jennifer Keirans prétend que la réputation faite aux Puritains, leur sexualité répressive, est fautive. Quoique assez conventionnels à l'égard de rapports sexuels hors le mariage, ils voyaient la nécessité d'activité sexuelle pour le bien-être d'un individu. <http://www.likesbooks.com/puritans.html>, accédé le 8 octobre 2006. Un autre fait révélateur à cet égard est que Sacvan Bercovitch n'aborde pas le thème de la sexualité dans son livre *The Puritan Origins of the American Self*.

des *Temps modernes* soulignent l'influence du puritanisme dans la vie quotidienne. Leur étude est suivie d'une discussion au sujet de l'influence du puritanisme sur la conception américaine de la littérature. Enfin nous aborderons quelques manifestations contemporaines du puritanisme, tout en cherchant à expliquer pourquoi les rédacteurs des *Temps modernes* ne voyaient que le côté sexuel du puritanisme aux dépens des autres domaines atteints par cette doctrine.

Les Etats-Unis ne sont pas le seul pays d'influence puritaine au monde. Mais aux Etats-Unis, les principes puritains déterminent avec une telle vigueur les comportements que nul n'en sort intouché, quelles que soient ses origines. A titre d'exemple, Sartre retrace sa rencontre avec un Français installé outre-Atlantique depuis quinze ans seulement :

Pourtant, l'Amérique le possède déjà jusqu'à moitié...Il se croit obligé, par instants, de m'envoyer des clins d'œil coquins en me disant : « Ah ! Ah ! La la Nouvelle-Orléans ; belles femmes ! » Mais il obéit plutôt, ce faisant, à la représentation qu'on se fait du Français en Amérique qu'au désir de se créer une complicité avec un compatriote. « Belles femmes' et il rit, mais à froid, le puritanisme n'est pas loin, je me sens glacé ». (*Situations, III* 60)

Cet exemple, présentant, aux yeux de Sartre, l'archétype d'un Français ayant subi les influences du puritanisme, ne représente qu'un aspect de celui-ci. Quoique généralement associé à une certaine répression sexuelle, le puritanisme couvre en réalité tout un système de valeurs afférentes aux rapports de l'homme avec le plaisir (sous toutes ses formes), l'argent, le travail, ainsi qu'au lien entre le bien-être matériel

et la moralité.

### ***1.1. Aperçu historique de la perception du puritanisme***

Le phénomène du puritanisme n'est pas passé inaperçu chez les observateurs français des Etats-Unis, bien avant les *Temps modernes*. Curieusement, Tocqueville n'utilise pas le mot puritanisme dans son analyse de la société américaine et de ses institutions. Il voit la religion uniquement comme un des éléments impliqués dans le rapport des forces sociétales qui luttent pour façonner le pays à leur image : « Il y a une multitude innombrable de sectes aux Etats-Unis. Toutes différents dans le culte qu'il faut rendre au Créateur, mais toutes s'entendent sur les devoirs des hommes les uns envers les autres » (431). Sans énoncer le mot « puritain », Tocqueville fait comprendre clairement le peuple auquel il fait allusion : La plus grande partie de l'Amérique anglaise a été peuplée par des hommes qui, après s'être soustraits à l'autorité du pape<sup>15</sup>, ne s'étaient soumis à aucune suprématie religieuse... Dès le principe, la politique et la religion se trouvèrent d'accord, et depuis elles n'ont point cessé de l'être » (427). A maintes reprises, il mentionne indirectement l'influence puritaine sur la politique américaine dans son chapitre intitulé « De l'omnipotence de la majorité aux Etats-Unis et de ses effets ». Pour comprendre la manière dont Tocqueville parle des puritains sans les évoquer explicitement, il suffit de noter quelques brefs passages de son essai : « L'idée du droit que possède la majorité, par

---

<sup>15</sup> Le mot « puritain » est dérivé des efforts de cette secte de « purifier » l'église anglicane de toute influence catholique.

ses lumières, de gouverner la société, a été apportée sur le sol des Etats-Unis par leurs premiers habitants...L'empire moral de la majorité se fonde encore sur ce principe, que les intérêts du plus grand nombre doivent être préférés à ceux du petit » (371) ; « La majorité a donc aux Etats-Unis une immense puissance de fait et une puissance d'opinion presque aussi grande ; ... » (372).

André Siegfried, en revanche, n'hésite pas d'appeler un chat un chat lorsqu'il intitule respectivement les chapitres IV et V de son ouvrage *Les Etats-Unis aujourd'hui* « La Résistance puritaine » et « La Résistance puritaine et les mœurs : la prohibition ». Le grand apport de Siegfried en ce qui concerne le puritanisme est son étude sur la manière dont les mœurs sont légiférées aux Etats-Unis. Quand la population était assez homogène, d'où le terme « majorité » chez Tocqueville, ces lois étaient moins nécessaires, mais au moment où Siegfried a effectué son voyage aux Etats-Unis (1925), « En présence d'influences étrangères croissantes, il s'agit en effet de maintenir des mœurs qui soient conformes à la tradition nationale » (52). Cette situation rappelle le fait que Siegfried décrivait les Etats-Unis juste après la fin d'une vague d'immigration d'Europe (1850 – 1920) ; ces immigrants, issus en grande partie de cultures non anglo-saxonnes, incarnaient un défi aux valeurs puritaines. Afin de maintenir leur emprise sur les mœurs, les protestants – en l'occurrence les calvinistes - <sup>16</sup> se sentaient obligés de promulguer des lois destinées à régler le

---

<sup>16</sup> Siegfried explique l'importance de cette distinction : « La civilisation américaine évoluerait différemment si la conception luthérienne ou catholique de l'Etat l'emportait sur celle du calvinisme. La recrudescence de cette dernière est surtout le signe d'une société qui se défend » (52). Le calvinisme est, en effet, la secte

comportement de leurs prochains. Siegfried semble frappé notamment par les lois afférentes à l'enseignement, symbolisées par le procès Scopes<sup>17</sup>, et à la prohibition de l'alcool.

La situation morale décrite par Siegfried n'avait pas beaucoup changé vingt ans plus tard lorsque deux rédacteurs des *Temps modernes* abordaient le phénomène du puritanisme américain. A cet égard, il convient d'examiner deux œuvres sur les mœurs sexuelles américaines.

## ***1.2. Les études de mœurs de Soupault et de Roy***

Philippe Soupault, un des rédacteurs des *Temps modernes* proches de Sartre et Simone de Beauvoir<sup>18</sup>, fut membre fondateur du surréalisme, poète, prisonnier de

---

protestante responsable de l'épanouissement des valeurs dites puritaines au sein de la société américaine. Malgré l'introduction, au fil des années, d'autres tendances morales dans le creuset des valeurs américaines, les valeurs calvinistes se font sentir encore aujourd'hui dans le caractère national américain, même si la suprématie de celles-ci est contestée par d'autres conceptions de moralité, surtout celles apportées par les immigrés de l'Europe de l'est, ainsi que par ceux d'origine hispanique et asiatique.

<sup>17</sup> En 1925, dans l'état de Tennessee, le professeur de biologie John Scopes a été attaqué en justice pour avoir enseigné la théorie de l'évolution à ces élèves de lycée. Ce procès, surnommé « le procès du singe », fut le champ de bataille entre la religion et la science. En ce qui concerne le verdict, Scopes a été jugé coupable et a dû payer une amende de 100 dollars.

guerre et journaliste (en Amérique notamment). Dans le numéro des *Temps modernes* consacré aux Etats-Unis (août-septembre 1946), Soupault présente une étude sur les mœurs sexuelles des Américains. Son article, intitulé *La sexualité aux Etats-Unis*, énumère une série de thèmes afférents à la sexualité des Américains, régaland ainsi le lecteur de ses observations perspicaces. Par ailleurs, il s'avère que le parcours de Claude Roy présente des similitudes étonnantes avec celui de Soupault : celui-là fut aussi ami intime de Sartre et Simone de Beauvoir <sup>19</sup> poète, prisonnier de guerre et

---

<sup>18</sup> Soupault joua un rôle primordial lors du départ de Beauvoir pour son premier voyage aux États-Unis. Beauvoir se rappelle :

Au Flore, à midi, avec Sartre, je fais la connaissance de Soupault. Ça me fait toujours drôle quand je vois un type que j'ai admiré à vingt ans, qui me semblait inaccessible, et qui est un homme de chair et d'os, mûrissant. Soupault me demande si je voudrais aller en Amérique. Il me promet de m'y faire inviter en octobre si vraiment je veux, et il amuse Sartre parce qu'il semble se défier de ma fragilité. Bien sûr, je veux, et j'ai insisté, et je crève d'envie d'y aller, et en même temps j'ai un peu d'angoisse au cœur à l'idée de partir pour quatre mois. (*La force des choses* 99)

<sup>19</sup> Roy écrivit abondamment sur Sartre, notamment «*C'était d'abord un écrivain*» — **Le Nouvel Observateur**, no 898, 23 janv. 1982, p. 54-55, qui est une réflexion sur Jean-Paul Sartre et son oeuvre romanesque ; «*Jean-Paul Sartre*» / Claude Roy, Patrick Lorient, Michel Leiris, Claude Mauriac. — **Le Nouvel Observateur**, no 806, 21 avril 1980, p. 42-53 ; et peut-être l'article le plus pertinent pour cette étude «*Le "colloque" permanent*» / Claude Roy. — **Les Temps modernes**, nos 531-533, oct.-déc. 1990, v. 2, p. 1277-1282, qui expose les propos de l'écrivain Claude Roy sur

journaliste (en Amérique notamment). Roy, ayant effectué son voyage aux Etats-Unis en 1948, raconte amplement ses impressions sur ce pays dans *Clefs pour l'Amérique*. Comme ils suivirent des parcours semblables, on ne s'étonne pas qu'ils soient impressionnés par les mêmes phénomènes sociétaux. Etant donné que Soupault fit son voyage en premier (en tout cas avant septembre 1946), une comparaison entre l'article de Soupault et un chapitre du livre de Roy (*Eros est-il américain ?*) donnerait à croire que Soupault a bien frayé le chemin pour Roy, tellement leurs constatations se ressemblent.<sup>20</sup>

En premier lieu, les deux voyageurs évoquent l'esprit pionnier, quoique dans des buts divergents : « Les aventuriers (pas les pionniers qui avaient trop besoin de leur compagne, même et surtout si elle était légale) dont la légende a souvent grossi les exploits furent contraints de mener, s'ils suivaient leur tempérament ou s'ils cédaient à leur amour de la nouveauté et du risque, une existence hors-la-loi »  
**(Soupault 288) :**

---

Jean-Paul Sartre en tant que philosophe et écrivain. Voir :

<http://www.sdm.qc.ca/txtdoc/tbhroycl.html>

<sup>20</sup> Dans son livre, Roy semble citer à plusieurs reprises des articles paraissant dans le numéro spécial des *Temps modernes* consacré aux Etats-Unis, sans en indiquer la source. Par exemple, à la page 69 il fait mention de Devereux, qui avait contribué un article sur la psychologie. (D'ailleurs, l'article de Devereux figure tout suite après l'article de Soupault). De plus, à la page 73, Roy parle de *Mom* de Philip Wylie ; comme par hasard, tout de suite après l'article de Devereux, se trouve un extrait de la traduction française de *Mom*

« Il faudrait peut-être en finir une bonne fois avec le pionnier-à-tout-faire, le pionnier qui explique tout, justifie tout, éclaire tout...Le pionnier, qu'on menait par le bout du nez vers l'édification d'une société chevaleresque et la notion d'amour *courtois*, civilisé par les dames et subjugué par elles.... La réalité est un peu différente » (Roy 71).

Soupault et Roy parlent du pionnier et de son influence sur les amours à l'américaine, mais ils le font dans un but différent. Soupault distingue entre le penchant pour le conventionnalisme, symbolisé par les pionniers qui choisirent la monogamie, et le goût de l'aventure qui, comme nous allons voir, s'exprimait amoureusement chez des pionniers qui menaient des relations allant de pair avec leur caractère aventurier, c'est-à-dire, des relations polygames.

Roy, par contre, signale que l'image du pionnier ne s'accorde pas avec la réalité, car les caractéristiques de la femme américaine actuelle n'auraient pas pu provenir d'une société pionnière. Parmi ces traits il cite, dans une seule phrase de longueur proustienne :

L'idole gorgée d'argent et sevrée de caresses, parée de vertus sans égales et abandonnée aux jeux irresponsables du thé, du club de dames et des journaux de cinéma, qui d'un regard arrache aux hommes leurs chapeaux dans l'ascenseur plus aisément qu'une parole aimable à l'heure du coucher, qui oscille entre l'idéal de la taupe qui fuit le mâle et celui de la mante religieuse qui le dévore, cette créature idéale et dérisoire, merveilleuse et pitoyable, qu'on pose sur un piédestal et qu'on y abandonne, n'est certainement pas le fruit d'une civilisation de pionniers. (72)



C'est dans ce sens que Roy prétend que l'esprit pionnier a laissé peu d'influence sur la sexualité féminine aux Etats-Unis. Mais, quoique Soupault et Roy passent par des chemins différents, ils aboutissent au même constat: « Certains – et c'est pour ne citer qu'un exemple – s'efforcèrent de concilier la loi écrite, la coutume et l'esprit d'aventure par la création du mormonisme, de cette religion qui favorisait la polygamie » (Soupault 288) ; « Les origines américaines expliquent la polygamie mormone... » (Roy 73).

Soupault et Roy évoquent le mormonisme comme résultat d'un processus sociétal, mais chaque penseur met l'accent sur des nuances différentes de ce processus. Pour Soupault, le mormonisme, en permettant la polygamie, représente le moyen idéal de consolider « la loi, la coutume et l'esprit d'aventure ». Roy, en revanche, signale que cet esprit d'aventure a disparu de la société américaine<sup>21</sup>, et pour cette raison, il considère que la polygamie mormone est un symbole des valeurs d'un passé pionnier mais ces valeurs n'ont plus cours dans la culture américaine moderne, car avant de faire mention des Mormons, il avait expliqué :

Si les habitudes sexuelles et sentimentales de l'Amérique étaient encore celles d'une société pionnière et défricheuse, si l'Amérique nous présentait de l'amour un visage austère et essentiel, de la femme une image sans grâce mais non sans beauté, elle ne serait point pénétrée de ce grand et oppressant malaise

---

<sup>21</sup> Bien avant Soupault et Roy, Duhamel avait constaté la disparition de l'esprit pionnier aux Etats-Unis : « Nous ne sommes plus aux temps légendaires où tout aventurier résolu, servi par un soupçon de chance, parvenait à s'approprier une portion du beau gâteau. L'Amérique vieillit, et même elle vieillit vite » (170).

qui s'attache là-bas, à chaque pas, aux gestes de l'amour, aux rites du mariage, aux rapports des hommes et des femmes (73).

Il est intéressant de remarquer que Soupault et Roy considèrent la polygamie mormone comme une forme de relation amoureuse parfaitement appropriée au sein d'une société pionnière et aventurière, mais on doit noter que ce type d'union maritale fut abandonné par les Mormons une fois que l'Utah, leur fief traditionnel, s'est fédéré aux Etats-Unis.<sup>22</sup> En leur imposant l'abandon de la polygamie, leurs nouveaux compatriotes ont fait marcher les Mormons au pas du conformisme américain si commenté par plusieurs intellectuels français.

### **1.2.1. La répression malade**

La répression sexuelle qui engendre des maladies mentales est un autre aspect de la sexualité américaine abordé par Soupault et Roy. Les deux penseurs se mettent d'accord pour constater que l'amour n'est guère une partie de plaisir chez les Américains :

...tout est organisé pour qu'à l'amour soit associée la peur...Rien d'étonnant à ce que l'on considère que faire l'amour c'est commettre un crime

---

<sup>22</sup> L'Utah devint un état des Etats-Unis le 4 janvier 1896, après une cinquantaine d'années de débats au sein du Congrès américain. Une des conditions de son admission fut l'abolition de la polygamie, considérée par certains comme une pratique aussi barbare que l'esclavage. Voir :

<http://historytogo.utah.gov/statehood.html>

Les médecins qui jouissent depuis un siècle aux Etats-Unis d'une grande autorité morale ont signalé que cette terreur provoquait un nombre de plus en plus grand de névroses, de déséquilibres mentaux ou d'aliénation pure et simple. (**Soupault** 290)

...Un monde à son commencement n'engendre pas ces maladies morales de la sexualité et du cœur, ne se laisse pas atteindre par les épidémies de divorce, de crimes sexuels et d'angoisses collectives qui inquiètent les meilleurs esprits américains...(**Roy** 73)

Les observations de Soupault et de Roy évoquent les origines puritaines de la culture américaine. Evidemment, le puritanisme s'est ancré plus solidement en Amérique que l'esprit pionnier, qui, comme nous venons de voir, n'y a pas duré longtemps. Daniel Bell, dans son article « The Status Theory »<sup>23</sup>, explique l'origine de ces névroses sexuelles engendrées par la répression, tout en soulignant une différence fondamentale entre la conception de la moralité chez des gens de culture catholique et ceux de culture protestante. Sans pour autant tenir compte du pourcentage de pratiquants dans les pays en question, il est évident que, pour des raisons historiques, certaines attitudes d'origine religieuse perdurent dans la culture laïque d'un pays. Bell résume bien ce contraste lorsqu'il explique que certaines cultures catholiques, rompues aux usages mondains, et tolérantes de la faiblesse humaine, ne regardent pas d'un mauvais œil le jeu, l'alcool ou même le libertinage sexuel. Plutôt que de critiquer à outrance de telles activités, ces cultures reconnaissent que le péché est inévitable ici-bas sur Terre ; le salut appartient à l'au-

---

<sup>23</sup> p. 111

delà. Par contre, selon Bell, les diverses sectes protestantes limitent leurs horizons à des préoccupations plus terre à terre ; ainsi sont-elles plus propices à l'indignation morale et à son corollaire, le moralisme. Chez les Protestants, l'adoption d'un comportement moral est un pas nécessaire envers la respectabilité, et cela étant, les églises protestantes s'efforcent de manier les comportements des hommes<sup>24</sup>. Venant d'un pays de culture catholique, même s'ils ne sont pas forcément pratiquants, Soupault et Roy sont frappés par les dégâts imposés sur la psyché américaine par la répression sexuelle, attribuée en grande partie aux vestiges du puritanisme. Comme le mentionnent ces deux chroniqueurs de mœurs, des spécialistes étudient les maux générés par la frustration sexuelle, mettant ainsi en œuvre une approche scientifique de la sexualité. Sur ce point, chacun s'explique :

---

<sup>24</sup> Ce passage est un résumé des idées de Bell cueillies de la citation suivante :

Some Catholic cultures, worldly in their wisdom and tolerant of human frailties, do not look with horror at gambling, drink, or even easy sexual conduct; disapproval is tempered with a sense of the inevitability of sin, and salvation is of the other world, not this; theft after all is a venial disgrace, but pride bears the stain of the mortal sin.

Moral indignation-and moralism - are characteristic of religions that have abandoned otherworldly preoccupations and concentrate on this (sic) worldly concerns. In Protestantism, such a displacement finds piety giving way to moralism, and theology to ethics. Becoming respectable represents "moral" advancement, and regulating conduct, i.e., being "moral" about it has been a great concern to the Protestant churches of America. (111)

Depuis que la science a acquis dans leur pays un prestige qui souvent fait sourire, les Américains ont cherché à étudier *scientifiquement* toutes les questions sexuelles. Avec une avidité remarquable les savants ou les « demi-savants » ont examiné ce problème. (**Soupault** 291)

On a souhaité guérir l'Amérique de cette maladie.

Puisque l'éducation est l'unique salut, on *enseignera* donc le sexe et le mariage.

L'Université de Californie fonde une chaire de sexualité. Les étudiants l'ont exigé.

Dix mille étudiants suivent les cours du Professeur Noël Keys sur « la Jeunesse et le mariage aujourd'hui », auxquels participent des gynécologues, des spécialistes des maladies vénériennes, des psychiatres, des pasteurs, des statisticiens. (**Roy** 81)

Cela va sans dire que cette manière d'aborder la sexualité ne laisse pas grande place à la sensualité dans les rapports amoureux. Puisque la culture américaine est tellement basée sur le matériel, c'est-à-dire, le tangible, il est normal que la sexualité se limite à un niveau qui est quantifiable scientifiquement, ce qui entame un cercle vicieux : on étudie les névroses occasionnés par le manque de sensualité dans les rapports entre homme et femme, ce qui engendre encore moins de sensualité, car les rapports sont trop soumis à l'analyse scientifique. Cette analyse scientifique occasionne encore plus de névrosés dont l'existence génère encore plus d'études et ainsi de suite. Il est évident que Soupault et Roy sont frappés par le détournement de ce qui aurait pu être une source de plaisir en vecteur de déséquilibre.

Beauvoir abonde dans le sens de Soupault et Roy lorsqu'on lui explique le pourquoi d'un taux de virginité de 50% parmi les étudiantes à l'université : « Les jeunes gens ont si grand-peur d'être attrapés au piège du mariage qu'ils font en sorte

de laisser leurs partenaires indemnes ». Beauvoir conclut que « Ce n'est d'ailleurs pas un régime sain et la plupart de ces jeunes filles font des névroses » (*L'Amérique au jour le jour* 390).

Pourtant, malgré la froideur qui existe dans les relations entre les deux sexes, l'amour en Amérique n'est pas sans ses rituels. Et Soupault et Roy remarquent le protocole rigide qui règle les flirts adolescents :

Les relations entre les sexes furent réglées comme des mécanismes.

Désormais il est admis et même souhaité que les garçons et les filles se « fréquentent » dès l'âge de quatorze ans. Sous l'œil attendri des parents un jeune garçon vient chaque samedi soir chercher au logis familial une jeune fille et l'emmène au cinéma ou au bal et la raccompagne chez elle. A la troisième sortie, la jeune fille, même si elle n'a pas trop envie, doit, sous peine d'être considérée comme une jeune fille mal élevée ou comme une pimbêche, se laisser embrasser sur les lèvres et à la quatrième sortie accepter sans protester d'être pelotée avec une certaine énergie. C'est ce qu'on appelle aux Etats-Unis avoir une date. (**Soupault** 293)

Un jeune homme emmène une jeune fille au cinéma, après l'avoir invitée à dîner. Au retour, il la conduit en voiture. Il serait mal élevé de la part de la demoiselle d'esquiver le prix de ces plaisirs. La voiture arrêtée au coin sombre d'une impasse ou sur la berge d'une route campagnarde, il y aura de longs baisers, des caresses, peut-être davantage. Deux médecins sociologues, Bromley et Britten, écrivaient : « Le sentiment qu'a une jeune fille qu'elle

peut tout accorder de ce qui ne compromet point sa virginité, est un phénomène social de la jeunesse contemporaine ». (Roy 82)

Simone de Beauvoir raconte une histoire qu'elle a entendue lors de son séjour aux Etats-Unis ; cette anecdote en dit long sur la perception divergente de la sexualité chez les Américains et chez les Français. À Smith College, Beauvoir a fait la connaissance d'une « vieille demoiselle française » qui avait emmené un groupe de jeunes Américaines en France, avec des résultats qui aurait été prévisibles pour quelqu'un connaissant bien les mœurs des deux pays. La demoiselle avait pris soin de choisir les « mieux équilibrées » pour le voyage :

Cependant, des drames ont tout de suite éclaté ; de leurs sorties avec de jeunes Français, elles sont revenues en larmes, ayant généreusement accepté, ayant même provoqué les baisers sur la bouche, le *necking*, le *petting*, qui en Amérique ne tirent pas à conséquence, elles avaient été tout étonnées de voir leurs dates ignorant les règles du jeu, attenter franchement à leur vertu ; une telle goujaterie les faisait sangloter. (*L'Amérique au jour le jour* 390)

En analysant cet incident, Beauvoir fait les mêmes constats que Soupault et Roy : le puritanisme règne dans les rapports entre les deux sexes, car « il n'y a pas là des rapports passionnés d'amants, mais plutôt un prolongement de certains jeux équivoques de l'enfance » (391).

### **1.2.2. Compter son argent avant de conter fleurette**

En effet, on voit que les rencontres des jeunes sont protocolaires et calculées. Dès l'adolescence, les Américains sont dressés à se comporter d'une manière rigide et

peu spontanée lors des relations avec le sexe opposé. Un des prix qu'ils paient pour subir la tension provoquée dans un tel système de rapports se compte en cas de névroses, comme mentionné plus haut. Mais Soupault et Roy ne perdent pas de vue le prix monétaire qui, dans une société matérialiste, est encore plus important :

Coucher avec une femme que protègent les lois c'est engager définitivement l'activité de toute une vie, c'est la « supporter » pour le meilleur ou pour le pire. C'est continuer à l'entretenir même après qu'on a cessé de coucher ou même de vivre avec elle. Les divorces, on l'a souvent dit, sont nombreux aux Etats-Unis mais on sait moins qu'ils ont pour conséquence le paiement d'une pension alimentaire presque toujours très élevée. (**Soupault** 295)

Mais l'on sait moins peut-être que plus d'une vie se brise à la suite d'un divorce qui condamne un homme à gagner de l'argent pour lui-même, la femme qu'il retrouvera et celle qu'il a quittée. (**Roy** 81)

Dans l'amour à l'américaine, les calculs ne s'arrêtent pas, même après la fin de la relation. Une fois de plus, Soupault et Roy s'accordent pour dépeindre l'engrenage financier qui est sous-jacent à l'amour aux Etats-Unis. Soupault et Roy remarquent que la publicité joue un rôle important dans cette société où le matérialisme est poussé à l'extrême. L'industrie publicitaire cherche à mettre à profit l'intérêt qu'ont les Américains pour leur apparence physique, un élément de base pour plaire au sexe opposé. Selon les exemples cités par Soupault et Roy, on voit que la réception des modèles auprès des masses est à la base du succès de la publicité à faire acheter les produits qu'elle promeut :



La publicité qui, particulièrement aux Etats-Unis, est à la fois un reflet de l'opinion et un moyen de former cette opinion, nous renseigne sans vergogne sur l'état de la grande majorité des femmes américaines. Les placards de publicité « en noir et en couleur » apprennent à toutes les femmes des Etats-Unis qu'elles doivent employer des « désodorisants » pour ne pas repousser les hommes, que si elles veulent avoir du succès il convient (et c'est la seule façon, selon les annonceurs, d'y parvenir) qu'elles se brossent les dents, qu'elles usent de tel savon qui les rendra irrésistibles, qu'elles emploient des serviettes hygiéniques modernes. Mais la morale de tous ces placards publicitaires est toujours qu'une femme doit attirer les hommes sous peine de devenir neurasthénique ou grotesque. (Soupault 294)

C'est le pays où tous les marchands de produits chimiques ou caoutchouc entretiennent avec ingéniosité dans l'esprit des passants la terreur de ne pouvoir être aimé de personne, où les soutiens-gorge, les dentifrices, les huiles capillaires, les désodorisants, les pastilles mentholées et les maillots de bain sont offerts à tout un peuple comme les armes du grand combat des sexes contre les sexes. (Roy 74)

Il convient de noter que le grand public s'est laissé convaincre que certains produits sont indispensables, ne serait-ce que pour attirer le regard d'un amant éventuel. Cela étant, le marché est assuré pour les producteurs tant que les consommateurs sont susceptibles à assimiler cette forme de propagande. Soupault et Roy dévoilent ainsi un autre lien entre l'amour et l'argent aux Etats-Unis.

Quoique l'aspect financier soit quelque peu mis en exergue par Soupault et Roy lors de leur analyse de la sexualité aux Etats-Unis, il est loin d'être le seul aspect. Ces deux enquêteurs de mœurs s'accordent pour trouver d'autres traits spécifiques à la sexualité américaine. A cet égard, il faudrait signaler l'obsession des seins remarquée par Soupault et Roy :

Les jeunes filles et les jeunes gens dans les piscines n'hésitent jamais à exhiber leur nudité, sans aucun sentiment de gêne. Par contre, sous prétexte que cela provoquait les désirs masculins, il est indécent pour les femmes de porter des chandails qui accusent trop nettement la forme des seins. (Soupault 289)

C'est le pays aussi d'une obsédante apothéose des seins de la femme, le pays où chaque affiche de métro, chaque muraille de cité, chaque façade de cinéma, chaque placard de journal tend vers le regard la rondeur suggestive, technicolorée et puissante, de deux seins au relief quasi stéréoscopique. (Roy 74)

A vrai dire, Soupault et Roy ne font que constater ; il semble manquer à leur analyse une explication quant au sens de cette obsession des seins. Autrement dit, qu'indique cette obsession des seins sur le caractère des Américains ? Pourquoi les seins et pas une autre partie du corps ? Soupault et Roy restent muets au sujet de ces questions. Une interprétation possible de ce fétichisme est que les Américains n'ont pas une appréciation nuancée du corps féminin ; ils mettent en valeur ce qui est déjà évident.

Une autre particularité de la sexualité américaine signalée par Soupault et Roy concerne le lien entre la moralité et la loi. En effet, la loi américaine soutient solidement la moralité puritaine, un fait révélé par les passages suivants :

La police surveille les hôtels et y opère régulièrement des descentes pour surprendre les couples non mariés qui osent braver la loi qui interdit la location d'une chambre commune à un couple qui ne peut exhiber un certificat de mariage. (Soupault 290)

L'Amérique est à la fois le pays des derniers puritains, des Ligues de Vertu, de l'auto-censure des films, des *tabous* inviolables, des réglementations d'hôtel minutieuses, des législations pudibondes.....(Roy 74)

Soupault et Roy restent impressionnés par les complications générées par le traitement de la sexualité. Au lieu d'être un acte naturel et spontané entre des personnes qui se plaisent, l'amour aux Etats-Unis est un processus fortement contrôlé par des considérations financières, juridiques et moralistes. Soupault et Roy font écho à un constat émis par Siegfried : « Aux États-Unis ; les relations sexuelles en dehors du mariage ont été longtemps l'abomination suprême... » (67). Soupault et Roy se rejoignent pour constater que la sexualité demeure une question compliquée pour les Américains :

Religion, mœurs, légendes, coutumes, préjugés ont créé aux Etats-Unis ce que les Américains nomment si aisément un problème : celui de la sexualité. Ce problème les hante et ils s'efforcent d'en compliquer les données. (Soupault 285)

De là provient l'essentielle ambivalence américaine, l'alternance des prêches puritains et des appels à la volupté, le permanent combat, livré en chaque Américain, entre la censure sociale, religieuse et personnelle, et la hantise, développée par le milieu, des joies de la chair et de l'usage du sexe. (Roy 76)

Par conséquent, puisque l'amour hors mariage est interdit, l'instinct sexuel doit souvent s'assouvir dans l'inconfort, un paradoxe dans un pays réputé pour son haut niveau de vie :

Les citoyens de la libre Amérique, toujours justement inquiets, préfèrent donc au calme provisoire d'une chambre la sécurité inconfortable d'une automobile (Soupault 290)

Ces amours adolescentes sont toujours hâtives, toujours inconfortables, quelquefois dangereuses et fréquemment brutales. L'alcool aide à leurs prémices, l'automobile à leur accomplissement, l'hygiène à leur innocuité. (Roy 83)

Ce passage de Soupault soulève le décalage entre l'image de la liberté souvent attribuée aux Etats-Unis et les restrictions de mœurs imposées au peuple américain par le conformisme.

Soupault et Roy s'accordent de nouveau, cette fois-ci pour se moquer un peu de l'image des Etats-Unis comme l'endroit parfait :

Toute l'opinion publique, qui fut et demeure aux Etats-Unis une force puissante et agissante, se serait dressée pour vous chasser de l'éden américain (Soupault 288)

Qui n'envierait tant de ces couples américains, qui semblent commencer l'aventure édénique, et que leur vivacité invincible offre un modèle aux poètes de l'amour et aux romanciers du couple ? (Roy 77)

Soupault et Roy se montrent tous les deux ironiques, car ils savent très bien que la vie du couple aux Etats-Unis ne ressemble pas du tout à celle d'Adam et Eve avant la chute. Mais s'ils s'entendent globalement sur toute une énumération de problèmes concernant la sexualité aux Etats-Unis, ils tirent des conclusions différentes quant au sens de ces problèmes. A cet égard, le bilan de Soupault semble plus pessimiste que celui de Roy :

Quel que soit le point de vue auquel on se place, quel que soit le domaine que l'on adopte comme terrain d'expérience, on aboutit à cette constatation : la sexualité aux Etats-Unis est toujours dominée par la peur et provoque l'angoisse... Impossible de comprendre ou d'admettre la mentalité américaine si l'on ne tient pas compte du problème sexuel aux Etats-Unis (Soupault 298)

C'est un autre paradoxe américain, que cette façade puritaine qui s'effrite, mais masque encore la réalité d'un des pays sexuellement les plus libres du monde. L'amour américain reste fruste et frustré, maladroit et angoissé, forcené et hypocrite, engagé dans le cours d'une civilisation contradictoire et vivante dont il reflète les déchirements affreux et le magnifique jaillissement.

Eros n'est pas américain. Mais Pan<sup>25</sup> l'est quelquefois. (Roy 84)

---

<sup>25</sup> Roy semble dire ici que l'amour sentimental et érotique, symbolisé par Eros, n'est pas à la portée des Américains, tandis que leur apanage est l'amour, symbolisé par

Soupault maintient son appréciation négative de la sexualité aux Etats-Unis, mais Roy ajoute une observation surprenante en signalant l'écart entre la théorie et la pratique. Roy remarque que tous les Américains ne fondent pas bêtement leur vie sur les prescriptions du puritanisme. Pourtant, vivant dans un pays où la loi soutient certains principes puritains<sup>26</sup>, le peuple américain est bien avisé de ne pas montrer trop ouvertement son mépris de cette moralité afin d'éviter des sanctions juridiques. Soupault semble ne pas tenir compte de l'évolution dans les mœurs contemporaines par rapport au modèle puritain. A cet égard, Siegfried se montra prévoyant, car son analyse résume bien la perspective historique abordée dans l'article de Soupault et Roy :

Ainsi, un contraste profond tend à se dessiner entre le peuple américain, tel qu'il était autrefois et tel qu'il est aujourd'hui.

---

Pan. Apparemment le mot panique est dérivé de Pan,

<http://www.suzisunflowers.net/heights/whose%20room.html#eros>

<sup>26</sup> Roy donne un exemple frappant de la volonté des Américains de légiférer en matière de puritanisme :

C'est le pays où la ville de Norphelt promulgue l'ordonnance suivante : *Article Premier* : Il est illégal pour tout homme ou femme, mâle ou femelle, de se rendre coupable de commettre un acte de rapports sexuels entre eux, en tout lieu englobé dans les limites de ladite ville.

*Article 2* : L'article Premier ne sera pas appliqué à des personnes mariées, quand ils sont mari ou femme, sauf sous une forme grossièrement indécente ou lascive. » (74)

Au XVIII<sup>e</sup>, au XIX<sup>e</sup> siècle, il s'agissait vraiment d'une élite de pionniers, à la vigoureuse formation morale, axée sur la tradition puritaine, et ceci dans une société surtout agricole, ménageant à l'individu toutes sortes de possibilités. Nous discernons, maintenant, un tout autre tableau, celui d'un colossal organisme de production industrielle, où un étage d'animateurs conservant l'impulsion protestante initiale, se superpose à une masse immense et, en somme, passive. (*Qu'est-ce que l'Amérique ?* 36)

Il suffit de dire que Roy a constaté une tendance qui semble continuer jusqu'à présent, c'est-à-dire, l'effritement de l'influence puritaine sur les mœurs du grand public américain.

En guise de conclusion, on peut dire que Soupault et Roy exposent un des éléments de base de la mentalité américaine, c'est-à-dire, l'influence du puritanisme<sup>27</sup> sur les mœurs sexuelles aux Etats-Unis. Soupault se limite à constater les pratiques afférentes à la sexualité aux Etats-Unis, tandis que Roy les énumère tout en les situant

---

<sup>27</sup> A cet égard, Sébastien Fath, dans son livre *Dieu bénisse l'Amérique* fait allusion à un avatar moderne du puritanisme qui s'impose à un niveau plutôt politique que moral. À titre d'exemple, en parlant des conservateurs de droite aux Etats-Unis, Fath résume leurs convictions :

La seule manière pour les Etats-Unis de retrouver leur grandeur serait de voir la Maison-Blanche endosser la mythologie puritaine de l'alliance avec le Dieu d'Abraham et de Jésus Christ. Au nom d'une hypothétique « majorité morale » qui oscille entre populisme et manichéisme, ils sont parvenus à influencer directement sur le jeu politique américain (99).

par rapport à d'autres modèles de moralité existant en Amérique. Suivant la perspective historique adoptée dans les deux articles, Soupault et Roy offrent au lecteur des observations intéressantes sur la sexualité aux Etats-Unis au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

### ***1.3. Puritanisme et littérature : quelques exemples***

Un autre aspect du puritanisme qui dépasse le domaine anecdotique est présenté dans les observations de Simone de Beauvoir concernant la littérature américaine. Celle-là fait allusion à certains romans dans *L'Amérique au jour le jour*, tout en tenant compte que « la 'littérature américaine' pas plus que 'l'Amérique' n'est pas un bloc homogène et fermé, comme on a trop tendance à le croire de loin » (81). En effet, lors de ces discussions nombreuses avec des intellectuels américains, Beauvoir a vu surgir une divergence perceptuelle à l'égard de la littérature américaine. Autrement dit, certains spécialistes américains revendiquaient une production littéraire calquée sur la littérature britannique. Ils voyaient la littérature américaine comme un prolongement temporel et spatial de la tradition littéraire héritée de la Grande-Bretagne, ainsi la désignation de « traditionaliste ». Ces traditionalistes américains comprenaient mal l'engouement des intellectuels français pour certaines œuvres américaines que ceux-là jugeaient inférieures. Cette prise de position est évidente à plusieurs reprises tout au long de *L'Amérique au jour le jour* :

Quels bons livres ont paru récemment ? Il ne paraît plus de bons livres.

Il m'explique que l'engouement des Français pour la littérature américaine l'agace. Il admet Faulkner, mais Hemingway, Dos Passos, Caldwell,



Steinbeck, il les tient pour des journalistes, de plats réalistes. Et pour qu'on traduise en France James Caïn, Mac Coy, Dashiell Hammet, il faut que nous tenions les Américains pour une peuplade barbare. Il est irritant que nous nous amusions de ces balbutiements alors qu'il a existé en Amérique une littérature aussi valable que celle de l'Europe : Melville, Thoreau, Willa Cather, Hawthorne. Je dis que je les admire aussi et j'essaie de discuter, mais il parle bien trop vite pour moi, je suis vaincue d'avance. (45)

Quelques jours plus tard, elle entend des propos semblables :

Je me trouve cernée par l'équipe d'une revue qui se dit de gauche et d'avant-garde et dont l'agressivité me surprend. Sur un ton plus âpre ils renouvellent les reproches que m'adressait D.M.D. qui fit longtemps partie du même groupe, puis se sépara d'eux : aimer la littérature américaine que nous aimons en France, c'est insulter à l'*intelligentsia* du pays. Eux aussi ils épargnent Faulkner, mais ils mettent en pièces Hemingway, Dos Passos, Caldwell, et surtout Steinbeck qui semble leur bête noire. (60)

Décidemment, plus loin, elle constate :

Si l'on excepte Faulkner, tous les écrivains que nous aimons en France vont à l'encontre de cette tradition [d'une littérature civilisée qui cherche à la fois la perfection formelle et une saisie approfondie du monde]. Ils sont retombés dans un réalisme sans beauté et superficiel. La description du comportement a remplacé la psychologie en profondeur, et l'exactitude documentaire, l'invention et la poésie. Hemingway ou Wright, si on les compare à un James Joyce, par exemple, n'apportent rien : ils racontent des

histoires, c'est tout. Si nous aimons ces livres, c'est par une sorte de condescendance. Nous sommes amusés de découvrir à travers *Tortilla Flat* ou *Tobacco Road* un peuple dont les mœurs nous étonnent comme celles d'une tribu barbare. (78)

Afin de résumer la querelle, on peut dire que les traditionalistes américains n'aiment pas que leur culture soit jugée en fonction des œuvres appréciées par les intellectuels français. De cette manière, on voit émerger deux catégories de romanciers américains : ceux préconisés par les traditionalistes américains (Melville, Cather, Faulkner, entre d'autres) et ceux prisés par les intellectuels français (notamment Steinbeck, Hemingway, Dos Passos, Caldwell). A vrai dire, une telle analyse simplifie en quelque sorte le débat, car la position des intellectuels français est beaucoup plus nuancée que celle de leurs homologues américains. A cet égard, Beauvoir, à titre d'exemple, semble avoir une appréciation des œuvres des deux camps, tandis que les Américains sont plus catégoriques : certains livres sont bons, d'autres sont mauvais. Gardant toujours à l'esprit l'aspect réductionniste de cette analyse, il serait néanmoins intéressant d'examiner de plus près les positions des deux parties.

En premier lieu, les traditionalistes américains prétendent que les écrivains américains modernes sont « des journalistes, de plats réalistes » (45). Effectivement, pour quelqu'un habitué à un anglais châtié tel que celui pratiqué par Melville, le style de Hemingway peut sembler un peu démuné d'éclat.

Comme on l'a vu plus haut, Simone de Beauvoir n'a pas de parti pris ; sa lecture n'admet pas de frontières et à cet égard elle avoue avoir lu Melville :

Yes, I have read Moby Dick, it is even one of the books I like the best. (*A Transatlantic Love Affair... Sunday July 13, 1947*)

Yea, I read Moby Dick, twice or more. I like it very much. (Friday Dec. 12, 1947).

Quant à Hemingway, bien qu'elle ne dise pas expressément de l'avoir lu, Beauvoir se souvient de sa rencontre avec lui:

Ce soir-là, Hemingway, qui était correspondant de guerre et qui venait d'arriver à Paris, avait rendez-vous avec son frère au Ritz où il logeait ; le frère avait suggéré à Lise de l'accompagner et de nous emmener, Sartre et moi.... La conversation entrecoupée de nombreux verres de whisky se déroula dans l'enthousiasme ; malgré sa grippe, Hemingway débordait de vitalité. Sartre, saisi par le sommeil, partit en titubant vers trois heures du matin ; je restai jusqu'à l'aube. (*La force des choses* 27)

A ce sujet, Maurois présente une autre perspective aidant à comprendre le rejet de certains auteurs par les traditionalistes américains:

Pendant cette période, la littérature américaine s'est détachée des influences anglaises. La langue, sans cesse renouvelée par de brillantes inventions et des images originales, rappelle la fluidité de celle du XVI<sup>e</sup> siècle en France. Le ton et les sujets sont proprement américains ; Théodore Dreiser, Sinclair Lewis, et plus tard Hemingway, Steinbeck, Faulkner, représentent une réaction contre le puritanisme et contre le sentimentalisme. (*Histoire des Etats-Unis tome 2, 288*)

Ce passage rejoint une idée exprimée par un des interlocuteurs de Beauvoir, à savoir, qu' « il a existé en Amérique une littérature aussi valable que celle de l'Europe (45). Les traditionalistes américains voyaient l'Europe en tant que référence culturelle et une fois que l'influence européenne avait disparu chez un romancier, ce romancier n'était plus en vogue. Mais Maurois nous présente un autre aspect de la question : l'influence du puritanisme. A titre d'exemple, Willa Cather, soutenue par les traditionalistes américains, crée un univers romanesque destiné à ne pas heurter les sensibilités puritaines. *My Antonia*, par exemple, dépeint une Amérique fondée sur des valeurs traditionnelles, le respect envers Dieu, les bienfaits du travail, la progression sociale, l'amour de la terre. Plusieurs personnages sont des Européens plus ou moins récemment installés aux Etats-Unis qui, par leur réussite, incarnent le rêve américain<sup>28</sup>.

Un lecteur habitué à un univers romanesque tel que celui de *My Antonia* serait outré en lisant *Tobacco Road* de Erskine Caldwell, un auteur qui ne fait aucun recours

---

<sup>28</sup> Un exemple, parmi tant d'autres, de la réussite des immigrants est indiqué dans le passage suivant : One result of this family solidarity was that the foreign farmers in our country were the first to become prosperous. After the fathers were out of debt, the daughters married the sons of neighbours – usually of like nationality – and the girls who once worked in Black Hawk kitchens are to-day (sic) managing big farms and fine families of their own; their children are better off than the children of the town they used to serve. (200)

à la litote. En matière de sexualité, il s'exprime sans pudeur<sup>29</sup>. Force est de constater que Caldwell ne dépeint pas un bel univers. Déjà par le registre de langage, le lecteur sait tout de suite qu'il a affaire à une couche défavorisée de la société. Dans *My Ántonia*, tous les personnages de souche américaine parlent un américain standard, tandis que dans *Tobacco Road*, quoique de langue maternelle américaine, les personnages s'expriment en un langage qui est celui d'illettrés. En deuxième lieu, il convient de noter le décalage en termes de beauté physique entre les personnages des deux romans. Comme je l'ai dit plus haut, les jeunes femmes qui peuplent le monde de *My Ántonia* sont jolies. Ántonia est très appréciée à cause de ses multiples atouts. En revanche, les femmes de *Tobacco Road* ne sont pas gâtées par la nature.

En quittant le milieu douillet de *My Ántonia*, le lecteur de *Tobacco Road* se voit plonger dans un marasme de grossièreté, de laideur et de misère. Autant les personnages de *My Ántonia* arrivent à s'élever dans la société, autant les personnages de *Tobacco Road* n'arrêtent pas de descendre. Les personnages de *Tobacco Road* n'ont aucun savoir-faire économique et pour cette raison ils vivent dans une pauvreté perpétuelle. Ils laissent passer des occasions de gagner de l'argent, tout en suivant bêtement la tradition. Evidemment, le rêve américain leur échappe totalement, mais

---

<sup>29</sup> En effet certains lecteurs trouveraient que Caldwell s'exprime avec une franchise brutale: "Maybe you would like to take Ellie May down to your house, Lov?" Jeeter suggested. "She ain't got a man, and it looks like she ain't never going to get one, unless you take a fancy to her. You and Ellie May was hugging and rubbing of the other the first of the week, around at the front of the house. Maybe you would want to do that some more?" (170)

cela n'empêche pas que Dude suive (bêtement) le même chemin que son père, comme le montre la fin du roman : "It feels to me like it's going to be a good year for cotton. Maybe I could grow me a bale to the acre, just like Pa was always talking about doing" (184). Dans leur misère, leurs rêves ne s'assouvissent jamais.

Ainsi on saisit mieux la position des traditionalistes américains ; ils avaient du mal à comprendre pourquoi les intellectuels français s'intéressaient tant à une littérature qui montrait l'Amérique au plus bas. À vrai dire, l'attitude des intellectuels français envers la littérature américaine n'a rien de manichéen ; ils appréhendaient la littérature américaine comme un tout, sans hiérarchie. Mathy nous informe que « Sartre was extremely attracted to the American literature of the 1920's and the 1930's, perhaps more so than any other French writer of this generation, with the exception of Simone de Beauvoir » (129).

On peut noter ainsi que le couple Beauvoir-Sartre avait une connaissance générale de la littérature américaine qui dépassait celle de leurs pairs. Mais ils n'étaient pas sans savoir que leur engouement pour certaines œuvres gênait certains Américains. En effet, d'après Mathy, Sartre prenait plaisir à évoquer une telle réaction : « He was too much of a *provocateur* not to have enjoyed the pained expression he often brought upon American faces when he mentioned the admiration of the French for Hemingway and Caldwell » (129).

Mais il faut comprendre que leur appréciation de la littérature américaine était beaucoup plus qu'un simple jeu de provocation. Peut-être que Sartre, Simone de Beauvoir et leurs co-rédacteurs trouvaient du plaisir à s'encanailler dans la vulgarité de ces œuvres qui exemplifient l'antithèse de la litote. Mais au-delà des sensations

fortes provoquées par une telle lecture, il faut prendre en compte les innovations manifestées dans ces romans. L'équipe des *Temps modernes* voyait dans ces romans des possibilités de technique romanesque qui, jusqu'alors, leur avaient été inconnues. Simone de Beauvoir y appréciait l'apport des sujets différents de ceux que les écrivains abordaient en France : « Nous avons en France des intellectuels à revendre : tandis que l'effort des écrivains pour intégrer à la littérature la vie sous la forme la plus crue était neuf pour nous et nous a singulièrement enrichis » (L'Amérique au jour le jour 80). Ici Beauvoir semble admettre que l'approche littéraire des intellectuels français n'arrivait pas à toucher tous les registres de l'existence humaine ; malgré sa formation bourgeoise, avec la littérature américaine, elle voit que même la crudité a sa place dans la littérature. Avec Nelson Algren<sup>30</sup>, elle pourra vivre le prolongement concret de ses explorations livresques sur les aspects les plus crus de la vie lorsque celui-la l'aura introduite dans les bas-fonds de Chicago<sup>31</sup>.

Sartre voit dans le roman américain des innovations d'ordre stylistique qui ont influencé plusieurs écrivains français. Dans un article publié dans *The Atlantic*

---

<sup>30</sup> Un écrivain américain avec qui Beauvoir a entretenu une relation amoureuse durant une vingtaine d'années, en parallèle avec sa relation avec Sartre.

<sup>31</sup> Lors de sa visite à Chicago, Algren a fait Simone de Beauvoir connaître les prisons, les bars mal famés et les gens qui les fréquentait. Ce milieu fut un contraste net avec son entourage d'intellectuelle parisienne.

*Monthly* en 1945<sup>32</sup>, Sartre donne une longue énumération des Français qui avaient su adapter à leurs propres fins les techniques romanesques des Américains. A titre d'exemple, d'après Sartre, *L'étranger* de Camus est calqué sur la structure de *The Sun Also Rises* de Hemingway. En décrivant un roman de Jean Janison, Sartre dit : « You might be reading Hemingway – the same short, brutal sentences, the same lack of psychological analysis, the same heroes » (114). D'autres écrivains français ont subi l'influence structurale de *As I Lay Dying* de Faulkner, y compris Beauvoir pour son roman *Le sang des autres* (115).

De cette manière, la différence d'opinion entre les traditionalistes américains et les intellectuels français à l'égard des romans américains n'est point une querelle. Les deux parties aperçoivent les mêmes phénomènes mais chacune y accorde sa propre appréciation. Les Américains n'étaient pas à même de voir les innovations techniques apportées par leur compatriotes. Sartre résume bien la position des traditionalistes américains lorsqu'il raconte : « He asked me to name some of these writers [particularly admired in France]. When I mentioned Caldwell, his friendly smile vanished suddenly; at the name of Steinbeck he raised his eyebrows; and at the mention of Faulkner, he cried indignantly, "You French! Can't you ever like anything but filth?" » (115).

Là où les traditionalistes américains voyaient des obscénités les intellectuels français voyaient des innovations de technique romanesque.

---

<sup>32</sup> Cet article est une traduction d'un article paru dans « L'ordre » du 14 juillet 1945.

Son titre d'origine est *Les Américains tels que je les ai vus*.



Simone de Beauvoir et Sartre sont d'accord pour signaler qu'une autre caractéristique des traditionalistes américains est leur attachement au passé : « Ils me semblent rêver d'un retour à la psychologie d'analyse et d'un certain classicisme, toutes choses qui nous ennuient aujourd'hui en France. D'ailleurs, bien qu'ils opposent l'Amérique à la France, ils n'aiment non plus aucun écrivain français vivant » (*L'Amérique au jour le jour* 79). Sartre a observé le même phénomène: "I discussed Faulkner with students in the universities of the East. These young people, who often knew the works of obscure eighteenth-century writers, had in some cases, never heard his name" ("American Novelists" 115). Cette méconnaissance s'explique en partie par le fait que cet article de Sartre date de 1946, tandis que Faulkner ne reçut le Prix Nobel de littérature qu'en 1954. De plus François Erval explique dans son article intitulé « Faulkner après le Prix Nobel » (*Les Temps modernes*, juin 1953) : « ...contrairement à Hemingway, Faulkner n'a jamais touché ce grand public dont l'engouement ouvre l'accès à la liste des *best-sellers* » (2024). Mais un fait encore plus important est que Faulkner ne fut pas apprécié à sa juste valeur par un grand nombre de ses compatriotes parce que celui-ci donna la parole à des personnages dont l'Amérique conservatrice préférerait ignorer l'existence, notamment des Blancs pauvres et des Noirs misérables du Sud des Etats-Unis, une population plus ou moins absente des œuvres littéraires américaines si prisées par les traditionalistes américains.

Pourtant ce passéisme aveugle ses adeptes sur l'originalité de la technique romanesque de Faulkner. Alain Robbe-Grillet, une des personnalités du nouveau roman, a écrit *La jalousie*, un roman structuré de la même manière que *As I Lay*

*Dying*, de Faulkner, sans dire pour autant qu'il s'agit nécessairement d'emprunt. En clair, les deux romans sont basés sur des divergences de perspective nuancées qui se manifestent lorsqu'un même phénomène est observé à partir de plusieurs points de vue. Il explique qu'au fil du temps, il y a eu plusieurs « nouveaux romans (123). D'après l'analyse de Robbe-Grillet, plutôt que d'être antagonistes, les traditionalistes américains et les intellectuels français sont des protagonistes dans un même processus d'évolution littéraire. Par leur vaste connaissance de la littérature américaine, Simone de Beauvoir et Sartre étaient témoins de courants littéraires qui étaient en partie responsables de la genèse du nouveau roman en France. Même s'ils ne sont pas assimilés à la mouvance du nouveau roman proprement dit, de par leur influence au sein du milieu intellectuel français, leur appréciation des œuvres américaines a créé un climat d'ouverture et d'expérimentation qui allait de pair avec les revendications, déjà surgies en France, pour un roman libéré du joug des techniques du passé. Leur vision de la littérature américaine de l'époque contrastait nettement avec celle des traditionalistes américains qui préféraient se concentrer sur l'aspect titillant de certaines œuvres américaines.

Le cas de Henry Miller soulève un autre aspect du puritanisme dans la littérature américaine. Lors de sa visite en Californie, Simone de Beauvoir fait allusion à la polémique provoquée par cet auteur : « Il y a un régionalisme intellectuel<sup>33</sup> en Amérique, Henry Miller n'a pas beaucoup d'importance à New York,

---

<sup>33</sup> Ici, Simone de Beauvoir semble tenir compte de l'étendue des Etats-Unis en faisant cette constatation, car il y a une comparaison implicite avec la situation des intellectuels en France, où la vie intellectuelle est centrée sur Paris. Il est tout à fait

mais sur cette côte ouest où il habite, on le tient pour un génie. Beaucoup de ses livres sont interdits ; mais on s'en passe des copies sous le manteau, il y en a même des morceaux qui sont enregistrés sur disques » (199). Dès les premières pages, tout lecteur comprend pourquoi *Tropic of Cancer*, le premier roman de Miller (publié à Paris en 1934), froissait les sensibilités puritaines des traditionalistes américains. On peut imaginer que Sartre et Simone de Beauvoir appréciaient le désembourgeoisement du langage pratiqué par Miller dans cette œuvre, tout en ayant du mal à croire qu'ils auraient tant apprécié le même franc-parler chez un auteur d'expression française. Simone de Beauvoir a abordé cette même question en citant une partie de l'argumentation des traditionalistes américains : « Nous n'accepterions pas en France avec estime un équivalent de ces romans. (Je me demande si cette idée d'équivalence a beaucoup de sens, mais passons) » (79). Au premier abord, on pourrait penser que Simone de Beauvoir cherche à esquiver la question, mais force est de constater qu'en effet, il n'y avait pas en France d'auteurs qui s'exprimaient avec la crudité d'un Henry Miller. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il manquait des écrivains français de l'époque qui abordaient la sexualité, mais en général ils s'exprimaient sur ce sujet dans un langage assez raffiné tout en gardant une certaine

---

normal qu'un pays de la superficie des Etats-Unis ait plusieurs pôles d'activité intellectuelle, surtout à cette époque où les communications n'arrivaient pas à empêcher un certain enclavement régional.

tenue dans leurs propos<sup>34</sup>. Roland Barthes nous offre des perspectives intéressantes sur le langage littéraire tel qu'on le pratique en France<sup>35</sup>. Barthes classe Sartre parmi ces écrivains qui, depuis cent ans, « ont dessiné –dessinent encore – certaines voies d'intégration, d'éclatement ou de naturalisation du langage littéraire (*Le degré zéro de l'écriture* 45). Boris Vian avait déjà soulevé cette question dans son roman *L'écume des jours*, dont un extrait a été publié dans les *Temps modernes* (octobre 1946). A ce sujet, le protagoniste Colin reproche plusieurs fois à son domestique l'affectation du parler de celui-ci : « Pourquoi, peste diable boufre, dit Colin, me parlez-vous toujours perpétuellement à la troisième personne » (47) ; « Malgré la complexité de vos tournures, dit Colin, je crois, Nicolas, qu'il y a là une possibilité, en effet » (72). C'est sûrement dans un esprit de révolte contre ce type de langage figé que l'œuvre de Miller était prisée par les collaborateurs des *Temps modernes* et vilipendée par les traditionalistes américains. En effet, Maurice Nadeau, dans un article intitulé *Mort et*

---

<sup>34</sup> Lors de communications électroniques, Pierre Verdaguer et Joseph Bami ont suggéré de penser par exemple aux textes érotiques de Pierre Louÿs et d'André Pieyre de Mandiargues, mais chez eux le style est châtié. Ce qu'il n'est pas chez Miller.

<sup>35</sup> A cet égard, Barthes précise :

Les années situées alentour 1850 amènent la conjonction de trois grands faits historiques nouveaux: le renversement de la démographie européenne; la substitution de l'industrie métallurgique à l'industrie textile, c'est-à-dire la naissance du capitalisme moderne; la sécession (consommée par les journées de juin 48) de la société française en trois classes ennemies, c'est-à-dire la ruine définitive des illusions du libéralisme. (*Le degré zéro de l'écriture*, 44)

*Transfiguration d'Henry Miller* (*Les Temps modernes*, juin 1952), constate que Miller a créé « une œuvre qui déborde d'emblée la littérature » (131). Mais pour Nadeau, la raison principale de l'interdiction des œuvres de Miller est le fait que celui-ci a enfreint un des tabous « les plus jalousement gardés : le tabou du sexe » (131). Une fois de plus, là où les rédacteurs des *Temps modernes* voyaient innovation littéraire, les traditionalistes américains voyaient dépravation et vulgarité, à tel point qu'ils estimaient nécessaire d'interdire *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis lors de sa publication en 1934 à Paris<sup>36</sup>. Dans un sens, la crudité avec laquelle s'exprime Miller, surtout celle manifestée lors de sa description de divers aspects de la sexualité, semblerait le reléguer au ban, mais en dehors de son langage et sa manière d'aborder la sexualité, on trouve d'autres atteintes aux mœurs traditionnelles américaines dans l'œuvre de Miller. A vrai dire, en dehors de la sexualité, *Tropic of Cancer* met en question plusieurs principes du mode de vie américain. Le manque d'importance accordée à l'argent et au travail, le manque de gêne de vivre d'autrui et surtout le manque de remords pour avoir mené un tel style de vie sont des atteintes aussi virulentes à la conception puritaine de la vie que la description, en termes très crus, des aventures sexuelles de Miller. Autrement dit, *Tropic of Cancer* dépeint un style de vie néfaste aux valeurs puritaines à plusieurs niveaux et pour cette raison il a dû être interdit en Amérique. Ce côté subversif n'est guère soulevé par les rédacteurs des *Temps modernes*, quoique Roger Grenier y touche légèrement lorsqu'il aborde

---

<sup>36</sup> <http://aubry.free.fr/tropique.htm> nous signale que *Tropic of Cancer* « ne fut publié outre-Atlantique qu'en 1961. Vendu à plus d'un million d'exemplaires, le livre suscita aussitôt une soixantaine de procès pour pornographie ».

des aspects psychologiques de ce roman dans son article intitulé « Henri Miller ou l'obsession du panthéisme » (Mai 1946) : « Il faut noter tout d'abord que les romans de Miller présentent une alternance d'exaltation et de répression » (1952).

Néanmoins l'élément sexuel est toujours présent dans l'analyse de Grenier : « Il [Miller] vit dans un monde d'étrangers, presque tous des israélites, l'existence la plus désordonnée, dominée par la sensualité » (1952). Dans ses commentaires, Grenier laisse entrevoir un état d'esprit apte à provoquer l'anathème puritain à cause de l'instabilité et le désordre qui caractérisent l'existence de Miller. Ce serait ici le vrai fléau social ciblé par les censeurs américains, car pour eux ce genre de comportement, tout à l'opposé de leur vision sociétale, doit être proscrit. La vulgarité flagrante de *Tropic of Cancer* rendait ce roman une proie facile chez ceux qui le voyaient d'un œil réprobateur pour plusieurs raisons en dehors de ses thèmes sexuels.

Il convient de noter que les forces de la répression qui oeuvraient contre la publication de *Tropic of Cancer* aux Etats-Unis<sup>37</sup> ont dû enfin céder en 1961, période qui coïncide avec le mandat de John F. Kennedy ; le premier président catholique des Etats-Unis. En effet, les années soixante marquaient la pleine réalisation d'un desserrement de l'étau puritain sur les mœurs américaines, un processus déjà amorcé à l'époque de Siegfried (1925). Cette influence s'est amoindrie à tel point que le puritanisme a presque disparu comme sujet chez les Français qui discutent de l'Amérique aujourd'hui. Pour les *Temps modernes*, cette tendance s'est manifestée dans son numéro spécial sur le bicentenaire des Etats-Unis (août-septembre 1976). Dans son article intitulé « Amérique ambiguë » (un article qui fait office

---

<sup>37</sup> Ce livre a été également interdit en Angleterre, lieu d'origine du puritanisme.

d'introduction à ce numéro) Elise Marienstras constate : « On a pourtant tout dit sur l'Amérique : empire et république, démocratie et capital, discrimination raciale et melting-pot, tolérance et génocide, royaume de la loi et règne de la violence ; bureaucratie dévorante et modèle de la vie communautaire... » (2). Le puritanisme ne figure pas sur cette liste. Comme Tocqueville, Marienstras évoque, en passant, l'influence puritaine en sourdine « ...et on oublie ceux qui s'y virent ségréges, enfermés ou qui ne purent même en franchir les frontières parce que leur culture se trouvait trop éloignée de celle des Anglo-Saxons fondateurs. » (2). C'est Jean-Jacques Lebel qui fait une des rares allusion directes au puritanisme dans ce numéro : « L'Angleterre à l'ère victorienne, fut marquée non seulement par la révolution industrielle, par les guerres coloniales et le déclin du pouvoir impérial, mais par le développement pléthorique et complémentaire du puritanisme et de la prostitution » (252).

#### ***1.4. Le puritanisme aujourd'hui***

Et pourtant le puritanisme se survit, mais les observateurs récents en parlent tout en reconnaissant que le puritanisme est une tendance qui se manifeste, à l'occasion, parmi tant d'autres conceptions morales présentes aux Etats-Unis. A titre d'exemple, Guy Sorman, dans son livre *Made in USA*, raconte le scandale déchaîné en janvier 2004 par la chanteuse noire Janet Jackson quand elle a inopinément découvert un sein pendant la mi-temps d'un championnat de football américain. Comme Siegfried et Roy, Sorman voit, d'une manière paradoxale, l'existence d'une Amérique divisée : « Dans cette bataille, on devine l'affrontement de mythes qui l'emportent de loin sur la réalité ; la guerre du sein oppose moins deux Amérique

qu'une Amérique qui existe réellement à une autre qui n'existe – l'Amérique supposée innocente des années 1950 » (52). Un peu plus loin, Sorman distingue ainsi ces deux Amériques : « Les conservateurs sont des optimistes et des idéalistes ; au terme d'un combat idéologique, les États-Unis seront restaurés. Les libéraux sont des sceptiques qui s'accommodent de l'évolution de la société » (52).

Pourtant même si le puritanisme n'est plus la tendance morale dominante aux États-Unis, son empreinte reste néanmoins discernable selon Annette Levy-Willard dans son livre *Chroniques de la guerre du sexe en Amérique*. Ayant déjà contribué des articles aux *Temps modernes*, elle maintient jusqu'à présent son statut de participante à l'entreprise sartrienne en tant que journaliste à *Libération*, le quotidien fondé par Sartre. Lévy-Willard propose une mise à jour du puritanisme américain. L'originalité de son œuvre provient du fait qu'elle montre que, dans la société américaine actuelle, ce puritanisme est sciemment stimulé par les médias, ainsi détournant l'attention du public américain de choses plus sérieuses. Dès le premier paragraphe de son livre, tout en évoquant l'incident de Janet Jackson, Lévy-Willard énumère les divertissements proposés par les médias pendant que la guerre en Irak battait son plein :

C'est ce 1<sup>er</sup> février 2004, que la guerre du sexe a commencé. Et nous, on ne voyait que l'autre guerre – la vraie, la mortelle – celle en Irak.

On ne pensait pas qu'un sein, puis les homos, puis les lesbiennes, puis Michael Jackson, puis la pornographie, puis les affaires de viol, puis les embryons, puis le fœtus, allaient obséder les Américains pendant que leurs



boys sautaient sur des bombes en Irak. Bref, que l'Amérique, schizophrène, allait se diviser en deux sur une autre ligne de front : *la ligne du cul*. (13)

Ce passage s'avère être le plan de l'ouvrage ; Lévy-Willard traite les réactions des Américains à chaque événement polémique y cité. Parmi ses constatations, Lévy-Willard abonde dans le sens de Sorman lorsqu'elle dit que l'exposition imprévue du sein de Janet Jackson à la télévision nationale fut un point culminant de la culture américaine :

Dans les heures, dans les jours qui suivent, le volcan du puritanisme en éruption noie le continent sous un déluge de protestations, de poursuites légales des associations familiales, de menaces de boycott, de retrait de pubs. Plus de deux cent mille plaintes auprès de l'autorité fédérale qui supervise les ondes. Du fond du pays, montre une bouillonnante lave familialo-religieuse : *Indécence ! Comment ose-t-on ? Pendant notre Super Bowl ! Protégeons nos enfants innocents !* (21)

Lévy-Willard détaille les réactions des Américains sur un enchaînement de scandales : les procès de Kobe Bryant et de Michael Jackson (le frère de Janet), les mariages homosexuels, les émissions salées de Howard Stern ; les embryons, le gouverneur gay du New Jersey, etc. Lévy-Willard aborde son enquête du point de vue de la simple constatation, mais ce faisant elle fait mène à poser la question de la responsabilité de cet état de choses. Autrement dit, qui sont les vrais bénéficiaires du fait que les médias réduisent la société américaine à une société du pain et des jeux ?

Dans son livre *American Vertigo*<sup>38</sup>, Bernard-Henri Lévy présente la situation actuelle des vestiges du puritanisme aux Etats-Unis d'une manière surprenante lorsqu'il décrit sa rencontre avec une belle professionnelle du « lap dancing<sup>39</sup> » à Las Vegas. Même si elle avait tout pour plaire, il lui manquait quelque chose : « 'C'est 100 dollars', me dit-elle, en commençant de se déhancher, mains sur les cuisses, seins en avant, ses cheveux mi-longs, forcément blonds, me caressant le visage, mais le regard dur et froid, aussi parfaitement dénué d'émotion que celui d'un robot » (177). Cette anecdote est symptomatique de la sexualité à l'américaine, une sexualité qui

---

<sup>38</sup> Ce livre est le récit du voyage parrainé par la revue américaine « Atlantic Monthly ». Bernard Henry Lévy a refait en 2005 l'itinéraire de Tocqueville lors de son séjour aux Etats-Unis en 1830.

<sup>39</sup> Lévy donne une description détaillée de cette pratique :

Le fait est que, m'habituant à l'obscurité, je finis par distinguer, jambes écartées, bouche ouverte, long visage ingrat de tuberculeux à l'agonie, un type auprès duquel ; à la table juste à côté, s'activent deux danseuses d'une manière en effet bien étrange : onduler de la croupe sans le toucher, se retourner pour lui offrir leur cul, s'asseoir tour à tour sur ses genoux, remonter vers son ventre, l'écraser, onduler encore, approcher les seins de son visage et les éloigner dès qu'il fait le geste de s'en saisir, se jeter à ses genoux pour frotter la joue contre sa braguette fermée, s'écarter brusquement, se relever, lui mettre la vulve à hauteur des lèvres, se reculer encore et repartir dans une danse endiablée et glacée...je reste fasciné, moi par cet art consommé, cette science presque exacte, de la libido et de son insatisfaction. (180)

manifeste une passion pécuniaire plutôt que sensuelle. Malgré tous les signes extérieurs d'érotisme, Lévy, tout en rappelant la froideur évoquée par Soupault et Roy, conclut que l'expérience est un échec : « Sensualité à blanc. Interruption, non du coït, mais du désir lui-même. Corps sans chair. Sage luxure. De la misère érotique en milieu puritain » (182). Comment est-il possible que le puritanisme garde intacte sa mainmise sur les comportements tant d'années après son apogée et dans un territoire où les Puritains fondateurs n'ont jamais mis les pieds ?

En effet, c'est un contemporain de Sartre et Simone de Beauvoir qui nous éclaire sur le caractère perdurable de l'influence puritaine aux Etats-Unis. Denis de Rougemont y a effectué un séjour de cinq ans qu'il a décrit dans son livre *Vivre en Amérique*. Il résume bien la situation du puritanisme aux Etats-Unis en donnant une analyse qui reste valable aujourd'hui :

L'élément puritain ou d'ascendance puritaine ne représente plus qu'une infime minorité. Boston, son ancienne citadelle, est aujourd'hui en majorité catholique. Les Juifs, les Noirs, les Irlandais, les Polonais, les Italiens qui forment ensemble les trois-quarts au moins de la population de New York, sont indemnes de toute trace directe d'éducation puritaine au foyer. Mais les standards moraux créés par les Pionniers leur sont transmis sous la forme atténuée de l'*American way of life*, à l'école, dans la presse, au cinéma, au cours du soir pour étrangers récemment naturalisés. (129)

Les observations de Rougemont rappellent que les Puritains jouèrent un rôle important dans la naissance des valeurs américaines ; par conséquent, leur contribution demeure comme un trait congénital qui se propage par plusieurs biais

sociétaux, malgré l'introduction de conceptions morales concurrentes. Mais pour Rougemont la sexualité est loin d'être le legs principal des Puritains : « Cette volonté de vivre une vie nette se combine curieusement, aujourd'hui, avec une réaction universelle contre le puritanisme sexuel. On a rejeté tous ses tabous » (130).

Rougemont, par ses commentaires, laisse supposer que celui qui aborde le puritanisme américain uniquement sur le plan de la répression sexuelle reste à côté du vrai essor de son influence. Lors de son retour en France, Simone de Beauvoir avait appréhendé la nature expansive du puritanisme américain, un phénomène qui dépassait le seul domaine de la sexualité. En effet, elle se montre toujours sous l'emprise de cette idéologie lorsqu'elle remarque les douaniers à l'aéroport d'Orly : « ...ils sont trop mal payés pour avoir le respect puritain des consignes » (L'Amérique au jour le jour 536). Ce commentaire est assez révélateur dans la mesure que Simone de Beauvoir, fraîchement débarquée des Etats-Unis, aperçoit une situation française à travers le prisme du puritanisme américain, ainsi soulevant la différence culturelle profonde entre ces deux pays soulignée plus haut par Bell. . En suivant le modèle d'analyse tracé par Bell, on est amené à voir que le puritanisme américain, empreint du calvinisme et de sa doctrine des élus déborde largement le domaine de la sexualité si ciblé par les rédacteurs des *Temps modernes*. En fait, Denis de Rougemont a le dernier mot pour expliquer la clé du comportement typiquement américain : « On leur inculque à tous qu'être un Américain, c'est être un homme 'décent' ; et comme je demandais à quelques étudiants ce qu'ils entendaient par là, l'un d'eux me dit : 'Décent est l'homme qui tient parole et se tient propre, à tous égards' » (130). Les rédacteurs des *Temps modernes* se sont penchés sur la

propreté sexuelle, aux dépens des autres comportements et valeurs. La vision du monde léguée par les Puritains est beaucoup plus complexe que laisserait croire les écrits discutés dans ce chapitre. A titre d'exemple, Sacvan Bercovitch, dans son livre *The Puritain Origins of the American Self*, décrit en détail maints aspects de la vision du monde puritaines qui ne sont guère abordés dans *Les Temps modernes*. A titre d'exemple, Bercovitch signale que les Puritains du Nouveau Monde se comparaient aux Israélites bibliques ; pour eux l'Amérique fut une terre promise. Ce courant de pensée sert même aujourd'hui à expliquer certains traits typiquement attribués au caractère américain tant au niveau individuel qu'au niveau collectif. Parmi ces traits, on peut citer l'importance de la religion aux Etats-Unis et la croyance que le peuple américain est un peuple élu, ce qui explique sa mission civilisatrice pour les autres pays du monde. Cette mission civilisatrice américaine diffère de son analogue français dans la mesure où celui-ci est basé sur la supériorité culturelle, tandis que celle-là est basée sur une élection de Dieu.

Un autre aspect dont il faut tenir compte est la nature pluridimensionnelle du puritanisme. Dans son article intitulé « The Political Puritain » Kenneth Shipps cite une coïncidence d'idées à cet égard trouvée chez deux auteurs : « L'auteur [du deuxième texte] abonde dans le sens de la constatation de Mead, faite en 1623 : à l'origine seul le Puritain religieux existait, mais avant 1640, l'auteur avait entendu parler de 'Puritains en moralité, Puritains en religion et Puritains en politique' »<sup>40</sup>.

---

<sup>40</sup> Ce passage est une traduction de la citation suivante : « The author agreed with the 1623 statement of Mead : originally the only kind of a puritan was ecclesiastical, but

Ces préoccupations furent emmenées en Amérique par les Puritains qui s’y installèrent. Une manière de mettre en vigueur les principes de leur vision du monde fut de promulguer des lois destinées à mettre la société au diapason puritain. Les rédacteurs des *Temps modernes* semblaient se baser sur le côté anecdotique des manifestations de moralité, plutôt que de les voir comme un élément au sein de tout un système de valeurs. S’ils avaient pu atteindre une optique globale sur les mœurs américaines, les rédacteurs des *Temps modernes* auraient eu moins de dérision au sujet de l’expression de ces mœurs. En jugeant le puritanisme aux Etats-Unis, ils auraient bien fait de réfléchir sur le début de la préface de *L’Esprit des lois* de Montesquieu : « J’ai d’abord examiné les hommes, et j’ai cru que, dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, ils n’étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies »<sup>41</sup>. Autrement dit, les rédacteurs des *Temps modernes* se sont contentés de constater, sans se demander le pourquoi de ce qu’ils avaient constatés. Comme ils ont fait au sujet de la Guerre froide, où ils croyaient que la peur du communisme chez les Américains était sans fondement<sup>42</sup>, l’équipe rédactionnelle des *Temps modernes* ont pris des Américains pour des névrosés sexuels, en grande partie parce que les mœurs

---

by 1640 the author had heard of ‘Puritan in morality’, ‘Puritans in religion’ and ‘Puritans in State’ »; *ibid.*, p. 196.

<sup>41</sup> Citation copiée du site Internet :

[http://classiques.uqac.ca/classiques/montesquieu/de\\_esprit\\_des\\_lois/de\\_esprit\\_des\\_lois\\_presentation.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/montesquieu/de_esprit_des_lois/de_esprit_des_lois_presentation.html)

<sup>42</sup> Cette idée est discutée amplement dans le chapitre sur *Les Temps modernes* et la Guerre froide.

outré-Atlantique divergeaient de ce qui se pratiquait en France à l'époque. Ces penseurs portent en eux un préjugé de supériorité culturelle qui les empêche de considérer la possibilité que les Américains aient raison à leur façon.

## Chapitre 2: De Tocqueville à Sartre : *Les Temps modernes* et la question raciale

Ce titre résume la trajectoire de ce chapitre, compte tenu de l'approche choisie. En effet, plusieurs ouvrages discutés ci-dessous ont été publiés dans les *Temps modernes*, notamment : « Orphée noir » (octobre 1948), *Réflexions sur la question juive* (décembre 1945), deux articles du numéro spécial sur les Etats-Unis (août-septembre, 1946) : « Débuts à Chicago » de Richard Wright, et « Black Metropolis », écrit par le sociologue St. Clair Drake et l'anthropologue Horace R. Cayton, tous deux noirs américains. Pour montrer jusqu'à quel point la ségrégation est poussée aux Etats-Unis, j'ai également cité 1) un article paru dans le numéro spécial sur l'Amérique noire daté de décembre 1986 : « L'anglais noir et l'expérience afro-américaine », de Geneva Smitherman, une linguiste noire américaine, et 2) un livre de Nicole Bernheim *Voyage en Amérique noire*, commenté longuement par Jim Cohen dans ce même numéro. En tout cela fait six sources provenant des *Temps modernes*. En effet, *La Putain respectueuse* de Sartre est citée, mais la discussion de cette pièce de théâtre est destinée à faire comparer des aspects de la mise en scène avec des conceptions tirées des *Réflexions sur la question juive*. Les idées de Tocqueville, Siegfried, et Duhamel sont également abordées dans ce chapitre afin de mettre les perceptions de Sartre et ses collaborateurs dans un contexte historique. C'est en tenant compte de toutes ces contraintes que la formulation du titre a été choisi pour ce chapitre qui se conçoit comme une mise en évidence de l'optique des *Temps modernes* concernant la question raciale en Amérique. A cet égard, il convient



d'entamer cette enquête en examinant les rapports entre Sartre et les originaires d'Afrique, la Terre Mère de tous les Noirs ainsi que de l'espèce humaine en général.

### ***2.1. Sartre et les Africains***

Quand on imagine Sartre voué tout entier à l'élaboration de son système philosophique on ne songe pas forcément qu'il fut amené à s'intéresser à des secteurs de l'activité humaine fort mal connus de lui et qu'il aborda parfois ces domaines en apprenti. Le monde noir ne le laissa pas indifférent, mais force est de constater qu'il en parla somme toute fort peu. Pendant la période étudiée (1945-1953), ses articles sur les Noirs ne sont guère nombreux. *Orphée noir* mérite de ce fait notre attention. A l'origine, cet article fut écrit comme préface à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, éditée par Léopold Senghor. Cette préface a été reprise dans le numéro 37 des *Temps modernes*, daté d'octobre 1948. Elle figure également dans *Situations, III* (1949). Trois types de comparaisons apparaissent à la lecture d'*Orphée noir*, deux explicites (les colonisés et les colons ainsi que les noirs d'Afrique et ceux des Amériques) et une implicite (les Africains colonisés et les anciens esclaves américains).

Curieusement, Simone de Beauvoir ne fait pas allusion à cette préface dans sa chronique de l'époque, *La force des choses*. D'après René Wadlow<sup>43</sup>, Senghor a eu l'idée de demander à Sartre d'écrire une préface pour la simple raison que celui-ci

---

<sup>43</sup> Propos cueillis du site Internet

<http://www.towardfreedom.com/home/content/view/838/> Accédé le 30 juin 2006.

était au sommet de sa gloire en 1948<sup>44</sup>. Senghor savait pertinemment que tout écrit de Sartre aurait un grand retentissement. Sartre a accepté. Dans *Orphée noir*, sans être pour autant expert en la matière, il fait l'exégèse de la négritude, mais afin de combler son manque d'expérience de la culture noire, il se base sur une approche marxiste pour expliquer l'importance des poèmes qui figurent dans l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*.

### **2.1.1. La poésie et la lutte des classes**

Sartre commence son analyse en faisant une distinction entre l'utilisation de la poésie comme moyen d'expression chez ces intellectuels noirs et son utilisation chez les prolétaires blancs. Tout en se refusant à postuler que le talent poétique est plus répandu parmi les « fils de famille » que parmi les ouvriers, il constate que les prolétaires n'utilisent pas la poésie pour exprimer leurs souffrances. Cela s'explique par « les circonstances actuelles de la lutte des classes qui détournent l'ouvrier de

---

<sup>44</sup> Joseph Brami a suggéré, dans une communication électronique personnelle, que Sartre avait été quelque peu influencé dans sa décision d'accepter d'écrire cette préface par le succès fou qu'avait eu André Breton aux Antilles, notamment en Martinique en 1941 et surtout en Haïti en décembre 1945. Lors de cette dernière visite, Breton a donné une conférence sur le surréalisme à Port-au-Prince devant une assistance composée d'étudiants et d'intellectuels ; quelques jours plus tard, le gouvernement d'Haïti a été renversé. Ce séjour aux Antilles a « aussi donné un texte célèbre au moins pour les Surréalistes des deuxième et troisième générations » :

*Martinique charmeuse de serpents* (Sagittaire, 1948).

s'exprimer poétiquement » (173). D'aucuns seraient sans doute tentés de penser que c'est l'âpreté des tâches qui tue l'esprit créateur chez les travailleurs, mais pour montrer l'inexactitude de cette notion, Sartre cite en exemple les chants des esclaves. Il va sans dire que ceux-ci travaillaient autrement plus dur que les ouvriers des années 40. Mais cette analogie ne convient pas dans la mesure où ces chants, à l'insu des maîtres, étaient souvent des messages codés destinés à aider les esclaves à s'enfuir. Ces chants, apparemment de nature religieuse chrétienne, étaient riches en symbolisme caché : par exemple, toute référence au Paradis indiquait le Nord des Etats-Unis ou le Canada, des territoires où l'esclavage n'était pas pratiqué<sup>45</sup>. Même les chants qui n'étaient pas des messages encourageant les esclaves à s'évader avaient un but fonctionnel, étant donné qu'ils permettaient à toute une équipe d'hommes de travailler rythmiquement et de façon concertée. Ainsi, les chants d'esclaves avaient un côté pratique que Sartre semble ignorer lorsqu'il les compare à la poésie et son rôle au sein de la société française. Un autre problème d'analyse apparaît quand on examine l'opposition entre les « fils de famille » et « les travailleurs ». Pour mettre en évidence le caractère révolutionnaire des poèmes dans le recueil de Senghor, Sartre compare l'utilisation de la poésie chez les travailleurs européens et la manière dont elle est utilisée chez les poètes publiés dans l'*Anthologie*. On peut admettre que le prolétariat blanc est opprimé par le système capitaliste, et il est vrai qu'en 1948 les

---

<sup>45</sup> Pour de plus amples renseignements sur le symbolisme des chants des esclaves américains, visitez le site Internet

<http://www.localdial.com/users/jsyedu133/Soulreview/Understandingpages/coded.htm>, accédé le 2 juillet 2006.

noirs souffraient sous le joug du colonialisme. Pourtant, les Noirs représentés dans ce recueil seraient plutôt comparables aux fils de famille de par leur niveau d'instruction et leurs fonctions au sein du système colonial. A titre d'exemple, en 1948, Senghor était agrégé de grammaire et député à l'Assemblée nationale, Damas avait fait des études de droit et d'ethnologie et, de plus, avait mené une carrière politique parallèlement à sa carrière littéraire<sup>46</sup>. Gratiant, issu d'une famille mulâtre aisée martiniquaise<sup>47</sup>, était agrégé d'anglais et Césaire agrégé de Lettres, maire de Fort de France et député à l'Assemblée nationale. Rabémananjara, outre ses activités littéraires, avait été élu député de la région de Tamatave en 1946<sup>48</sup>. Autrement dit, ces hommes représentaient l'élite de leur société et quoique noirs, n'étaient guère comparables au lumpenprolétariat européen auquel fait allusion Sartre dans cette préface. Cela ne l'empêche pas de proclamer que « La poésie noire de langue française est, de nos jours, la seule grande poésie révolutionnaire » (172).

Paradoxalement, Frantz Fanon ajoute une précision à ce commentaire de Sartre :

« Jean-Paul Sartre, dans son Introduction à l'*Anthologie de la poésie nègre et*

---

<sup>46</sup> Ces renseignements sont fournis sur le site Internet :

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/damas.html>, accédé le 2 juillet 2006.

<sup>47</sup> Renseignements fournis par le site Internet

<http://membres.lycos.fr/politique972/Pages/Gratiant.htm> ; accédé le 2 juillet 2006.

<sup>48</sup> Ces renseignements sont fournis sur le site Internet :

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/rabemananjara.html> . Ce site signale

également que « Rabemananjara ne pourra cependant pas siéger à l'Assemblée

Nationale » à cause de l'insurrection malgache de 1947. Accédé le 2 juillet 2006.

*malgache*, nous dit que le poète noir se retournera contre la langue française, mais cela est faux quant aux poètes antillais<sup>49</sup> » (*Peau noire, masques blancs*, 21). Cela étant, il faut lire en filigrane pour comprendre que cette poésie noire est révolutionnaire dans le sens qu'elle revendique une révolution dans la mentalité et des Blancs et des Noirs pour qu'ils adoptent une nouvelle conception du Noir qui, jusqu'à alors, avait été méprisé<sup>50</sup> :

---

<sup>49</sup> Un peu plus loin, Fanon s'explique en citant un article de Michel Leiris intitulé « Martinique-Guadeloupe-Haïti »; cet article a paru dans *Les Temps modernes* de février 1950. D'après Leiris :

...pour les poètes dont je parle ici, il ne s'agit nullement de se faire 'Antillais' – sur le plan du pittoresque de félibrige – en usant d'un langage d'emprunt et, qui plus est, dénué de rayonnement extérieur quelles que puissent être ses qualités intrinsèques, mais d'affirmer, face à des Blancs imbus des pires préjugés raciaux et dont l'orgueil de plus en plus clairement s'avère injustifié, l'intégrité de leur personne. (*Peau noire, masques blancs*. 21).

Autrement dit, Fanon considère que les poètes antillais voient la langue française comme un symbole de leur accession sociale. Pour cette raison, ils ne cherchent aucunement à « se retourner contre la langue française. »

<sup>50</sup> Force est de constater que Joseph Bami a raison lorsqu'il insiste sur le fait « qu'il y a aussi à ce moment-là dans l'esprit de Sartre la conscience assez nette du processus révolutionnaire en quoi consiste le soulèvement anti-colonialiste ». Propos cueillis d'une communication électronique personnelle.

Si pourtant ces poèmes nous donnent de la honte, c'est sans y penser : ils n'ont pas été écrits pour nous ; tous ceux, colons et complices, qui ouvriront ce livre, croiront lire, par-dessus une épaule, des lettres qui ne leur sont pas destinées. C'est aux noirs que ces noirs s'adressent et c'est pour leur parler des noirs : leur poésie n'est ni satirique ni imprécatoire : *c'est une prise de conscience.* (172)

Cette poésie ne préconise pas un renversement du système en place. Elle demande tout simplement que les valeurs noires soient prises en compte au sein de cette société. En général, ces poèmes adoptent une prise de position qu'on pourrait décrire comme évolutionnaire plutôt que révolutionnaire, car ces poètes réclament des modifications dans le système pour qu'ils y soient plus acceptés ; ils ne prônent guère la destruction du système.

Dans son élan marxiste, Sartre voit l'émergence de la négritude en termes dialectiques :

En fait, la négritude apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique : l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du blanc est la thèse, la position de la négritude comme valeur authentique est le moment de la négativité. Mais ce moment négatif n'a pas de suffisance par lui-même et les noirs qui en usent le savent fort bien ; ils savent qu'il vise à préparer la synthèse ou réalisation de l'humain dans une société sans races. (208)

Pour soutenir cette hypothèse dialectique il s'appuie sur l'extrait d'un poème du communiste Jacques Roumain qui, selon lui, réclame une société sans races :

*Est-ce tout cela climat étendue espace  
qui crée le clan la tribu la nation  
la peau la race et les dieux  
notre dissemblance inexorable ? (209)*

Certes, la revendication d'une société sans races par Roumain coïncide avec le modèle que Sartre avait emprunté pour expliquer la dynamique raciale du colonialisme (la « synthèse »), mais si l'on s'interroge sur l'interprétation des mots *dissemblance inexorable*, on pourrait aussi bien dire que Roumain prône la tolérance de la diversité humaine, prise de position qui revendique la disparition des distinctions raciales. Autrement dit, Roumain prétend que les hommes sont pareils quelque soient leur couleur, leur origine ou leur confession<sup>51</sup>.

En ce qui concerne la justesse de la susmentionné analyse dialectique pour expliquer la situation des Noirs dans le système colonial français, Janice S. Spleth signale que Senghor, quoique initialement attiré par le marxisme et sa forme de dialectique, a fini par conclure que « le philosophe allemand comprenait mal la vraie nature du colonialisme lorsqu'il le considérait comme un aspect de la lutte entre les classes »<sup>52</sup>. On peut en effet dire que le colonialisme et le capitalisme se ressemblent dans la mesure où, dans les deux régimes, il s'agit d'assujettir une partie de la

---

<sup>51</sup> Je remercie Joseph Brami de ses conseils concernant l'interprétation de ce passage.

<sup>52</sup> Traduction d'une phrase tirée de la page 25 du livre de Janice S. Spleth intitulé *Leopold Sédar Senghor*. Janice Spleth écrit en note qu'elle citait Ernest Milcent, et Monique Sordet dans *L.S. Senghor et la naissance de l'Afrique moderne*, (Paris : Seghers, 1969), pp. 248-249.

population au profit du groupe dominant, tout en tenant compte que le capitalisme a engendré le colonialisme des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle. Certes, les deux formes d'exploitation se ressemblent sur divers points, étant donné que le colonialisme et le capitalisme sont tous deux basés sur un échange de nature foncièrement économique, aussi inéquitable que puisse être cet échange. De plus, les pouvoirs dominants dans les deux systèmes subjuguent les dominés au niveau politique et culturelle. Mais le colonialisme se distingue du capitalisme par le fait que celui-là implique l'occupation du territoire par le colon et l'exploitation des ressources au profit de ce dernier et aux dépens des colonisés<sup>53</sup>. Pourtant, malgré les différences entre les mises en vigueur du capitalisme et celles du colonialisme, puisque celui-ci est issu de celui-là, lorsque les marxistes critiquent le système capitaliste, le colonialisme est implicitement visé. Au premier abord, le lien entre les prolétaires occidentaux et les indigènes colonisés ne paraît pas évident aux yeux de certains, mais en réalité ces deux groupes sont victimes d'un même système capitaliste motivé par l'appât du gain. De cette manière, Sartre façonne son analyse du colonialisme depuis une optique marxiste. Il s'avère qu'une telle optique marxiste pourrait s'imposer également pour analyser la situation du prolétariat noir aux Etats-Unis, surtout dans les grandes agglomérations urbaines septentrionales. Un des articles figurant dans le numéro spécial des *Temps modernes* sur les Etats-Unis (août-septembre 1946)<sup>54</sup> aborde justement la condition des

---

<sup>53</sup> Je remercie Joseph Brami de m'avoir signalé ces nuances d'interprétation.

<sup>54</sup> Il s'agit d'un extrait du livre *Black Metropolis*, écrit par le sociologue St. Clair Drake et l'anthropologue Horace R. Cayton, tous les deux noirs américains. L'extrait traduit en question s'intitule justement «Black Metropolis » (p. 498-522 dans le n°



prolétaires noirs, y compris leurs expériences passagères avec le communisme. Ce contexte des Noirs américains se prête facilement à une analyse de type marxiste européen, qui met en exergue la lutte des classes. En effet, à première vue, les ouvriers noirs américains des agglomérations urbaines ne semblent pas engagés dans la même lutte que leurs cousins colonisés en Afrique ou aux Antilles. Tout en faisant abstraction du caractère pluridimensionnel du capitalisme, Lilyan Kesteloot évoque cette distinction<sup>55</sup> lorsqu'elle écrit : « Sartre nous paraît trop porté à assimiler lutte des races et lutte des classes, nègre et prolétaire.<sup>56</sup> Si le prolétaire combat pour l'*abolition* de l'idée même de classe, le nègre lutte pour la *reconnaissance* de sa race. Il ne vise pas, en fait, une société sans races, mais bien sans « privilèges ethniques », c'est-à-dire sans *racisme* » (122). Le distinguo entre le combat pour l'*abolition* des classes et la lutte pour la *reconnaissance* de la race noire est discutable d'abord d'un point de vue stylistique, car elle aurait pu mettre les deux combats sur un plan d'égalité en considérant que les prolétaires oeuvraient pour mettre fin aux classes sociales, tandis que les colonisés oeuvraient pour mettre fin au racisme. Mais Lilyan Kesteloot ne semble pas tenir compte du fait que les deux luttes ont lieu au sein d'un même

---

11 et 12 des *Temps modernes*). Apparemment, l'équipe rédactionnelle fut très favorablement impressionnée de ce livre, car elle en fit traduire trois chapitres pour ce numéro spécial.

<sup>55</sup> Lilyan Kesteloot. *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une littérature.*

<sup>56</sup> L. Kesteloot écrit en note de bas de page : « La même tendance nous est apparue de nouveau clairement dans notre entretien avec J.P. Sartre en avril 1960. »

système exploitant. Une autre remarque sur cette citation s'impose dans la mesure que, dans une optique purement capitaliste, le racisme n'existe pas, car chaque individu est jugé par rapport à son utilité au système capitaliste. Le sort des Noirs dans le cadre du colonialisme est le résultat de ce qu'ils représentaient en main d'œuvre pour exploiter les richesses de leurs terres au profit des commanditaires capitalistes. Puisque le capitalisme exploite également les prolétaires blancs, on ne peut pas dire que la race soit le critère déterminant utilisé par les capitalistes pour choisir leurs proies ; ils exploitent là où ils peuvent. Les colonisés et les prolétaires français sont en effet des proies faciles à cause de leur faiblesse économique contre la dominance capitaliste, et c'est dans ce sens que les luttes de ces deux groupes se rejoignent. Mais, en dépit des maints arguments qui prônent en faveur de la pertinence du modèle marxiste pour analyser le colonialisme, la position de Lilyan Kesteloot est quelque peu confortée par le fait que Senghor, Sartre et Césaire, entre autres, ont fini par renoncer à ne serait-ce que certains aspects du marxisme<sup>57</sup>.

Même plus loin dans l'Introduction dont il est question dans ce présent article Sartre reconnaît que : « Et sans doute, ce n'est pas par hasard que les chantres les plus ardents de la négritude sont en même temps des militants marxistes. Mais cela n'empêche que la notion de race ne se recoupe pas avec celle de classe » (207).

Frantz Fanon fait une contribution intéressante à la discussion lorsqu'il récuse le modèle marxiste à cause de son effet réducteur sur l'individualité du peuple noir : « Et quand j'essayais, sur le plan de l'idée et de l'activité intellectuelle, de

---

<sup>57</sup> A cet égard, Patricia F. Sanborn signale que Sartre a rejeté certaines interprétations contemporaines du marxisme dans son essai intitulé *Matérialisme et révolution*.

revendiquer ma négritude, on me l'arrachait. On me démontrait que ma démarche n'était qu'un terme dans la dialectique » (*Peau noire, masques blancs* 107).

### 2.1.2. Les Africains et la langue française

Au-delà de l'analyse sociopolitique, Sartre aborde la situation de ces poètes du point de vue du choix de la langue. Le titre de cette anthologie précise bien qu'il s'agit d'une poésie de langue française, même si le français n'est pas la langue maternelle de ces poètes. Au premier abord, cela ne doit pas poser de problème, car Sartre constate que le noir ne s'exprime pas dans une langue 'étrangère', « Puisqu'on lui enseigne le français dès son plus jeune âge et puisqu'il y est parfaitement à son aise dès qu'il pense en technicien, en savant ou en politique » (*Situations, III* 181). Le fait que ces poètes épousent cette langue représente une des séquelles de la domination culturelle citée précédemment : ces poètes sont originaires de divers pays d'Afrique et d'Amérique, et par le biais du colonialisme, ils manient tous parfaitement bien le français<sup>58</sup>. Mais même si ces poètes s'expriment avec grande aisance en français dans certains domaines, Sartre se doute que cette langue ne serait pas adéquate pour véhiculer leurs pensées intimes. A cet égard, il pose la question suivante pour déceler la cause de cette inadéquation : « La langue et la pensée françaises sont analytiques. Qu'arriverait-il si le génie noir était avant tout de synthèse ? » (180). Malgré le

---

<sup>58</sup> Cette idée rappelle le début de la préface que Sartre écrit pour *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon en 1961 : « Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient » (17)

« décalage léger et constant » éprouvé par ces hommes lorsqu'ils cherchent à traduire en français les énoncés de leur for intérieur, ils sont obligés de faire appel à cette langue pour s'assurer d'un grand lectorat et d'une intercompréhension entre eux. Ainsi s'explique le choix de langue. Mais pour Sartre, chaque poète de ce recueil était également obligé de faire appel à la poésie, plutôt qu'à la prose : « Il ne dira point sa négritude avec des mots précis, efficaces, qui fassent mouche à tous les coups. Il ne dira point sa négritude en *prose* » (181). Sartre semble insister sur la poésie comme seul véhicule de la négritude : « ...la négritude se pare d'une beauté tragique qui ne trouve d'expression que dans la poésie » (210). Ce constat est assez curieux étant donné que l'exclusivité de la poésie comme support d'expression de la négritude avait été déjà démentie lors de la parution de la revue intellectuelle *Présence Africaine* en 1947, événement qui avait suggéré à Sartre l'écriture d'un texte intitulé « Présence noire »<sup>59</sup>. L'étude de ce texte s'avère, d'ailleurs, d'un grand secours comme point de départ pour voir les distinctions faites par Sartre entre la perception française des Noirs francophones et celle des Noirs américains, des distinctions qui seront abordées ultérieurement. Pourtant il convient de signaler ici que les deux groupes des Noirs, francophones et américains, partagent avec les Juifs

---

<sup>59</sup> Dans *Les écrits de Sartre*, Michel Contat nous précise que ce texte fut écrit « pour saluer la naissance de la revue *Présence Africaine*, dirigée par Alioune Diop. Sartre faisait partie du comité de soutien (avec Gide, Camus, Mounier, Leiris, etc.) » p. 685 (cf. 47/144). Ce texte figura dans le premier numéro de « Présence Africaine » de novembre-décembre 1947, pp. 28-29.

de France une caractéristique : pour la majorité dominante, ils représentent « l'Autre ».

## ***2.2. L'Autre et l'antisémitisme***

Si certains suggèrent que l'analyse marxiste ne convient pas au colonialisme, l'analyse existentialiste articulée autour du concept de « l'Autre » semble plus pertinente pour décrire les rapports de force au sein du système colonial. Ce concept s'avère également utile pour dépeindre la situation des Juifs en France, tel que le montre une comparaison des deux citations suivantes : « Mais du coup, j'ai besoin d'autrui pour saisir à plein toutes les structures de mon être, le pour-soi renvoie au pour-autrui » (*L'être et le néant* 260) ; « Pour ces diverses opérations, l'existence du Juif lui est absolument nécessaire : à qui donc, sans cela serait-il supérieur ? » (*Réflexions sur la question juive* 30). Le concept de « l'Autre » explique une condition de base de l'existence humaine, et pour cette raison, il est applicable pour analyser maintes situations de conflits entre divers segments de la population.

Or, le conflit entre divers groupes, basé sur divers critères de différenciation, reste un fait incontournable de l'existence humaine. La distinction entre les groupes est fondée sur la race, le pays d'origine, la classe sociale, les pratiques sexuelles, etc., sans pour autant dire que ces distinctions sont statiques. Pour montrer la nature dynamique du concept de « l'Autre », on peut imaginer une bande de villageois, peu instruits et racistes, au Sud des Etats-Unis. Certains observateurs de la situation postuleraient l'enclavement des villageois et leur manque d'instruction comme cause de leur racisme. Cela suppose qu'en leur faisant ouvrir l'esprit, ils deviendraient moins racistes. Mais si deux des villageois s'instruisent et effectuent des voyages,

lors de leur retour au village, leur ouverture d'esprit nouvellement acquise crée un fossé entre eux et leurs voisins. Pour les deux voyageurs instruits, leurs voisins sont devenus « l'autre ». Cet exemple montre bien la souplesse des frontières entre des individus et « les autres ». « L'autrefication », le nom qu'on peut donner au processus par lequel s'érigent les frontières entre divers « autres », se caractérise par son dynamisme constant et son ubiquité. Vu de cette optique, le reproche accordé à Sartre par Susan Suleiman que Sartre voyait le Juif comme « l'autre » nous semble utopique<sup>60</sup>, car on n'a pas le droit de s'attendre que Sartre voie le Juif autrement. En effet, plus loin dans ce même article, Susan Suleiman reconnaît que la vision de Sartre était limitée par sa « situation » lorsqu'elle constate la difficulté d'écrire sur la souffrance d'un groupe dont on n'est pas membre.<sup>61</sup> Forcément, dans un tel contexte, Sartre ne peut être que « l'autre ». Il n'empêche que dans la Présentation de *Réflexions sur la question juive*, Arlette Elkaim-Sartre<sup>62</sup> nous rappelle que « Dressé d'une plume mordante, le 'Portrait de l'antisémite' fut unanimement salué par ses lecteurs, juif et non-juifs » (IV). A cet égard, Susan Suleiman cite les témoignages favorables de certains Juifs qui vivaient en France à l'époque où est sorti *Réflexions sur la question juive*, notamment ceux de Claude Lanzmann et de Pierre Vidal-

---

<sup>60</sup> Dans son article « Rereading Rereading : Further Reflections on Sartre's "Reflexions" » (134), Susan Suleiman écrit : The Jew remains here, and throughout his text, an "other".

<sup>61</sup> S. Suleiman, 138.

<sup>62</sup> La fille adoptive de Sartre.

Nacquet<sup>63</sup> ; tous deux avouent que la lecture de « Portrait d'un antisémite » avait monté leur morale et leur estime propre en tant que Juifs au sein de la société française<sup>64</sup>. Donc, malgré son statut de goy, Sartre a su toucher la sensibilité de ses contemporains juifs, même si, dans une perspective plus récente, telle que celle prônée par Susan Suleiman, « On doit tenir compte de *qui* parle, surtout après avoir connu la fin du colonialisme et l'émancipation de la femme, car maintenant nous savons que les opprimés maîtrisent mieux leur situation lorsqu'ils parlent à leur propre nom »<sup>65</sup>. Tout en admettant la validité de cette prise de position, il ne faut pas oublier que « l'autre » arrive parfois à voir plus juste certains aspects d'une situation que ceux qui y sont impliqués pleinement. Tel semble être le cas avec Sartre et le sort des Juifs français. Dans son article intitulé « Interrogations, Jewish Speculations, Spectres Juifs », Jonathan Judaken nous signale que *Réflexions sur la question juive*

---

<sup>63</sup> Voir l'article de Lanzmann intitulé « La reconnaissance » ou celui de Vidal-Nacquet intitulé « Remembrances of a 1946 Reader ». Il convient de signaler que Lanzmann est le directeur actuel des *Temps modernes*.

<sup>64</sup> A cet égard, Lanzmann écrit: « En ce qui me concerne, je sais que j'ai marché dans les rues et respiré autrement après avoir lu les *Réflexions sur la question juive*. Même infestée d'antisémites, je pouvais vivre dans la France de Sartre : j'ai relevé la tête à partir de ce jour et ne l'ai plus baissée depuis »

<sup>65</sup> Cette citation est une traduction du passage suivant : “But today, after decolonization and the women's movement, we know that *who is speaking* matters, and that the oppressed are most empowered when speaking for themselves” (Suleiman, 138)

reste un texte capital à cause de l'analyse portée par Sartre à la situation des Juifs en France, malgré le fait que celui-ci n'avait pas une connaissance profonde du peuple juif et de leur culture. Pour Judaken, l'analyse de Sartre met en évidence cinq questions fondamentales : 1) Quel est le rapport entre voir un Juif et être un Juif ? ; 2) La judaïté est-elle pour-soi ou pour-autrui ? ; 3) La judéité est-elle réelle ou imaginé ? ; 4) La judéité est-elle le résultat d'une condition générale de l'existence humaine ou émerge-t-elle d'une situation spécifique aux Juifs ? ; 5) La judéité provient-elle du regard de l'autre ou d'une grande introspection ? Presque toute la discussion au sujet de « l'autre » dans *Réflexions sur la question juive* se base sur une ou plusieurs de ces questions. Susan Suleiman, par exemple, aborde la première question dans ses commentaires cités plus haut, car elle souligne le problème créé lorsque Sartre, de sa perspective de non Juif, décrit la souffrance des Juifs. Par ailleurs, Steven S. Schwarzchild, dans son article intitulé « J.-P. Sartre as Jew », constate qu'à plusieurs reprises dans le texte de *Réflexions sur la question juive*, Sartre nie l'existence propre des Juifs. Autrement dit en termes sartriens, les Juifs n'ont pas de pour-soi ; ils n'ont qu'un pour-autrui ; en clair, les Juifs n'existent qu'au regard des autres. Selon Schwarzchild, les citations suivantes seraient des pièces à conviction dans ce sens : « Le Juif est un homme que les autres hommes tiennent pour Juif ; voilà la vérité simple d'où il faut partir. (*Réflexions sur la question juive* 74) ; « Ainsi, le Juif est en situation de Juif parce qu'il vit au sein d'une collectivité qui le tient pour Juif » (78). En effet, Sartre ne reconnaît pas de caractère intrinsèque de la judaïté, une perspective occasionnée par son manque de connaissance de la culture juive. Qui plus est, Schwarzchild indique, à la page 47 de son article, un autre détail



révélateur à cet égard : Sartre ne connaissait que des Juifs assimilés à l'époque où il a écrit *Réflexions sur la question juive*. Concernant la prise de position goy assumée par Sartre, Schwarzchild abonde dans le sens de Susan Suleiman lorsqu'il souligne que le concept de « question juive » est problématique, car celui-ci adopte la perspective du non juif<sup>66</sup>. Afin de montrer que pour un Juif authentique, c'est-à-dire pratiquant, il n'y a pas de question juive, Schwarzchild rappelle au lecteur un vieux dicton juif : « Plus un Juif est juif, moins il s'inquiète de l'antisémitisme, moins il est juif, plus il s'inquiète de l'antisémitisme » (46). Pour transposer cette situation en termes sartriens, on peut dire que plus son pour-soi est affirmé, moins on se préoccupe de l'autre. L'instabilité du pour-soi des Juifs inauthentiques fait qu'ils

---

<sup>66</sup> Afin de tirer un parallèle entre la situation des Juifs en France et celle des Noirs aux Etats-Unis, Sartre cite Richard Wright : « Il n'y a pas de problème noir aux Etats-Unis, il n'y a qu'un problème blanc » (*Réflexions sur la question juive*, 161). A la page 46 de son article, Schwarzchild rappelle cette citation comme preuve que Sartre était au courant du problème posé par l'utilisation du mot « question ». Sandy Petrey, par contre, dans son article intitulé « Reflections on the Goyishe Question », nous rappelle que les termes « question juive » avaient été utilisés par des Juifs, y compris par Théodore Herzl, (le fondateur du sionisme). De plus, Petrey signale que Susan Suleiman avouait être au courant de telles références à la « question juive » par des Juifs. En continuant son raisonnement à lui, Petrey accuse Susan Suleiman d'incohérence lorsqu'elle trouve que ces mots sont antisémites sortant de la bouche de l'un et neutres sortant de la bouche de l'autre. Décidemment, chez Susan Suleiman, la distinction entre « nous » et « les autres » est très prononcée.

voient l'assimilation comme la « réponse » à la question juive et Sartre tire la même conclusion. Que Sartre prône l'assimilation montre, d'après Susan Suleiman, un manque de multiculturalisme chez celui-là. Elle explique :

En fin de compte, Sartre est moins anti-universaliste<sup>67</sup> qu'on aurait pu croire et ses lacunes flagrantes dans sa connaissance de l'histoire et des traditions juives au moment où il a écrit *Réflexions sur la question juive* n'ont pas arrangé les choses, car une telle perspective limitée l'empêchait de concevoir d'autre but chez le Juif qu'une assimilation complète. (133)<sup>68</sup>

Autrement dit, en souhaitant assimiler, le Juif nierait l'essentiel de son pour-soi pour le diluer dans une fusion avec l'autre. Une telle fusion irait à l'encontre des principes du multiculturalisme, un concept qui, par définition, réclame la coexistence de plusieurs cultures. Mais Susan Suleiman avoue qu'on ne peut pas tenir rigueur à Sartre pour cette prise de position, car à l'époque de la sortie de *Réflexions sur la*

---

<sup>67</sup> A ce sujet, Naomi Schor précise que « Sartre n'est pas du tout universaliste, car son opposition foncière à l'universalisme, et plus généralement aux idées du siècle des Lumières est très forte. (« Anti-Semitism, Jews and the Universal »111). En souhaitant l'assimilation du Juif, Susan Suleiman suggère que Sartre se montre un tantinet universaliste.

<sup>68</sup> Cette citation est une traduction du passage suivant : « Ultimately, Sartre is not as much of an anti-universalist as may have appeared-and his well-know ignorance about Jewish history and traditions at the time he wrote *Anti-Semite and Jew* was no help, for it prevented him from imagining any other goal for the Jew but total assimilation.

*question juive* le multiculturalisme était dans un stade latent<sup>69</sup>. En effet, plusieurs rédacteurs du numéro de la revue *October*, consacré au 50<sup>ème</sup> anniversaire de la publication de *Réflexions sur la question juive* (Hiver 1996), s'accordent pour dire que le texte a pris quelques rides depuis sa publication, justement à l'égard du crypto universalisme que Sartre semble prôner en réclamant l'assimilation des Juifs. Par ailleurs, dans son article intitulé "Criticism of Anti-Semite and Jew", Joseph Sungolowsky signale que plusieurs lecteurs Juifs (y compris lui) ont pris ombrage du fait que Sartre nie la vigueur d'une histoire et d'une culture juives. En lisant des passages tels que ceux qui suivent, on se sent obligé d'abonder dans le sens de Sungolowsky et al. : « Mais l'histoire de cette communauté est celle d'une dissolution de vingt-cinq siècles » (*Réflexions sur la question juive*, 70) ; « S'il est vrai, comme le dit Hegel, qu'une collectivité est historique dans la mesure où elle a la mémoire de son histoire, la collectivité juive est la moins historique de toutes les sociétés car elle ne peut garder mémoire que d'un long martyre, c'est-à-dire d'une longue passivité » (72) ; « Ce n'est ni leur passé ni leur religion, ni leur sol qui unissent les fils d'Israël, mais s'ils ont un lien commun, s'ils méritent tous le nom de Juif, c'est-à-dire qu'ils vivent au sein d'une communauté qui les tient pour Juifs » (72).

L'article de Sungolowsky cite une litanie de critiques lancées contre *Réflexions sur la question juive*, y compris l'invalidation du concept de Juif authentique chez Sartre. A cet égard, Aimé Patri refuse que Sartre parle d'authenticité lorsque celui-ci a rejeté, comme dans les passages cité en haut,

---

<sup>69</sup> Le Petit Robert nous informe que le mot « multiculturalisme » est entré dans la langue française en 1971.

l'existence de toutes les bases de l'authenticité, notamment l'histoire et les traditions. Par contre, la notion de « l'Autre » comme outil d'analyse de la situation des Juifs en France reste indemne à tout reproche en ce qui concerne sa solidité de raisonnement, même si certaines personnes n'ont pas aimé que Sartre s'implique dans ce concept à tel point qu'il se montre comme « l'autre » par rapport aux Juifs.

### ***2.3. L'autre Autre : le Noir***

A vrai dire, la dualité pour-soi/pour-autrui décrit bien le dynamique de la question juive, mais elle s'avère également applicable à la question noire. Dans *Peau noire, masques blancs*, Frantz Fanon aborde son premier chapitre (« Le noir et le langage ») dans un contexte sartrien : « Nous attachons une importance fondamentale au phénomène du langage. C'est pourquoi nous estimons nécessaire cette étude qui doit pouvoir nous livrer un des éléments de compréhension de la dimension *pour-autrui* de l'homme de couleur. Etant entendu que parler, c'est exister absolument pour l'autre » (13). Quoique Fanon utilise la même terminologie que Sartre, Françoise Vergès constate, dans son article intitulé « Creole Skin, Black Mask: Fanon and Disavowal », que cet « autre » n'est pas l'Autre dans le sens absolu employé par Sartre dans *L'être et le néant*, c'est-à-dire l'autre avec « A » majuscule ; l'autre de Fanon est avec « a » minuscule, car cet autre est concret : c'est le Blanc. Cela étant, on peut dire que « l'autre » de Fanon est aussi ciblé que « l'autre » dans *Réflexions sur la question juive*. Ces deux « autres » sont beaucoup plus ciblés que celui de Sartre dans *L'être et le néant*. C'est dans ce sens qu'on peut considérer que l'Autre de *L'être et le néant* représente une théorie générique des rapports humains, tandis

que *Réflexions sur la question juive* représente la mise en pratique de cette théorie. Curieusement, Sartre n'a pas utilisé cette théorie pour aborder les rapports entre Noirs et Blancs ; il a préféré les concevoir dans un contexte de dialectique marxiste. Frantz Fanon se charge d'étendre le concept pointu de « l'autre », développé dans *Réflexions sur la question juive*, à la situation coloniale. En effet, dans *Peau noire, masques blancs*, Fanon cite cette œuvre de Sartre à maintes reprises, mais en général, c'est pour contraster la situation des Juifs en France avec celles des Noirs au sein du système colonial. A titre d'exemple, Fanon signale que Sartre écrit : « Ils (les Juifs) se sont laissé empoisonner par une certaine représentation que les autres ont d'eux et ils vivent dans la crainte que leurs actes ne s'y conforment, ainsi pourrions-nous dire que leurs conduites sont perpétuellement sur-déterminées de l'intérieur » (*Réflexions sur la question juive*, 102). A ces propos, Fanon se lance dans un distinguo entre la situation des Juifs et celle des Noirs : « Toutefois, le Juif peut être ignoré dans sa juiverie. Il n'est pas intégralement ce qu'il est. C'est un Blanc, et, hormis quelques traits discutables, il lui arrive de passer inaperçu... Mais avec moi, tout prend un visage *nouveau*. Aucune chance ne m'est permise. Je suis sur-déterminé de l'extérieur » (*Peau noire, masques blancs*, 93). Evidemment, pour Fanon, sa peau noire le rend beaucoup plus visible comme cible que le sont les Juifs avec les traits physiques qui leur sont attribués. Pourtant, bien qu'il soit vrai que certains Juifs peuvent « passer » pour des Aryens, Fanon semble faire abstraction des barrières « d'autrefication » qui se sont érigées entre les Aryens et les Juifs lorsqu'il minimise la nature agressivement génocidaire de l'Holocauste : « Bien entendu, les Juifs sont brimés, que dis-je, ils sont pourchassés, exterminés, enfournés, mais ce sont là petites

histoires familiales » (93). Que Fanon pense que les exterminateurs et les exterminés sont de la même famille montre l'érection d'encore une barrière « d'autrefication », c'est-à-dire un mur entre les Noirs et les non Noirs. Ce raisonnement se justifie en quelque sorte à cause de la visibilité immédiate des Noirs ; les Juifs devaient porter une étoile jaune pour être repérables tout de suite. Il convient de signaler que Fanon fait une rétrospective de l'évolution de sa pensée dans ce chapitre 5 intitulé « L'expérience vécue du Noir », mais pour ne pas reconnaître les barrières entre les Juifs et les non Juifs, Fanon représente un stade encore jeune de sa vision.

Par contre un peu plus loin dans ce chapitre, Fanon lance en note une critique contre le modèle de l'Autre et sa convenance aux rapports entre les Noirs et les Blancs : « Si les études de Sartre sur l'existence d'autrui demeurent exactes (dans la mesure, nous le rappelons, où *L'être et le néant* décrit une conscience aliénée), leur application à une conscience nègre se révèle fausse. C'est que le Blanc n'est pas seulement l'Autre, mais le maître, réel ou imaginaire d'ailleurs » (112). Mais, dans son système philosophique Sartre avait prévu des rapports de cette nature : « Ainsi, la classe opprimée trouve son unité de classe dans la connaissance que la classe opprimante prend d'elle et l'apparition chez l'opprimé de la conscience de classe correspond à l'assomption dans la honte d'un nous-objet » (*L'être et le néant*, 462). Bien que cette analyse ne soit pas basée sur la couleur, elle porte en elle le rapport oppresseur-opprimé, qui convient tout à fait pour décrire la situation des Blancs et des Noirs au sein du système colonial.

C'est ainsi que nous voyons que le concept de « l'Autre » est un outil tout à fait adapté pour aborder les rapports entre les Blancs et les Noirs dans le contexte du

colonialisme ; en effet, il est beaucoup plus pertinent pour analyser ce cadre que le modèle marxiste. A vrai dire, la force du concept de l'Autre est qu'il décrit un mécanisme de base de l'existence humaine ; dès qu'on a plus d'un seul individu, on a un autre, et comme nous venons de voir ce principe peut être extrapolé à un niveau collectif. Puisque le marxisme a été conçu à partir des conditions sociales en Europe occidentale (et en Amérique, son prolongement culturel), le champ d'application de cette doctrine est beaucoup moins large que celui offert par le concept de l'Autre. Si l'on interprétait les ramifications du raisonnement sartrien à l'égard du racisme, on dirait que le problème n'est pas l'existence de l'autre, car ce serait impossible d'avoir un monde composé d'un seul « nous », donc l'autre est un fait incontournable de la vie humaine. Les heurts entre divers individus ou divers groupes surgissent lorsque quelqu'un cherche à brimer l'autre. La philosophie sartrienne dirait que le vrai crime serait d'enlever de l'autre sa capacité de se réaliser. En expliquant le sens de l'expression « L'existence précède l'essence », Sartre contrasté le destin humain et celui d'un objet fabriqué :

Ainsi, le coupe-papier est à la fois un objet qui se produit d'une certaine manière et qui, d'autre part, a une utilité définie, et on ne peut pas supposer un homme qui produirait un coupe-papier sans savoir à quoi l'objet va servir. Nous dirons donc que, pour le coupe-papier, l'essence - c'est-à-dire l'ensemble des recettes et des qualités qui permettent de le produire et de la définir – précède l'existence. (*L'existentialisme est un humanisme* 27)

On peut parler d'abus de l'autre lorsque celui-ci est forcé dans un contexte qui enlève sa capacité de déterminer sa propre essence. L'esclavage est un exemple d'un

tel contexte ; même avant d'être importés d'Afrique, l'essence des esclaves était déterminée par les maîtres, c'est-à-dire les Noirs ont été amenés en Amérique pour accomplir des tâches spécifiques. C'est justement sur le plan de l'autodétermination que le sort des Noirs se montre nuancé par rapport à la situation des Juifs en France, sans oublier pour autant que les Juifs ont connu l'esclavage dans les temps bibliques, ainsi incitant les Noirs d'Amérique d'établir un parallèle entre l'esclavage juif et leur propre servitude<sup>70</sup>. Mais dans la France moderne, Sartre rappelle que les Juifs, malgré les restrictions qui étaient imposées sur eux, avaient certaines options qui leur étaient offertes : « On reproche aujourd'hui aux Juifs d'exercer des métiers improductifs<sup>71</sup>, sans qu'on se rende compte que leur apparente autonomie au sein de la nation vient de ce qu'on les a d'abord cantonné dans ces métiers en leur interdisant tous les autres » (*Réflexions sur la question juive* 74). De cette manière, on voit que les Juifs, quoique techniquement émancipés depuis cent cinquante ans<sup>72</sup>, n'étaient pas tout à fait maîtres de leur destin, mais il est évident qu'ils avaient beaucoup plus de liberté à cet égard que les Noirs en esclavage. N'empêche que Sartre signale que l'essence du Juif est quelque peu façonnée par « l'Autre » : « Ainsi, si l'on veut savoir ce qu'est le

---

<sup>70</sup> Ce parallèle est discuté plus amplement dans le chapitre sur le jazz.

<sup>71</sup> A la page précédente, Sartre avait écrit : « Ne pouvant posséder les terres ni servir dans l'armée, ils pratiquaient le commerce de l'argent, qu'un chrétien ne pouvait aborder sans se souiller » (73).

<sup>72</sup> Le titre du livre de Robert Badinter, *Libres et égaux: l'émancipation des Juifs, 1789-1791*, nous renseigne sur l'époque de cet évènement. Simon P. Sibelman a rédigé un compte-rendu de ce livre dans *The French Review*.



Juif contemporain, c'est la conscience chrétienne qu'il faut interroger : il faut lui demander non pas 'qu'est-ce qu'un Juif ?' mais 'qu'as-tu fait des Juifs ?' » ? (74).

Ainsi voit-on qu'au point de vue existentialiste, les sorts respectifs des Juifs et des Noirs sont des cas classiques du débordement du phénomène de l'Autre. Il convient de signaler que l'existence même de l'Autre n'est problématique que lorsque celui-ci s'ingère dans la vie d'un peuple à tel point que ce dernier ne puisse plus fixer sa propre essence. Les différences entre individus et entre divers groupes sont manifestes dans la société française, mais Sartre et les autres rédacteurs des *Temps modernes* étaient frappés par la solidité des barrières « d'autrefication » érigées aux Etats-Unis, même après l'affranchissement des esclaves, pour garder explicites, voire criantes, ces différences. Pour qu'un groupe soit une cible facile à repérer, les différences entre celui-ci et « l'Autre » doivent être manifestes, d'où l'étoile jaune imposée sur les Juifs français pendant la Deuxième guerre mondiale, car en plusieurs cas, ceux-ci ne se distinguaient pas nettement de leurs concitoyens chrétiens. En ce qui concerne les rapports entre les Blancs et les Noirs, une telle mesure de repérage s'avère tout à fait superflue, mais paradoxalement, les Américains blancs, surtout ceux du Sud des Etats-Unis, se trouvaient obligés de mettre en vigueur des mécanismes sociaux pour assurer la séparation des races. La répugnance viscérale des Blancs envers les Noirs s'est concrétisée dans les complexités de la ségrégation, une forme « d'autrefication » poussée à l'extrême.

Comme nous allons le voir plus en détail ultérieurement, pour beaucoup de Français, y compris Sartre, la ségrégation raciale était une aberration criarde intrinsèque à la société américaine. Cette idée alimentait le complexe de supériorité

culturelle remarqué par Tony Judt dans son livre *Past Imperfect*. D'après Judt, cette attitude était répandue dans une bonne partie du monde intellectuel français de cette époque. Evoquant la ségrégation en Amérique, Sartre signale à ses compatriotes qu'un tel dédain n'est guère justifié : « Lorsqu'on vient vous parler de ce qu'on nomme, aux U.S.A. ségrégation, nous brûlons d'une indignation sincère ; mais c'est au plus fort de cette indignation que nous sommes les plus comiques et les plus coupables » (Contat, *Les écrits de Sartre* 685). Il rappelle que les Africains et les Antillais qu'on voyait à Paris à l'époque (1948) étaient en grande majorité des étudiants, des individus spécialement sélectionnés dans leur population respective en fonction de leur appartenance à une élite basée sur la réussite scolaire ou sur un autre critère de mérite. Mais l'acceptation en métropole de ces étudiants exceptionnels, représentés par les poètes figurant dans *l'Anthologie*, n'efface pas pourtant les conditions imposées par les Français aux Noirs des colonies. Il cite en exemple : « Ici, les noirs sont de beaux étrangers courtois qui dansent avec nos femmes<sup>73</sup> ; là-bas, ce sont des 'indigènes' qui ne sont pas reçus dans les familles françaises et qui ne fréquentent pas les mêmes lieux publics » (Contat, *Les écrits de Sartre* 686).

Cette vision des choses s'est confirmée quelques mois plus tard lors d'un voyage de Sartre et Simone de Beauvoir à Dakar évoqué dans *La force des choses*<sup>74</sup> :

---

<sup>73</sup> Cette image devait être assez typique de l'époque. Colin Nettelbeck choisit de mettre en couverture de son livre intitulé *Dancing with DeBeauvoir : Jazz and the French* une photo d'une Française de race blanche en train de danser avec un Noir.

<sup>74</sup> Il est parfois difficile de situer chronologiquement certains événements évoqués dans *La force des choses*, mais on peut supposer que ce voyage ait eu lieu dans le

On ne voyait pas de Noirs aux terrasses des cafés, pas de Noirs dans le luxueux restaurant air-conditionné où nous avons déjeuné ; officiellement, la ségrégation n'existait pas ; le clivage économique de la société en tenait lieu ; aucun Noir ou presque n'avait les moyens de fréquenter les endroits où se retrouvaient les Blancs. (307)

Ces deux citations montrent que Sartre et Simone de Beauvoir étaient conscients de la forme prise par la ségrégation raciale au sein du système français, mais celle-ci n'existait qu'en marge, dans les colonies. Une des conditions nécessaires pour une ségrégation efficace est un nombre suffisant de dominés, et dans la France métropolitaine de cette époque, la population noire n'atteignait pas cette masse critique. Une deuxième condition nécessaire est une certaine promiscuité entre les races. Ces deux conditions sont réunies dans les colonies françaises et au Sud des Etats-Unis. Ainsi s'explique partiellement la ségrégation dans ces deux régions du monde. Mais en examinant de près les observations de Sartre et de Simone de Beauvoir, on voit apparaître la conscience d'une nette différence entre les deux systèmes de ségrégation : dans les colonies françaises, la ségrégation était basée sur des motifs économiques, ce qui présuppose qu'un Noir qui en avait les moyens pourrait fréquenter les mêmes lieux que les Blancs. Par contre, au Sud des Etats-Unis, la ségrégation était basée sur des motifs purement raciaux. Qui plus est, cette discrimination était assurée par la loi des divers états anciennement sudistes. C'est ce détail qui fait toute la différence pour Sartre et l'équipe des *Temps modernes*.

---

courant de 1950. Deirdre Bair, reste muette sur ce voyage dans sa biographie éponyme sur Simone de Beauvoir.

#### ***2.4. L'obsession de la ségrégation américaine***

La situation raciale a toujours intrigué les observateurs français des Etats-Unis. Tocqueville a consacré plus de cent pages à la coexistence des trois races sur le territoire américain : « L'homme blanc, l'Européen, l'homme par excellence ; au dessous de lui paraissent le nègre et l'indien » (467). A l'évidence, cette diversité contrastait nettement avec la situation des Européens qui formaient « autant de rejetons d'un même famille » (467). Mais, à cause des rapports de force qui existaient entre les Blancs et les deux races sous leur emprise, Tocqueville voyait cette diversité raciale comme une poudrière pour l'Amérique de 1830, en particulier quand il considérait le statut de la population noire : « Si on refuse la liberté aux nègres du Sud, ils finiront par la saisir violemment eux-mêmes ; si on la leur accorde, ils ne tarderont pas à en abuser ». (530). Concernant la possibilité d'une rébellion des esclaves, Tocqueville rappelle ce qui s'était passé en Haïti pour avertir des dangers latents posés par la présence des Noirs sur le sol américain : « Jusqu'ici, partout où les Blancs ont été les plus puissants, ils ont tenu les nègres dans l'avilissement ou dans l'esclavage. Partout où les nègres ont été les plus forts, ils ont détruit les Blancs ; c'est le seul compte qui se soit jamais ouvert entre les deux races. » (502). Il est clair que Tocqueville considérait que le Noir et l'Indien étaient mal adaptés pour s'intégrer à la société blanche américaine mais pour des motifs différents : « Le nègre voudrait se confondre avec l'Européen, et il ne le peut. L'Indien pourrait jusqu'à un certain point y réussir, mais il dédaigne de le tenter. La servilité de l'un le livre à l'esclavage, et l'orgueil de l'autre à la mort » (471). Il jugeait en particulier que le

Noir, victime de son asservissement, était beaucoup plus déstabilisé que l'Indien :

« Le nègre des Etats-Unis a perdu jusqu'au souvenir de son pays ; il n'entend plus la langue qu'ont parlé ses pères ; il a abjuré leur religion et oublie leurs mœurs » (468).

Ainsi s'impose la différence fondamentale entre les Noirs d'Amérique et les Noirs africains, les premiers ayant à l'évidence été dépouillés de leur langue, de leur culture et même de leur cosmogonie, tandis que leurs cousins restés sur la Terre Mère, quoique sous le joug du colonialisme, avaient conservé leurs liens ancestraux. En ce sens les Indiens d'Amérique sont comparables aux Africains, alors que les Noirs d'Amérique, dépouillés (ou presque<sup>75</sup>) de leur héritage, ne pouvaient prétendre à un moi collectif. Au moment du voyage de Tocqueville, la réfection de ce moi collectif était encore à un stade embryonnaire, d'où son commentaire sur le statut précaire de l'esclave: « En cessant ainsi d'appartenir à l'Afrique, il n'a pourtant acquis aucun droit des biens de l'Europe ; mais il s'est arrêté entre les deux sociétés » (468). Il fallait attendre trente-trois ans après le voyage de Tocqueville pour que l'évolution sociale des Noirs connaisse un grand bond en avant avec leur affranchissement (1863). Et pourtant, c'est sans pour autant que soient résolus les problèmes d'intégration. Le grand obstacle pour résoudre ces problèmes reste bien entendu, leur

---

<sup>75</sup> Geneva Smitherman, linguiste noire américaine, a fait des recherches approfondies sur les vestiges des langues africaines dans le parler des noirs américains du 20<sup>ème</sup> siècle. Un de ses articles abordant ce sujet figure dans le numéro spécial des *Temps modernes*, daté de décembre 1986 et consacré à « L'Amérique noire ». Son article, « L'anglais noir et l'expérience afro-américaine » fait l'objet d'une discussion plus suivie ultérieure.

simple différence physique, ce que ne manque pas de noter Tocqueville : « Chez les anciens, l'esclave appartenait à la même race que son maître, et souvent il lui était supérieur en éducation et en lumières. La liberté seule les séparait ; la liberté étant donnée, ils se confondaient aisément » (499). Il conçoit également mal l'évolution des mentalités : « Pour que les Blancs quittassent l'opinion qu'ils ont conçue de l'infériorité intellectuelle et morale de leurs anciens esclaves, il faudrait que les nègres changeassent, et ils ne peuvent changer tant que subsiste cette opinion » (501). Le métissage ne s'impose guère non plus comme une solution possible: « De tous les Européens, les Anglais sont ceux qui ont le moins mêlé leur sang à celui des nègres. On voit au Sud de l'Union plus de mulâtres qu'au nord, mais infiniment moins que dans aucune autre colonie européenne » (521). Il considère que le Blanc cherchera toujours à s'isoler car « il craindra de ressembler au nègre son ancien esclave, et de descendre au-dessous du blanc son voisin » (523).

André Siegfried effectue son dernier séjour aux Etats-Unis en 1925, 95 ans après la visite de Tocqueville. Il est intéressant que, dans *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, il aborde la question raciale précisément par le problème du métissage, constatant dès la première ligne du chapitre intitulé « La Défense des Blancs contre des Noirs »: « L'Américain partage avec l'Anglais l'horreur, presque sacrée, du mariage entre blancs et gens de couleur : dix millions et demi de noirs aux Etats-Unis, dans ces conditions, c'est un problème insoluble, qui fait trembler les plus confiants » (87). Siegfried remarque qu'outre la répugnance viscérale éprouvée par les Blancs à l'égard des Noirs, le sort de ceux-ci a empiré sur un autre plan après leur émancipation, car les anciens maîtres supportaient mal de voir les anciens esclaves

prétendre à l'égalité. Pour illustrer cette mentalité, Siegfried propose une analogie bourrée de condescendance : « Il faut, pour comprendre cet état d'esprit, imaginer le genre spécial d'amitié qu'on éprouve pour un chien familier, puis le scandale si, quelque jour, il se prétendait votre égal. On le ferait abattre, n'est-ce pas ! » (89). Du texte de Siegfried émerge le constat que, contrairement à ce que certains auraient pu penser, les Blancs n'éprouvaient pas nécessairement un sentiment de haine envers les Noirs, tout en demeurant de fervents adeptes de la ségrégation :

Une cohabitation séculaire nous a en effet appris à le comprendre, nous savons lui parler, le faire travailler, plaisanter avec lui sans perdre les distances, le traiter simplement comme l'enfant qu'il est, le protéger comme c'est notre devoir. Pris ainsi, il est maniable ; mais rendez lui la main, ce n'est plus qu'une brute dangereuse que nous saurons mater. (88)

Ce passage confirme l'attitude exposée plus haut. Outre le ton de « cordialité égoïste, mêlée de paternalisme » (89), ces propos révèlent une fois de plus, comme chez Tocqueville, une peur sous-jacente d'une réaction violente de la part des Noirs. Pourtant les deux penseurs abordent cette violence de deux perspectives différentes : pour Tocqueville, les Noirs se révolteraient en pleine connaissance de cause, suite à leur maltraitance par les Blancs, tandis que le point de vue cité par Siegfried dépeint le Noir comme une bête qui risquerait de retrouver instantanément sa nature sauvage si les contraintes sociales ne la tenaient pas en lisières. En dépit de son statut juridique d'affranchi et malgré les amendements constitutionnels en sa faveur<sup>76</sup>,

---

<sup>76</sup> Le 14<sup>ème</sup> amendement (1868) accordait la nationalité américaine à toute personne née sur le territoire américain, et le 15<sup>ème</sup> (1870) accordait le droit de vote à tout

l'assimilation de la population noire ne progressait qu'avec extrême lenteur. Comme Tocqueville, Siegfried conclut donc sur un ton peu optimiste : « Ce problème est un gouffre, sur lequel on ne peut se pencher sans effroi, et où la race supérieure elle-même risque de perdre quelque chose de sa dignité. » (103).

Si, au cours du siècle, ou presque, qui s'était écoulé entre le voyage de Tocqueville et le dernier séjour de Siegfried aux Etats-Unis la condition des Noirs ne s'était pas nettement améliorée, on imagine que les choses n'avaient guère évolué au moment du voyage de Georges Duhamel en Amérique en 1930. Pourtant, la situation décrite par Duhamel dans son chapitre intitulé « La séparation des races » dans *Scènes de la vie future*, témoigne d'un adoucissement des rigueurs héritées de l'esclavage. Malgré la ségrégation en vigueur à la Nouvelle Orléans, les Noirs lui semblent avoir accès à quelques commodités de la vie américaine :

- -C'est un tramway pour nègres. Oui, Spécialement pour nègres. Regardez ce magasin.
- Qu'a-t-il de curieux ?
- Rien mais c'est un magasin pour nègres. Et le cinéma que vous voyez là-bas, c'est un cinéma pour gens de couleur exclusivement. (121)

L'ascension sociale des Noirs se manifeste par la création d'une infrastructure sociétale réservée aux gens de couleur, les anciens esclaves ayant leurs propres commerces, leurs transports en commun, leurs églises, et leurs écoles sans avoir

---

citoyen américain. Renseignements recueillis sur le site Internet :

<http://www.billofrightsinstitute.org/Instructional/Resources/FoundingDocuments/Documents/OtherAmendments.htm>



nécessairement de contacts avec les Blancs de la ville. Ce modèle de redondance structurelle se retrouvait dans divers endroits du Sud. Duhamel donne par exemple le compte rendu d'une visite au Tuskegee Institute, établissement de niveau universitaire réservé aux noirs, montrant ainsi que certains d'entre eux s'instruisaient en dépit de la ségrégation. C'était l'époque où les états du Sud appliquaient la doctrine du « Separate but Equal » (séparés mais égaux). On ne pouvait certes pas parler d'égalité, mais force était de constater que le sort des Noirs s'était considérablement amélioré depuis l'époque de Tocqueville. Toutefois, plutôt que de s'intéresser à ces progrès, Duhamel semble fasciné par les questions de couleur de peau. En premier lieu, il remarque la diversité de la race dite noire, car à Tuskegee il note que certains noirs pouvaient être aussi clairs de peau que n'importe quel Blanc, et d'autres d'un teint aussi foncé que l'ébène, avec toutes les nuances possibles entre ces deux extrêmes. Duhamel joue le jeu des sudistes lorsqu'il considère que de tels mélanges sont des « témoignages innombrables du péché américain » (124) Il note au passage la beauté de certains individus au teint foncé mais fait surtout porter son attention sur ceux qui ont le teint clair, ceux, dit-il, « que l'on ne pourrait regarder sans inquiétude et sans honte, ce sont ceux qui sont venus jusqu'au seuil du paradis blanc, et qui n'ont pu, malgré tant d'efforts et quelques chances favorables, passer le seuil, se fondre dans la race maîtresse » (125). En fait, Duhamel se montre de plus en plus complice de la mentalité sudiste, allant même jusqu'à se laisser entraîner dans leur optique raciale, bien qu'issu d'une société où le métissage ne relève pas d'un interdit absolu. Certes, le métissage existe à divers degrés, et dans la société française et dans la société américaine, mais dans cette dernière, comme on le sait, une seule

goutte de sang noir relègue une fois pour toutes un individu dans le camp des Noirs, avec toutes les peines et tous les inconvénients afférents<sup>77</sup>. La rigidité de la barrière de couleur aux Etats-Unis semble avoir particulièrement frappé Duhamel.

L'inspection minutieuse de son propre corps, dit-il, se révèle rassurante :

Eh bien ! Non. Rien à signaler. Mes ancêtres étaient bien des paysans d'Ile de France. Peut-être, en plusieurs siècles, n'ont-ils vu d'autres nègres que ceux des images, sur les almanachs. Mais comment ne pas douter de tout, de tous de soi-même, dans cette grande Amérique impure où les races viennent s'affronter sans chercher à se comprendre, sans parvenir à s'aimer ? (126)

Le racisme de Duhamel nettement suggéré par l'utilisation de l'adjectif impur, n'est toutefois pas le simple produit de son voyage dans le sud du pays. Lors d'une conférence qu'il prononça dans le Connecticut, un état du Nord, il décrit une jeune noire comme suit : « Vient le tour de la négrillonne. Elle est charmante, bien vêtue. Elle a, malgré ses stigmates, l'assurance des enfants riches » (126). Parler de « négrillonne », de « stigmates » ou de « une belle petite négresse » est parfaitement révélateur. De plus, cette jeune femme interrogea Duhamel sur un antécédent jugé raciste par elle : « Pourquoi donc avez-vous, dans votre livre *Civilisation*, qualifié de 'sauvages' vos brancardiers de couleur ? » (127) Malheureusement pour lui, la

---

<sup>77</sup> Quand les Noirs américains très clairs de peau arrivent en France en se disant « noirs », les Français, presque sans exception, les corrigent en expliquant qu'en français, on dirait plutôt qu'ils sont « d'origine noire ». Sur ce point, les Français tiennent compte de la réalité biologique, tandis que pour les Américains, le métissage est un problème social.

réponse qu'il balbutia ne l'exonéra pas. Il en fit la constatation : « Cette goutte de baume ne suffit pas » (127).

Il est clair que son séjour dans le Sud ne fit qu'attiser des sentiments racistes déjà présents chez lui. Lorsqu'un dénommé M. Knickerbocker fait état de la nécessité de maintenir la ségrégation et les barrières contre le métissage, Duhamel ne le contredit pas mais il évoque plutôt la futilité de ces mesures : « Eh bien ! Dis-je, vous avez raison. Mais vos dix millions de noirs sont fort prolifiques. Ils seront vingt millions, un jour qui n'est pas follement lointain. Que ferez-vous de cet encombrant troupeau ? » (128). La ségrégation, autrement dit, ne le choque nullement, mais, dit-il, « le problème est insoluble » (128). On sait combien les réactions de l'équipe rédactionnelle des *Temps modernes* seront différentes.

#### **2.4.1. La violence du racisme américain**

Si Tocqueville, Siegfried, et Duhamel ont pu influencer la perception française du problème racial aux Etats-Unis, l'américaniste qui a eu l'impact le plus direct sur Sartre est sans doute Vladimir Pozner. Simone de Beauvoir nous dit que « Sartre écrivit en quelques jours *La Putain respectueuse* ; inspirée d'une histoire véridique qu'il avait lue dans *Les Etats désunis* de Pozner » (*La force des choses* 159). Pozner, qui effectua un séjour aux Etats-Unis en 1936, dépeint le pays sur un fond de violence et de criminalité généralisées. A vrai dire, le livre de Pozner est un catalogue de problèmes sociaux et il traite en particulier divers aspects de la situation raciale sur lesquels il s'étend longuement. Certes, comme les observateurs précédents, il évoque la ségrégation, mais il va encore plus loin pour montrer qu'elle n'est pas limitée au Sud : « Il [le Noir] n'est pas admis dans la plupart des hôtels et

restaurants hors de Harlem » (44). Le Sud, pour Pozner, n'est pas du tout fait de ces deux sociétés parallèles formant l'ensemble bien ordonné décrit par Duhamel. Ses récits sur cette région foisonnent, au contraire, d'exemples de mauvais traitements infligés aux Noirs : « Depuis toujours ils ont exploité et trompé les Noirs, les ont fait emprisonner et lyncher selon leur bon plaisir » (76) ; « Un prédicateur noir m'a dénoncé à un mouchard noir ; à eux deux, ils ont essayé de me terroriser. Finalement, ils ont appelé le shérif, et la foule a commence à se réunir pour me lyncher » (78) ; « Les policiers ont ouvert le feu et blessé le Noir à la tête, au bras, à la hanche et à la jambe. Tirez pour tuer. On ignore jusqu'au nom du Noir, sinon sa qualité de cible » (172).

Que Sartre se soit inspiré d'un ouvrage aussi déprimant pour écrire sa pièce sur la situation raciale aux Etats-Unis en dit long sur sa vision de ce pays. Ce qui inspira la pièce, que mentionne Simone de Beauvoir, semble avoir été une affaire impliquant des femmes de race blanche à qui on avait demandé de porter de faux témoignage contre des Noirs pour un viol qui n'avait pas eu lieu : « Puis un des hommes du shérif nous a dit, à Victoria et à moi, que si nous acceptions d'accuser les Noirs comme quoi ils nous ont violées, cela nous éviterait la prison. J'ai refusé parce que ce n'était pas vrai. Mais Victoria Price avait plus d'expérience que moi et tout de suite elle a accepté » (150).

La peur du viol des blanches par les Noirs est révélatrice d'une hantise caractéristique d'une société obsédée par la pureté de son sang. Des accusations dans ce sens étaient tellement courantes à l'époque qu'elles sont devenues emblématiques des injustices commises contre les Noirs. Dans ce cas précis, il s'agissait du procès

des « Garçons de Scottsboro », une affaire qui a défrayé la chronique nationale. Ce procès débuta en avril 1931 à Scottsboro dans l'état de l'Alabama. Neuf adolescents avaient été faussement accusés d'avoir violé deux blanches, mais après une longue série de demandes d'appels, tous les neuf finirent par être acquittés ou pardonnés. Au moment où Sartre écrivait *La Putain respectueuse* (1947), les chefs d'inculpation avaient été retirés pour quatre des garçons et quatre autres avaient été libérés sur parole. Le dernier fut libéré en 1950<sup>78</sup>. Quoique cette pièce de théâtre ne fût pas publiée dans *Les Temps modernes*, l'étude de *La Putain respectueuse* s'avère d'un grand secours pour comprendre un aspect important de la perception sartrienne du sort des Noirs américains.

Si Sartre n'avait guère de contacts personnels avec des Africains francophones, il en avait encore moins avec les Noirs américains. A part l'écrivain noir américain Richard Wright<sup>79</sup>, mentionné maintes fois dans les œuvres de Simone de Beauvoir, qui servent de chronique de cette époque (notamment *La force des choses* et *L'Amérique au jour le jour*), Sartre et Simone de Beauvoir semblaient avoir peu de relations amicales ou professionnelles avec d'autres Noirs américains. Il n'empêche que le sort de ceux-ci constituait une des grandes préoccupations de tous les rédacteurs des *Temps modernes*. Il est clair que leur condition, surtout au Sud des

---

<sup>78</sup> Renseignements recueillis sur le site Internet :

<http://library.thinkquest.org/12111/scottsboro/chronolo.htm>, accédé le 15 juillet 2006.

<sup>79</sup> A la page 44 de son article intitulé « Wright and Existentialism », Michel Fabre suggère que Wright ne se contentait plus du rôle que Sartre avait imposé sur lui ; quand celui-là connaissait mieux Paris, il s'éloignait de Sartre.

Etats-Unis, s'inscrivait en faux contre leur sens de la justice sociale, de la même manière qu'ils abhorraient l'oppression capitaliste du prolétariat et l'antisémitisme. Ayant vécu la Deuxième Guerre mondiale, Sartre et son équipe connaissaient de près l'antisémitisme, mais le racisme américain sortait un peu de leur expérience. Afin de concrétiser sa perception assez abstraite du racisme à l'américaine, Sartre utilisa sa connaissance de l'antisémitisme en France comme base pour faire vivre dans sa pièce les nuances quotidiennes d'un racisme viscéral tel que pratiqué aux Etats-Unis. Les observations de Sartre sur l'antisémitisme sont bien documentées dans *Réflexions sur la question juive*, dont la première partie fut publiée dans *Les Temps modernes* en décembre 1945 sous le titre « Portrait d'un antisémite ». Dans cet article Sartre est plus sûr de lui que dans « Orphée noir », car il connaît la question à fond, tandis que, comme nous avons vu, il était beaucoup moins rompu aux questions concernant la question raciale dans le contexte du colonialisme<sup>80</sup>. Dans « Portrait d'un antisémite », Sartre ne se sent pas obligé d'expliquer l'antisémitisme par des modèles imposés de l'extérieur et qui s'adaptent mal au contexte, car cette forme de racisme était très répandue en France métropolitaine. Il a en effet recyclé ce qu'il connaissait sur l'antisémitisme français pour expliquer le contexte du racisme américain. En comparant les deux œuvres, on remarque qu'il existe maintes correspondances entre les situations dépeintes dans *Réflexions sur la question juive* et *La putain*

---

<sup>80</sup> Pourtant, Joseph Brami précise dans une communication électronique :

« L'argumentation de Sartre, quoique développée clairement contre l'antisémitisme, a été critiquée dès l'époque, et beaucoup depuis, par des Juifs et des non-Juifs qui y perçoivent le partage par Sartre de divers lieux communs antisémites de son temps. »

*respectueuse*. Dans les exemples qui suivent, chaque citation de *Réflexions sur la question juive* représente un principe général relatif au racisme à la française, alors que les citations de *La Putain respectueuse* sont la mise en situation américaine de ces principes.

Une des caractéristiques du comportement des antisémites est la manière spontanée dont ils se constituent en groupes au moment propice. Il l'en va de même pour les racistes du Sud des Etats-Unis : « C'est que la communauté égalitaire dont se réclame l'antisémite est du type des foules ou de ces sociétés instantanées qui naissent à l'occasion du lynchage ou du scandale » (*Réflexions sur la question juive* 32) ;

« Il y a beaucoup de gens dans les rues. Des jeunes et des vieux ; ils s'abordent sans se connaître... Quand des blancs qui ne se connaissent pas se mettent à parler entre eux, il y a un nègre qui va mourir » (*La putain respectueuse* 14).

Un autre point de ressemblance entre l'antisémite français et le raciste américain est le type d'événement qui déchaîne leur agressivité : « Aussi les personnes se noient dans la foule et les modes de pensée, les réactions du groupe sont de type primitif pur. Certes, ces collectivités ne naissent pas seulement de l'antisémitisme : une émeute, un crime, une injustice peuvent les faire surgir brusquement » (*Réflexions sur la question juive* 33).

C'est toi qui étais dans le train ? Tu as pu leur échapper ?

(*La putain respectueuse* 12)

Le crime qui « fait surgir » la foule ici, est une bagarre qui avait eu lieu dans le train où Lizzie (la protagoniste) et le Nègre étaient tous deux passagers. Lors de la

bagarre, un blanc avait commis un meurtre, le « Nègre » avait pris la fuite, et on voulait maintenant que Lizzie dise qu'elle avait été victime d'un viol pour disculper le meurtrier. Sartre a changé quelques données du fait historique pour les adapter à sa pièce de théâtre, réduisant notamment le nombre d'inculpés de neuf à un seul et les deux soi-disant violées à un seul personnage, Lizzie, prostituée, comme l'était en réalité Victoria Price<sup>81</sup>. L'autre jeune femme, Ruby Bates, refusa de signer le document certifiant qu'elle avait été violée, mais elle était mineure, et contrevenait ainsi à la Loi Mann<sup>82</sup>. Par son refus de signer, Lizzie en fait incarne un amalgame des deux femmes, mais le fait que Sartre l'ait dépeinte comme prostituée est assez révélateur de sa volonté de mettre en exergue le fond puritain sous-jacent au racisme américain. A titre d'exemple, on peut citer le moment où Fred, un Blanc qui avait eu des rapports sexuels avec Lizzie, veut effacer les traces de leur nuit de plaisir : « Le lit. Je te dis de le couvrir. Ça sent le péché » (18). Un peu plus tard, il ne veut pas entendre parler de leurs ébats amoureux de la veille : « Je te dis de la boucler. Ce

---

<sup>81</sup> Ce renseignement a été recueilli sur le site Internet :

<http://library.thinkquest.org/12111/scottsboro/historic.htm>, accédé le 16 juillet 2006.

<sup>82</sup> Les deux femmes dans la version historique de cette affaire étaient en fait célibataires mais, au moment de l'arrestation des neuf garçons, elles venaient d'avoir des rapports adultères avec leurs amants. Pozner cite Ruby Bates, qui déclara : « Nous savions qu'ils allaient nous inculper de vagabondage ; je crois que dans l'Alabama, c'est quatre-vingt dix jours. Pour Victoria Price, cela pouvait être plus grave : une loi interdit d'emmener une mineure d'un état à l'autre, et je n'avais que dix-sept ans » (150).



qu'on fait la nuit appartient à la nuit. Le jour, on n'en parle pas » (24). Après s'être rendu compte qu'il commence à s'éprendre d'elle, il refuse de se laisser aller : « Je ne peux pourtant pas me damner pour une putain » (79).

Si le fond de puritanisme constitue un point de divergence entre les antisémites français et les racistes américains, les deux groupes se ressemblent du point de vue de leur statut social. Dans *Réflexions sur la question juive*, Sartre nous fait comprendre « qu'on ne trouve guère d'antisémitisme chez les ouvriers » (38). Selon Joseph Brami, cette constatation représente « une des nombreuses bourdes de Sartre (pour le dire gentiment) qui lui ont été cent fois reprochées »<sup>83</sup>. En effet, pour s'aligner avec ses compagnons de route communistes, Sartre se lance dans des généralités spécieuses telles que « La majorité des antisémites se trouvent au contraire dans les classes moyennes, c'est-à-dire parmi les hommes qui ont un niveau de vie égal ou supérieur à celui des Juifs, ou, si l'on préfère, « parmi les *non-producteurs* (patrons, commerçants, professions libérales, métiers de transport, parasites) » (39). C'est justement la classe représentée par Thomas, le blanc qui a tué le Noir dans *La Putain respectueuse*. Un sénateur parle au nom de ce dernier quand il cherche à convaincre Lizzie de signer la déclaration : « C'est un Américain cent pour cent, le descendant d'une de nos plus vieilles familles, il a fait ses études à Harvard ; il est officier – il me faut des officiers – il emploie deux mille ouvriers dans son usine – deux mille chômeurs s'il venait à mourir – c'est un chef, un solide rempart contre le communisme, le syndicalisme et les Juifs » (55). Thomas correspond ainsi au profil d'un raciste selon les critères de classe établis par Sartre.

---

<sup>83</sup> Commentaires précisés lors d'une communication électronique.

Un dernier parallèle concerne la répulsion physique, voire viscérale, éprouvée envers une autre ethnie. L'idée, exprimée dans *Réflexions sur la question juive*, se retrouve dans *La Putain respectueuse* : « Il y a un dégoût du Juif, comme il y a un dégoût du Chinois ou du nègre chez certains gens » (*Réflexions sur la question juive* 13) ;

« J'ai cinq domestiques de couleur. Quand on m'appelle au téléphone et que l'un d'eux décroche l'appareil, il l'essuie avant de me le tendre » (*La putain respectueuse* 33) ;

« Ils ont dit que ça sentait le nègre et ils ont voulu jeter les Noirs par la portière » (35) ;

« Ne me touche pas : je n'aime pas les nègres » (68).

Sartre, comme le précise Simone de Beauvoir, écrit *La Putain respectueuse* en quelques jours, ce qui laisse théoriser que, pour gagner du temps, il se servit des idées exposées dans *Réflexions sur la question juive*. En acceptant cette thèse, on pourrait dire que la spontanéité du travail nous offre un reflet fiable de l'attitude de Sartre vis-à-vis de la situation raciale aux Etats-Unis en ce moment (1946). Dans *La force des choses*, Beauvoir nous raconte que les Communistes trouvaient que le Nègre était un personnage faible. Ils auraient préféré voir « au lieu d'un Noir tremblant de peur et de respect, un vrai lutteur » (161). En fait, le caractère peureux du Nègre suggère qu'il ne peut pas assumer la haine qu'il doit avoir pour ses oppresseurs, une haine, selon Sartre, qui serait tout à fait justifiée : « Mais, à l'ordinaire, la haine et la colère sont *sollicitées* : je haïs celui qui m'a fait souffrir, celui qui me nargue ou qui m'insulte » (*Réflexions sur la question juive* 19).

Pourchassé par ses agresseurs blancs qui veulent le lyncher pour un crime qu'il n'a pas commis, le Nègre refuse de se défendre, à tel point que lorsque Lizzie lui offre un revolver pour qu'il confronte ses adversaires, sa seule réponse est d'une timidité extrême : « Je ne peux pas tirer sur des blancs » (*La putain respectueuse* 71). Il va encore plus loin dans son effroi pour demander à Lizzie « pourquoi vous ne tirez pas, vous, Madame ? » (71). Il est clair que le personnage nommé tout simplement « le Nègre » est, aux yeux de Sartre, l'archétype du Noir américain. On notera que l'absence de prénom rappelle le rapport qu'avait Camus avec les personnages arabes de ses romans. Edward Saïd, dans son livre *Orientalism*, fait remarquer qu'aucun personnage arabe de *L'Étranger* n'avait de nom, suggérant ainsi que le Français moyen, incarné par Mersault, ne voyait pas le caractère humain des Arabes dans son environnement. On pourrait facilement accuser les personnages blancs de *La Putain respectueuse* de porter cette même optique à l'égard des noirs américains<sup>84</sup>. On pourrait dès lors dire que, pour dénoncer la situation des Noirs aux États-Unis, Sartre ne fait que la reproduire telle qu'elle est vue par les Blancs : « Ils ont attrapé un nègre. Ce n'était pas le bon. Ils l'ont lynché tout de même. (*La putain respectueuse* 77). Autrement dit, un nègre en vaut un autre. Lorsqu'on lui demanda le pourquoi de la faiblesse et de la timidité du Nègre, Sartre, dans une réponse digne de M. Knickerbocker, l'ami de Duhamel, répondit : « C'est que ma pièce reflète l'impossibilité de résoudre le problème noir aux États-Unis » (*La force des choses* 161). Il faut signaler, pourtant, que même si Knickerbocker et Sartre sont arrivés à la

---

<sup>84</sup> Par contre, dans l'adaptation pour le grand écran de *La Putain respectueuse*, le Noir s'appelle « Sidney ». <http://www.imdb.com/title/tt0045060/>

même conclusion, ils y sont arrivés dans des esprits divergents. Celui-là, en tant qu'américain, se sent touché personnellement par ce problème, tandis que pour Sartre, en tant qu'observateur, la situation heurtait son sens de la justice sociale. Pourtant, comme nous avons vu plus haut, certains éléments de la philosophie sartrienne semblent suggérer que le racisme est un phénomène sociétal inévitable, notamment « l'Autre », et « le regard ». Dans *L'être et le néant*, Sartre décrit ces aspects de l'existence au niveau de l'individu, mais en les extrapolant à un niveau collectif, on voit se dessiner un modèle cohérent qui explique bien le processus qu'est le racisme.

#### **2.4.2. Le sort des Noirs américains s'améliore**

La nature irrésolue de ce problème n'empêche pas qu'il soit amplement question de l'Amérique noire dans le numéro spécial des *Temps modernes* consacré aux Etats-Unis (août-septembre 1946). Dans la Présentation de ce numéro, conscient de ses lacunes, qu'il partage avec les membres de son équipe, Sartre explique : « Parmi tous ces articles, six seulement ont été écrits par des Européens, six seulement présentent « objectivement la situation. Dans tous les autres, les auteurs, parlent d'eux-mêmes et de leur condition ; ce sont des Noirs qui parlent des Nègres<sup>85</sup>... » (197). Curieusement, les conditions des Noirs du Sud sont peu évoquées et les articles qui abordent le Sud portent plutôt sur la musique (un article sur les Negro Spirituals et un autre sur la musique de la Nouvelle-Orléans, qui seront examinés plus en détail dans le chapitre consacré aux *Temps modernes* et la musique américaine). Du point de vue de la répartition régionale, c'est Chicago qui est mis en

---

<sup>85</sup> Le distinguo que fait Sartre ici entre « Noir » et « Nègre » reste obscur.

vedette car quatre articles y sont consacrés. L'un d'eux est la traduction d'un récit de Richard Wright, intitulé justement, « Débuts à Chicago ». L'œuvre de Wright est largement consacrée à la représentation des injustices infligées aux Noirs par les Blancs du Sud, mais Chicago constitue un havre de paix par rapport au Sud. La ségrégation ne disparaît pas pour autant : « J'avais maintenant franchi la ligne frontière de la Ceinture noire et pénétré dans la zone où l'on pouvait peut-être obtenir du travail du monde blanc » (464). Pourtant Wright se rend compte que tous les Blancs de Chicago ne sont pas comme ceux du Sud. Lors de son embauche dans un magasin tenu par des immigrés allemands, il est agréablement surpris : « Leur attitude révélait un étonnement sans nom. Ils prenaient du temps sur leur travail au magasin pour me parler, je n'avais jamais auparavant connu rien de pareil avec des blancs » (470). Après plusieurs expériences également réconfortantes, il en vient à la conclusion que « l'attitude anti-nègre des blancs ne représente pas qu'une petite partie – quoique significative d'une manière symbolique – de l'attitude morale de la nation » (473). A l'évidence, le Noir de Chicago s'y sent plus sécurisé. Une preuve en est la floraison de « Black Métropolis », nom que les auteurs du livre du même nom ont donné au groupement de quartiers noirs de Chicago. Avec ses entretiens et ses commentaires, *Black Metropolis* est une étude multidimensionnelle sur la vie des noirs de Chicago, peignant un véritable tableau de divers aspects sociaux et politiques de l'existence au quotidien. Avec ses 800 pages, l'ouvrage constitue un compte-rendu assez complet de la vie politique et sociale de la population noire. En général, les chapitres de ce livre choisis par *Les Temps modernes* se concentrent sur la rigidité de la séparation des races, mais l'un d'eux montre l'adhérence des Noirs au système

de valeurs américain pendant la Deuxième Guerre mondiale. Les autres articles décrivent l'obsession de la couleur au sein de la race noire (y compris ceux qui passent pour blancs) et les problèmes des couples mixtes, retrouvant ainsi la fascination dont avait fait preuve Duhamel pour ce sujet.

Le fait que les auteurs de *Black Metropolis* soient noirs montre clairement qu'il ne pouvait y avoir de barrière de race entre les enquêteurs et leurs sujets ; il n'y avait pas de barrières « d'altérité<sup>86</sup> » à franchir. Ce livre est le résultat d'un contact physique avec les Noirs, contact qui faisait évidemment défaut à Sartre et Simone de Beauvoir.

Un des articles porte sur le communisme et son influence dans la communauté noire, ce qui correspondait bien aux affinités politiques de Sartre et son entourage. Dans la Présentation du numéro spécial, Sartre rappelle que *Black Metropolis* « n'est pas comparable aux études de l'Européen Myrdal sur le problème noir aux U.S.A. ; c'est un effort de Nègres intelligents et instruits pour élever le niveau de leur race » (197). Dans ce premier numéro consacré aux Etats-Unis, le Noir américain est présenté sous un jour moderne et progressiste, laissant entendre que l'intégration était en bonne voie. Par contre en décembre 1986, *Les Temps modernes* publièrent un numéro spécial sur « l'Amérique noire » qui révèle un aspect quelque peu troublant des progrès de cette intégration des Noirs. Nous avons vu lors à propos de « Orphée noir » que les Noirs ne choisissaient pas d'exprimer leurs pensées intimes de nature

---

<sup>86</sup> J'utilisé le terme « altérité » ici pour décrire l'état d'être l'autre, tandis que le terme « autrefication » se réfère au processus subi par deux entités pour devenir l'autre vis-à-vis d'eux-mêmes.

synthétique dans une langue analytique<sup>87</sup>. Apparemment d'après Sartre le mode de penser noir n'arrive pas à s'exprimer commodément en français. La linguiste noire américaine Geneva Smitherman fait d'ailleurs la même constatation à propos de l'anglais dit standard.

### **2.4.3. L'anglais noir : symbole de l'altérité**

Ces opinions soulignent l'effet aliénant de la colonisation et de l'esclavage sur l'expression verbale de ceux qui ont subi ces deux formes de servitude. Pourtant, Senghor se félicite en quelque sorte d'avoir connu la colonisation française, car pour lui, le français est la langue universelle, capable de toute nuance d'expression. Tel n'est pas le cas pour Geneva Smitherman, qui revendique l'enseignement de l'anglais noir en tant que langue d'instruction. Dans son article, intitulé « L'anglais noir et l'expérience afro-américaine », elle se félicite du verdict d'un tribunal de la ville d'Ann Arbor, dans le Michigan, qui « a réaffirmé la légitimité de l'anglais noir et l'existence de son substrat africain ; il a jeté les bases de la reconnaissance à part entière de cette langue dans des programmes scolaires qui l'avaient en général exclue et dénigré » (113). Que certains éléments d'un peuple puissent avoir des racines qui remontent à des siècles sur le territoire américain sans pour autant acquérir la langue officielle du pays en dit long sur l'enclavement social vécu par une partie de la

---

<sup>87</sup> Je remercie Madeleine Hage de m'avoir indiqué la possibilité que ces poètes aient *choisi* de ne pas se dévoiler entièrement en français. Avant je disais qu'ils *n'arrivaient* pas à parler de leur moi profond en français.

population noire. La décision du tribunal d'Ann Arbor est en effet une tentative de légiférer les barrières de l'altérité.

Nicole Bernheim, dans son livre, *Voyage en Amérique noire* (1986), commenté longuement par Jim Cohen dans ce même numéro, s'accorde pour dire que l'anglais noir est en effet symptomatique du cloisonnement de ses locuteurs. Citant les recherches du grand sociolinguiste américain William Labov (et non pas Lebov, comme l'écrit Nicole Bernheim), elle signale que l'anglais noir prend de plus en plus d'ampleur dans les ghettos urbains, ainsi « prouvant que la ségrégation de fait, loin de s'atténuer comme les officiels américains l'assurent, s'aggrave » (69). Nicole Bernheim fait encore référence aux idées de Labov lorsqu'elle rappelle que cet « 'anglais noir' est extraordinairement vivant, riche et savoureux, mais qu'il accroît la marginalité de ceux qui l'utilisent... Ils restent à jamais marqués par une façon de s'exprimer inutilisable sur le marché du travail » (69).

La particularité de la communauté noire évoquée par Geneva Smitherman, c'est que certains membres de cette communauté n'arrivent pas à s'exprimer correctement dans un anglais neutre (du monde blanc). Citant les vestiges africains dans le parler noir américain, Geneva Smitherman prétend que l'anglais noir a un statut tout à fait spécial par rapport à l'anglais neutre : « L'anglais noir d'Amérique du Nord représente une variété très décréolisée (c'est-à-dire désafricanisée) du mélange linguistique afro-européen » (125). Mais elle n'hésite pas à souligner à maintes reprises que les locuteurs monolingues de ce créole sont principalement limités au sous-prolétariat noir, ainsi confirmant l'idée que ce parler est en fait un sociolecte, car il est pratiqué « tout particulièrement parmi les Noirs qui ont eu un



contact minimal avec les Blancs et avec la scolarisation » (125). Ce constat souligne le fait que pour partager une langue, deux communautés doivent partager certaines expériences et un certain vécu afin d'assurer ne serait-ce qu'un minimum de communicabilité entre elles. Cela explique pourquoi Senghor se sent à l'aise pour s'exprimer en français, car son titre d'agrégé sert d'emblème de sa participation à la culture française. Par contre, l'anglais noir pratiqué en grande partie par les couches défavorisées noires aux Etats-Unis reflète le manque de contact entre elles et la culture majoritaire. Moins les Noirs vivent dans la marginalité, moins leur langage se distingue de l'anglais des Blancs<sup>88</sup>, mais cela n'a pas toujours été le cas, car Geneva Smitherman indique que pendant l'époque de la ségrégation, l'anglais noir était parlé par tous les membres de la communauté noire, quel que soit leur classe sociale. Il convient de signaler néanmoins que les milieux éduqués arrivaient à parler un anglais standard lors de leur contacts hors de la communauté. Mais, malheureusement pour lui, « Le sous-prolétariat noir n'a pas acquis cette possibilité de changer de code linguistique » (126), situation qui n'a pas évolué depuis.

Il est intéressant de noter le contraste entre les Noirs américains décrits par Geneva Smitherman et les Martiniquais cités par Fanon, fiers de parler français, car

---

<sup>88</sup> Dans leur livre *Do You Speak American* (127), Robert MacNeil et William Cran rappelle l'opinion du linguiste américain William Labov ; celui-ci constate que de nos jours, la communauté noire américaine subit des évolutions grammaticales tout à fait divergentes de celles qui ont lieu dans la communauté blanche. D'après Labov, cette divergence s'explique par l'ampleur de la ségrégation raciale dans les grandes agglomérations du Nord des Etats-Unis.

parler français c'est exister pour l'autre, c'est-à-dire, le Blanc. Un résultat de la ségrégation à l'américaine est que les Noirs enclavés dans leurs communautés ne sentent pas le regard de l'autre, donc ils n'éprouvent pas le besoin de se conformer au modèle blanc de parler. Cet état des choses rappelle le vieil adage raconté pour expliquer la différence entre les Noirs au sein du système francophone et ceux sous tutelle anglaise. A cet effet, on dit que l'esclave francophone demande pourquoi il était en servitude ; son maître lui répond que la culture des esclaves était inférieure à la culture française. En entendant cette réponse, l'esclave francophone conclut qu'il n'avait qu'acquérir la culture française pour devenir l'égal de son maître. Par contre, lorsque l'esclave anglophone demande le pourquoi de sa servitude, son maître lui explique que les Noirs étaient esclaves parce qu'ils étaient noirs. A cette réponse, l'esclave a compris que, dans le monde anglophone, tant qu'il ne changeait pas de couleur, il ne serait jamais l'égal de son maître. Par conséquent, le Noir anglophone cherchait à développer sa propre culture. Sans être démesurément réducteur, on pourrait dire en termes sartriens que dans le système francophone, la quête pour acquérir la culture française a emmené le Noir à sentir, d'une manière beaucoup plus prononcée que chez ses homologues anglophones, l'effet du regard de l'autre. Les Noirs américains contemporains sont les héritiers de la doctrine « separate but equal<sup>89</sup> ». Ce développement parallèle, engendré par la ségrégation et perpétué

---

<sup>89</sup> Cette expression (séparés mais égaux) fut le verdict d'un procès historique aux Etats-Unis, *Plessy versus Ferguson*. En 1896, la Cour suprême des Etats-Unis proclama que la discrimination raciale n'était pas anti-constitutionnelle tant que les mêmes services qui existaient pour les Blancs existaient également pour les Noirs.

depuis les années soixante par le mouvement « Black is beautiful », n'a fait que fortifier le pour-soi des Noirs américains contre le regard de l'autre. Même si la ségrégation n'est plus de jure aux Etats-Unis, elle reste en grande mesure de facto, d'où des situations linguistiques et culturelles telles que celles décrites par les américanistes cités plus haut. La ségrégation reste ainsi un sujet qui fascine les membres de la rédaction des *Temps modernes*, en partie parce que la France métropolitaine n'a pas connu une telle pratique basée uniquement sur la couleur de la peau. En s'en faisant les lointains observateurs, et fondant leur jugement sur les seuls écrits qu'ils connaissent sur la question, il est visiblement difficile pour eux de ne pas se laisser aller au plaisir de désigner à la vindicte les interdits raciaux inhérents au système américain.

---

Cette décision fit jurisprudence jusqu'en 1954, année pendant laquelle elle fut rendue caduque par le procès *Brown versus the Board of Education*.

### **Chapitre 3: Les Français et la musique américaine : au-delà des barrières de l'altérité**

Dans ce chapitre, on propose d'étudier les réactions de quelques observateurs français à la musique américaine, surtout celle d'origine noire. Malgré le dédain provoqué chez un segment de l'élite européenne envers cette musique<sup>90</sup>, elle a bénéficié d'un grand engouement populaire, à tel point que certains musiciens européens cherchaient à incorporer des éléments de la musique américaine dans leurs propres œuvres musicales. Pour ce faire, ils ont dû franchi des obstacles posés par les divergences culturelles et géographiques. Par ailleurs, aux Etats-Unis, des musiciens de race blanche s'inspiraient d'une musique créée par des Noirs américains, ainsi faisant abstraction des divergences raciales. Au cours de ce chapitre, on examinera les diverses barrières d'altérité surmontées par des musiciens américains et français qui ont cherché à interpréter une musique issue en dehors de leurs cultures d'origine.

---

<sup>90</sup> A cet égard, Markovits signale qu'après la Première guerre mondiale, les élites européennes éprouvaient un certain ressentiment envers les Etats-Unis, mais cela n'empêchait pas que les masses restent toujours fascinées par les manifestations de la culture américaine qui commençaient à se présenter dans la vie quotidienne européenne : cinéma, musique, mode vestimentaire. Pour les élites dédaigneuses de la culture américaine, le jazz était vilipendé comme « une musique nègre dégénérée, promue par des Juifs aveuglés par l'appât du gain » (60).

### ***3.1. Les Negro-spirituals : une musique abordable par tous***

Il convient de noter que la question des Blancs qui interprètent la musique noire a été abordée dès le numéro spécial sur l'Amérique (*Les Temps modernes*, août-septembre 1946), notamment par le poète noir américain James Weldon Johnson. L'article, intitulé « Les Negro Spirituals » est une traduction d'extraits du livre *The American Book of Negro Spirituals*, publié en 1925. Comme les observateurs français qui seront étudiés plus loin dans ce chapitre, Johnson constate que les Blancs ont du mal à interpréter les rythmes de la musique noire, même si les mélodies leur posent moins de difficulté. Mais en faisant ce constat, il introduit des subtilités qui manquent dans les analyses citées plus loin : « J'ai dit que le concept européen de musique, d'une façon générale, est la mélodie et que le concept africain est le rythme. C'est sur ce point que la plupart des blancs éprouvent une difficulté à l'égard de la musique noire, la difficulté de concevoir son « swing » (378).

Cette idée avait déjà été avancée, mais Johnson fait un important distinguo : « L'Amérique blanche a très bien surmonté cette difficulté parce que le Noir lui frappe de ses rythmes depuis trois cents ans » (378). Il suggère ainsi qu'on peut fort bien assimiler une culture autre que la sienne par simple contact. Pour Johnson, les barrières posées par l'altérité raciale et culturelle peuvent être largement surmontées par ceux qui s'investissent suffisamment pour qu'elles disparaissent. Il est de ce fait beaucoup plus indulgent envers les musiciens blancs que Simone de Beauvoir. Par contre, il partage le point de vue d'André Hodeir (un musicologue français dont on va parler plus loin) en ce qui concerne les Européens qui essaient de jouer la musique américaine : « Le mal est qu'ils jouent les notes *trop* correctement, et ne jouent pas ce

qui est écrit entre les lignes. Il y a peu de choses plus risibles – pour un Américain – que les efforts d’un artiste de music-hall européen pour chanter un air de jazz » (381). Mais Johnson préconise une méthode qui leur permettrait de remédier ce handicap : il suffit qu’ils se baignent dans la culture cible, mais pour ce faire, « il est nécessaire de connaître la vérité sur leur origine et leur histoire, de prendre contact avec les idées qui les entourent, et de se rendre compte ce qu’ils ont signifié dans l’expérience des peuples qui les ont créés... Le pouvoir de sentir ces chants est plus important que n’importe quel degré de pure technique artistique » (379).

Johnson soulève ici le problème rencontré par Ravel, Strawinsky et Milaud, des compositeurs européens qui ont incorporé des éléments de la musique américaine dans leur propre oeuvre. À l’exception de Ravel, les deux autres ont composé leurs œuvres « d’influence américaine » soit avant de connaître les Etats-Unis (Strawinsky) soit après des tournées de concerts en Amérique (Milhaud et Ravel).<sup>91</sup> Rien n’indique

---

<sup>91</sup> Strawinsky a composé *Ragtime* en 1918 et *Ragtime pour onze instruments* en 1919, mais il n’est parti vivre aux Etats-Unis qu’en 1934.

[http://shs.epfl.ch/pdf/musicologie/ragtime\\_jazz.pdf](http://shs.epfl.ch/pdf/musicologie/ragtime_jazz.pdf) ;

<http://www.cco.caltech.edu/~tan/Stravinsky/biography.html>. Milhaud a composé *La Création du Monde* en 1923, après avoir fait une tournée de concerts aux Etats-Unis en 1922-23, pendant laquelle il a pu visiter quelques dancings de Harlem. Il s’est installé aux Etats-Unis pendant la Deuxième Guerre mondiale. Une fois la guerre finie, il est retourné en France.

<http://www.milkenarchive.org/artists/artists.taf?artistid=76> . Ravel a écrit *Concerto pour la main gauche* en 1929 et *Concerto en sol* en 1930 après avoir effectué une

qu'ils aient vraiment été au contact de la culture noire avant de composer ces œuvres. Comme le note Hodeir, ils se sont servis de quelques signes extérieurs de cette musique qu'ils trouvaient excitante et innovatrice. Mais Johnson nous signale qu'il leur aurait fallu des stages culturels beaucoup plus intensifs pour que leurs tentatives d'incorporation du jazz dans leur musique soient plus convaincantes, en dépit de leur grande technique musicale.

Si la thèse de Johnson montre que le partage territorial peut aider à soulever des barrières imposées par l'altérité culturelle et raciale, il en va de même pour le partage de certaines expériences historiques. A cet égard, il fait une autre distinction entre les Blancs qui cherchent à jouer de la musique noire américaine : « Il est intéressant, sinon curieux, que parmi les blancs américains, ceux qui le mieux ont assimilé ces rythmes sont les Juifs. En effet, les musiciens et les compositeurs juifs sont ceux qui se sont élevés le plus haut dans le développement de la forme écrite » (378). Cette constatation renvoie à nouveau au parallèle entre Juifs et Noirs américains, qui, comme cela a été dit haut, font l'objet d'un rejet viscéral au sein de leurs sociétés respectives en Europe et en Amérique. Johnson ne s'attarde pas sur le pourquoi de la capacité des Juifs à bien jouer les rythmes de la musique noire, mais la légende populaire noire américaine suggère que, outre le racisme que les deux groupes ont subi, ils partagent également l'esclavage dans leur parcours historique.

Les ressemblances entre les expériences de ces deux peuples sont tellement fortes que les Noirs américains se sont servis de l'expérience israélite comme modèle

---

tournée de concerts aux Etats-Unis en 1928.

[http://www.classiccat.net/ravel\\_m/biography.htm](http://www.classiccat.net/ravel_m/biography.htm) (sites visités le 4 août 2006).

pour dépeindre leurs propres souffrances. Les quelques exemples de Negro Spirituals fournis par Johnson (traduits en français dans l'article) font plusieurs allusions à l'histoire juive : « Israël en Egypte, Laisse mon peuple aller ; Descends, descends, Moïse » (388) ; « Josué<sup>92</sup> combat devant Jéricho...Parlez de votre Roi Gédéon Et parlez de votre Saul<sup>93</sup> » (389) ; « Nous grimpons à l'échelle de Jacob » ; Je regardais au-delà du Jourdain, et que vis-je ? » (390). Cette empathie historique chez les Noirs américains trouve sa réciproque dans une empathie culturelle chez les Juifs américains.

L'assimilation de la musique noire par les Juifs est réussie au point qu'elle a pu tromper plusieurs auditeurs. Colin Nettelbeck (131) cite le cas connu de Sartre assimilant la voix de Sophie Tucker, juive américaine d'origine russe, à celle d'une négresse dans *La Nausée*. A plusieurs reprises dans le roman, Roquentin est soulagé et transporté par la voix de cette « Négresse » qui chante *Some of These Days* : « Ce qui vient d'arriver, c'est que la Nausée a disparu. Quand la voix s'est élevée, dans le silence, j'ai senti mon corps se durcir et la Nausée s'est évanouie » (41) ; « Ce mouvement de mon bras s'est développé comme un thème majestueux, il a glissé le long du chant de la Négresse ; il m'a semblé que je dansais » (42) ; « Je me lève, mais je reste un instant hésitant, je voudrais entendre chanter la Négresse ? Pour la dernière fois » (242). Il est vrai que l'image du pouvoir envoûtant de la musique

---

<sup>92</sup> Josué est le successeur de Moïse sur la voie qui mène le peuple juif vers la Terre Promise.

<sup>93</sup> Saul fut le premier roi des Juifs.



noire reste intacte pour tout lecteur qui n'est pas au courant de l'identité de la chanteuse, mais ce lapsus est gênant pour ceux qui s'en aperçoivent.

Une autre erreur qui s'est glissée dans le roman concerne l'auteur de cette chanson : « Elle chante. En voilà deux qui sont sauvés ; le Juif et la Négrresse. Sauvés » (249). Contrairement à la pratique courante de faire chanter par des Noirs américains des chansons composées par des Juifs<sup>94</sup>, l'auteur de *Some of these Days*, Shelton Brooks, est un Noir canadien<sup>95</sup>. Dans ce cas, c'est donc un Noir qui a composé une œuvre pour une Juive. Est-il important que Sartre ait inversé les deux rôles dans son roman ? Nettelbeck se montre indulgent, reconnaissant que ces erreurs de fond n'atténuent aucunement la fonction symbolique de la musique, qui permet

---

<sup>94</sup> Un exemple typique de ce genre de rapport serait l'opéra *Porgy and Bess*, dont toute l'intrigue se passe dans un quartier noir en Caroline du Sud. La musique et le livret furent composés par les frères Gershwin, d'origine juive. Jeffrey Melnick décrit en détail les rapports entre les Juifs et les Noirs dans le domaine de la musique populaire américaine dans son livre intitulé *A Right to Sing the Blues*. Ce livre consacre justement un chapitre aux concepts de James Weldon Johnson sur la race et la musique.

<sup>95</sup> Visiter le site Internet : <http://www.sfmuseum.org/hist2/days.html> pour de plus amples renseignements sur Sophie Tucker et Shelton Brooks. De plus, le site Internet [http://en.wikipedia.org/wiki/Sophie\\_Tucker](http://en.wikipedia.org/wiki/Sophie_Tucker) nous précise que Sophie Tucker s'efforçait de chanter comme une Noire, à tel point qu'elle a pris des leçons particulières avec des chanteuses noires. Il est intéressant de noter qu'au début de sa carrière, elle chantait déguisée en Noire (sites consultés le 8 août 2006).

l'évasion hors de la monotonie de Bouville<sup>96</sup>. On peut lui donner raison, mais tout lecteur avisé, sans en tenir rigueur à Sartre, jugerait que le choix de Sophie Tucker pour démontrer cette fonction symbolique, est malheureux. Par contre, il serait plus pertinent de considérer le sens de « sauvés ». On peut dire que le Juif et la Noire sont sauvés dans la mesure que par leur art, ils ont transcendé l'existence mortelle : « Et pourtant, personne ne pourrait penser à moi comme je pense à eux, avec cette douceur » (249). L'identité de la Juive et celle du Noir importent peu pour exprimer cette vérité.

Au demeurant, il faut reconnaître que, à cause des similitudes de leur parcours historique et social, la collaboration musicale entre Juifs et Noirs américains s'est avérée très fructueuse pendant la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle<sup>97</sup>. Dès 1925, James Weldon Johnson nous éclaire sur les affinités qui contribuent à l'abondante production de cette collaboration.

### ***3.2. Le jazz en noir et blanc***

À l'évidence, il serait difficile de dissocier la notion de liberté du cadre général de l'existentialisme. On pourrait donc penser que Sartre aurait eu une affinité naturelle pour le jazz et la liberté d'expression qu'il offre par le biais de

---

<sup>96</sup> Nettelbeck, 132.

<sup>97</sup> Le site Internet [http://www.ujc.org/content\\_display.html?ArticleID=1609](http://www.ujc.org/content_display.html?ArticleID=1609), consulté le 8 août 2006 nous précise que cette collaboration commença lors de la vague d'immigration de Juifs européens en Amérique au début du 20<sup>ème</sup> siècle.

l'improvisation. Lors d'un entretien publié en 1975<sup>98</sup>, il se montre en effet très au courant, citant de grands noms (Monk, Parker, Ellington, Mingus), tout en avouant de ne pas s'y connaître vraiment<sup>99</sup>. Mais si sa connaissance du jazz est minime, son appréciation semble encore moindre lorsqu'il proclame : « La seule musique qui compte vraiment pour moi, c'est la musique classique » (*Situations, X*, 171). Sartre, on le sait, avait des qualités de pianiste suffisantes pour lui permettre d'interpréter des œuvres classiques, de Bach, Beethoven ou Mozart notamment. Dans ce même entretien il dit même avoir donné des leçons de piano quand il avait vingt-deux ans à l'École normale<sup>100</sup>. Il ne faut donc pas s'y tromper : son amour de la musique classique ne le prédisposait pas à aimer le jazz. Presque trente ans auparavant<sup>101</sup>, le moins que l'on puisse dire est qu'il avait fait preuve de tiédeur à l'égard de cette musique : « Aujourd'hui, nous savons à quoi nous en tenir sur le jazz. Nous savons qu'il porte en soi plus de passé que d'avenir. C'est une musique d'inspiration populaire nègre, susceptible d'un développement limité et qui dégénère doucement. Le jazz se survit » (*Situations, III* 92).

---

<sup>98</sup> Dans *Situations, X*, les renseignements suivants, quelque peu ambigus, sont donnés au sujet de cet entretien « *Propos recueillis par Michel Contat (Texte intégral de l'entretien paru en partie dans Le Nouvel Observateur, 23 juin, 30 juin et 7 juillet 1975)* » (226).

<sup>99</sup> Sartre, *Situations, X* 170

<sup>100</sup> *Situations, X* 168

<sup>101</sup> mai 1946

Simone de Beauvoir ne semble pas avoir une connaissance très approfondie du jazz non plus. A titre d'exemple, dans *L'Amérique au jour le jour*, elle fait allusion au « trompettiste » Sidney Bechet<sup>102</sup>. Or Bechet était clarinettiste et saxophoniste. De plus, nous allons voir que, comme Sartre, elle voyait le jazz d'un œil passéiste. Contrairement à Sartre, si l'on se fie à ce que nous dit Colin W. Nettelbeck, Simone de Beauvoir était une piètre exécutante, mais cela ne diminuait en rien sa fascination pour la musique et les musiciens<sup>103</sup>.

Pourtant Sartre et Simone de Beauvoir n'étaient pas insensibles à l'importance culturelle, esthétique et symbolique du jazz. Quelques articles parurent d'ailleurs sur la question dans *Les Temps modernes* entre 1945 et 1953. L'un d'eux, écrit par Lucien Malson et intitulé « Le jazz ne meurt pas » (février 1954), constitue un appel à une plus grande tolérance à l'égard du genre. L'auteur visait peut-être particulièrement Sartre et Simone de Beauvoir quand il écrivait que « Certains assurent volontiers – et déplorent – que le jazz n'évoque plus 'le noir courbé sous sa balle de coton' » (1467). Dans son article renommé, « Nick's Bar, New York City<sup>104</sup> », écrit en 1947, Sartre avait fait ce rapprochement : « Ça [le jazz] n'est pas non plus le chant séculaire des esclaves nègres » (681). Certes, le jazz n'avait jamais été une musique d'esclaves, mais le rapprochement entre le Noir américain et l'esclavage demeurait très fort chez certains, à tel point qu'ils n'acceptaient pas que le

---

<sup>102</sup> *L'Amérique au jour le jour* 366.

<sup>103</sup> Pour une étude détaillée sur Sartre, Simone de Beauvoir et le jazz, voir l'article de Nettelbeck intitulé « Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir and the Paris jazz scene ».

<sup>104</sup> Michel Contat, *Les écrits de Sartre*.

Noir ait évolué au sein de la société américaine depuis 1865. Partant de la constatation de Malson, Sartre serait parmi ceux qui « assurent » que le jazz n'est pas l'expression des esclaves, tandis que Simone de Beauvoir donne, a maintes reprises, l'impression d'être parmi ceux qui « déplorent » que le jazz ait perdu son évocation de la souffrance : « A présent il [Louis Armstrong] ne joue plus guère que dans des buts commerciaux avec un de ces orchestres trop vastes ou l'intimité et la vérité du jazz se perdent » (*L'Amérique au jour le jour* 76) ; « Quand on compare Bechet, ou les petits orchestres de New Orleans, ou les vieux disques d'Armstrong et Bessie Smith avec le jazz qui est en vogue aujourd'hui, on se rend compte que les Américains ont peu à peu vidé cette musique brûlante de tout son contenu humain et sensible » (368). A l'opposé de cette perception de Simone de Beauvoir pour qui le jazz n'est plus ce qu'il était, Malson s'applique dans son article à montrer que les divers styles du jazz de l'époque (1954) gardent intacte « une essence de la musique négro-américaine » (1468).

Une évolution du genre remarquée parallèlement par Sartre et Simone de Beauvoir est que le jazz ne se danse plus. À nouveau, Sartre ne fait que le constater, tandis que pour Simone de Beauvoir, une telle métamorphose semble dramatique : « A Paris il sert à danser, mais c'est une erreur ; les Américains ne dansent pas au son du jazz » (*Les écrits de Sartre*, 680) ; « Et ce jazz est peut-être le meilleur du monde : en tout cas, en aucun endroit il ne peut trouver plus pleinement sa vérité ; il la trouve dans la danse, dans le cœur, dans toute la vie des gens qui sont rassemblés là. » (*L'Amérique au jour le jour* 57).

Que Sartre parle d' « erreur » est assez révélateur d'une confusion des différents styles de cette musique. Jusqu'aux alentours de 1945, presque tout jazz était dansant, même aux Etats-Unis, car le style « swing » était en vogue depuis les années 1920, ainsi que le « Dixieland » (style de la Nouvelle Orléans), qui remonte encore plus loin dans le temps. Au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, une musique révolutionnaire, le be-bop, naquit, qui n'était pas faite pour la danse. C'est visiblement ce type de jazz que Sartre décrit dans son article. Qu'on ne dansait plus le jazz au moment que Sartre écrivit « Nick's Bar » signalait une évolution dans le temps plutôt qu'une différence des pratiques d'un pays à un autre.

Pour Simone de Beauvoir, la danse reste une partie intégrale de l'expérience jazzistique. Dans le passage cité ci-dessus, elle savoure sa visite au Savoy, un des hauts lieux du jazz dansant de Harlem. Émerveillée par la sensualité des danseurs, elle écrit longuement sur la nature sexuelle des Noirs et les problèmes que cette sexualité pose à l'Amérique blanche. Simone de Beauvoir considère en effet que cette différence de sexualité est une des distinctions primordiales entre les Blancs et les Noirs. Dans sa vision des choses, en arrêtant de danser, les Noirs se débarrassent d'un élément essentiel de leur identité. C'est ainsi qu'elle dédaigne le be-bop, car, pour elle, c'est une déformation du genre créée par des Blancs : « Dans le premier *night-club* où nous entrons, l'orchestre joue ce jazz nouveau dont A.E. m'avait parlé : le *be-bop*. Les blancs s'empressent de défigurer ce que les noirs inventent, et les noirs reprennent à leur compte ces déformations » (L'Amérique au jour le jour 484). Simone de Beauvoir n'explique pas comment elle est arrivée à cette conclusion, d'ailleurs contredite par Malson, qui écrit : « Quoiqu'il en soit, la révolution be-bop

fut l'oeuvre de musiciens de couleur, comme toutes les grandes révolutions précédentes » (1469)<sup>105</sup>. Si l'on en croit la légende, les musiciens noirs ont inventé cette musique d'une grande complexité harmonique pour dérouter les amateurs lors des séances de « bœuf<sup>106</sup> ». Doit-on en conclure que Simone de Beauvoir sous-estimait les capacités des musiciens noirs ?

Malson prône d'ailleurs une perspective qui tiendrait compte des progrès sociaux effectués par le peuple noir au sein de la société américaine. D'après lui, il est vrai qu'à ses débuts le jazz sublimait « la plainte des esclaves » (1468), mais il est également vrai que le sort des anciens s'était considérablement amélioré depuis leur affranchissement et que leur musique reflétait ces améliorations. Plus ils s'assimilaient à la société, plus leur musique devenait assimilable par les Blancs, car cette musique n'était plus le seul apanage des anciens esclaves. Ainsi que le dit Malson, « La force du jazz vient précisément de ce qu'il n'est pas un folklore. Et c'est peut-être pourquoi les musiciens blancs ont pu y faire une carrière honorable » (1469). Simone de Beauvoir semble insensible à de tels arguments. Lors de son séjour à la Nouvelle Orléans, le berceau du jazz, elle insiste sur la couleur de la musique qu'elle veut écouter : « Le patron est très aimable parce que nous sommes

---

<sup>105</sup> Les théories proposées par des spécialistes américains donnent raison à Malson.

Par exemple, dans le numéro 485 des *Temps modernes* (décembre 1986), Ralph Nicolas constate que le be-bop fut fondé à Harlem en 1942 par Dizzy Gillespie, Charlie Parker, et Thelonius Monk, tous musiciens noirs ; p. 101.

<sup>106</sup> « Faire le bœuf » veut dire, en argot de musiciens français, jouer hors contexte payant, uniquement pour le plaisir d'improviser avec d'autres musiciens.

Françaises et nous lui expliquons que nous voulons entendre un bon jazz noir »  
(L'Amérique au jour le jour 311) ; « Ils nous conduisent simplement dans un autre  
bar du Vieux Carré où il y a un excellent jazz noir avec saxophone et trompette »  
(316). Nous avons déjà vu plus haut que Simone de Beauvoir se grisait du spectacle  
des danseurs à New York, mais elle trouve que le jazz joué à son lieu de naissance par  
des Noirs prend une toute autre dimension :

C'est ici, dans ces boîtes modestes, chez ces musiciens inconnus, que le jazz,  
plus qu'à *Carnegie Hall* ou même au *Savoy*, atteint une vraie dignité : ni  
divertissement, ni exhibition, ni commerce, il est pour certains hommes un  
mode de vie et une raison de vivre ; il a sur l'art, la poésie et sur la musique  
imprimée le pathétique privilège d'une communication immédiate et fugace  
comme les instants mêmes dont il transfigure la substance. (316)

C'est justement dans un lieu où il n'y a pas de danseurs que Simone de  
Beauvoir découvre la véritable intensité de la musique, sans autre support ou activité  
annexe. S'étant laissée transporter par la musique, ayant entendu la traduction du  
moment précis en langage musical, on aurait cru Simone de Beauvoir suffisamment  
initiée pour accepter la thèse de Malson : « L'agrandissement du système des rapports  
sonores, rythmiques aussi bien qu'harmoniques, était certainement la seule solution  
possible au problème de l'évolution du jazz » (1469). Cependant, tout en  
reconnaissant que les Américains apprécient le jazz parce qu'il « manifeste  
l'instant », elle conclut néanmoins que « le *sens* du vieux jazz est perdu » (369).  
Comme pour le be-bop, elle accuse les Blancs d'affadir ces rythmes et les Noirs de  
les imiter par la suite. Elle précise sa prise de position en expliquant que les



orchestres de cette époque n'interprètent que superficiellement les rythmes des styles anciens, à tel point qu'ils « ne signifient plus rien »<sup>107</sup>. Et en vérité, ils ne signifient plus rien parce qu'ils ne sont plus d'actualité. Ils relèvent de l'exercice de style plutôt que d'une authentique forme d'expression. D'ailleurs, Malson aborde cette question dans une note de bas de page concernant la participation des Blancs : « La musique nouvelle est *également* pratiquée par les Noirs et les Blancs. Tout au contraire, le retour au style 'Nouvelle-Orléans', le mouvement 'Revival' est un phénomène *exclusivement* blanc » (1469). Malson continue sa défense du jazz moderne en citant des innovations rythmiques pratiquées par les musiciens noirs qui s'inspirent des rythmes d'Amérique latine, des Antilles et, à cause des racines communes de la diaspora noire, d'Afrique.

Sartre ne partage pas les états d'âme de Simone de Beauvoir vis-à-vis du jazz « moderne ». Ses observations glanées au Nick's Bar sont plutôt narquoises, et elles portent surtout sur l'effet de la musique sur la clientèle beaucoup plus que sur la musique même. A titre d'exemple, il compare le jazz à la musique française :

---

<sup>107</sup> Pour donner un contexte plus large à ses commentaires, Simone de Beauvoir signale qu'un « tel passage à l'abstraction n'est pas limité au domaine du jazz...Le cubisme, le surréalisme ont été vidés eux aussi de leur contenu » (369). En établissant un rapport entre le jazz et ces deux grands mouvements artistiques, Simone de Beauvoir laisse entrevoir l'importance qu'elle accorde au jazz en tant que phénomène culturel.

« Chopin<sup>108</sup> fait rêver, ou André Claveau<sup>109</sup>. Pas le jazz de Nick's Bar. Il fascine, on ne pense qu'à lui. Pas la moindre consolation. Si vous êtes cocu, vous repartez cocu, sans tendresse » (681). Contrairement à Simone de Beauvoir, il se montre ouvert aux possibilités offertes par les rythmes de cette musique moderne : « Si vous êtes dur, jeune et frais, le rythme vous agrippe et vous secoue. Vous sautez sur place, de plus en plus vite, et votre voisine saute avec vous ; c'est une ronde infernale » (681). Sartre conclut son bref article en proclamant que ces descentes dans la frénésie jazzistique sont le « divertissement national des Etats-Unis » (682).

Là où Simone de Beauvoir fait état de sa consternation, Sartre fait preuve d'indifférence. Comme nous l'avons vu plus haut, il croyait que le jazz était déjà dans sa phase décadente en 1946, et il ne prend donc pas au sérieux la musique du Nick's Bar, se contentant de comparer quelques détails associés à l'ambiance jazzistique, tels que la tenue vestimentaire des musiciens français et américains : « En France les jazzistes sont de beaux hommes mats avec des chemises flottantes et des foulards. Si ça vous embête d'écouter, vous pouvez toujours les regarder et prendre des leçons d'élégance. Au Nick's Bar, il est conseillé de ne pas les regarder ; ils sont aussi laids que les exécutants d'un orchestre symphonique » (681). Même lorsqu'il parle de musique, le spectacle offert par l'assistance capte son attention : « Toute une

---

<sup>108</sup> On sait que Chopin naquit en Pologne, mais que son père était français, et qu'il fit carrière à Paris.

<sup>109</sup> Chanteur populaire français qui était au sommet de sa gloire dans les années 40 et 50. Pour de plus amples renseignements, visitez le site Internet [http://www.chanson.udenap.org/fiches\\_bio/claveau\\_andre.htm/](http://www.chanson.udenap.org/fiches_bio/claveau_andre.htm/)

foule crie en mesure, on n'entend même plus le jazz, on voit des gens, sur une estrade, qui suent en mesure, on voudrait tourner sur soi-même, hurler à la mort, taper sur la figure de sa voisine » (682). En lisant de telles descriptions, on est frappé par le ton d'étonnement et de moquerie. Pour Sartre, tout ce rituel un peu étrange indique que le jazz a dégénéré en musique de fond pour accompagner ces rites urbains. Il admet pourtant son pouvoir cathartique : « Vous sortirez de là un peu usé, un peu ivre, mais dans une sorte de calme abattu, comme après les grandes dépenses nerveuses » (682).

C'est de ce point de vue qu'on peut dire que Sartre acceptait le jazz moderne avec moins de réticence que Simone de Beauvoir. Tous deux partageaient toutefois une posture résolument passéiste. Malson, par contre, met en garde contre cette attitude quand il écrit que « ...dès qu'on veut opérer un clivage entre le jazz d'aujourd'hui et le jazz d'autrefois on ne fait qu'accuser leurs rapports ». Cela revient à dire que, de son point de vue, la perception du jazz partagée par Sartre et Simone de Beauvoir semblerait ne pas accepter que le jazz, comme tout art vivant, ait le droit d'évoluer et de correspondre à son époque. Leur indifférence à l'égard du jazz moderne est symbolique de leur refus de voir que le Noir américain a amélioré, sur plusieurs plans, son statut au sein de la société américaine. Selon Malson, cette hostilité provoque une perception de décadence associée à ces nouvelles formes d'expression musicale, qui, pour lui, ne sont que les prolongements historiques et logiques des musiques qui les ont précédées. Malson explique que les deux éléments

essentiels du jazz, « la sonorité expressive et le ‘swing’<sup>110</sup> », sont présents dans toute la lignée des divers styles jazzistiques. Même Sartre, lors de son compte-rendu de sa visite au Nick’s Bar, constate que la musique faisait bouger les clients, preuve évidente que les amateurs avertis savaient apprécier la pulsation du be-bop. Les observations de Sartre ne font que confirmer l’idée suivante, émise par Malson :

« Toute réflexion sur le swing suppose qu’il soit d’abord perçu. La querelle du jazz ancien et du jazz moderne ne peut plus, à ce niveau, être maintenue dans l’univers du discours. L’existence du swing dans le jazz d’aujourd’hui, est attestée par l’opinion de *presque tous* les jeunes musiciens, noirs et blancs, par celle, aussi, des amateurs éclairés » (1476). Le mot-clé ici est « éclairés », car avec le be-bop, le jazz a quitté le domaine de la musique populaire pour devenir quasiment l’équivalent américain d’une musique de chambre. Bien que le point de vue de Sartre et Simone de Beauvoir reste résolument conservateur, il est heureux que Malson soit là pour offrir aux lecteurs des *Temps modernes* une mise à jour sur l’évolution du jazz aux Etats-Unis.

Dans ce numéro 99 des *Temps modernes*, daté de février 1954, l’article de Malson est immédiatement suivi par un texte d’un autre grand spécialiste du jazz, André Hodeir. L’article de ce dernier, intitulé « L’influence du jazz sur la musique

---

<sup>110</sup> Le « swing » peut être défini comme une pulsion rythmique séduisante qui fait bouger harmonieusement le corps de l’auditeur. Simone de Beauvoir se montrait sensible au swing en se plaignant des rythmes qui « ne signifient plus rien », autrement dit, joués d’une manière mécanique, sans solliciter un mouvement corporel d’accompagnement chez les auditeurs.

européenne », aborde le jazz d'une optique autre que celle adoptée par Malson. Alors que Malson établit une comparaison entre le jazz ancien et le jazz moderne, Hodeir fait allusion à une symbiose entre la musique classique et le jazz, donnant ainsi des titres de noblesse à cette musique née, selon la légende, dans les maison closes de la Nouvelle-Orléans.

Comme le suggère son titre, l'article de Hodeir est une étude sur l'apport du jazz chez des compositeurs européens, notamment chez Ravel, Milhaud et Strawinsky. Hodeir entame son analyse en parlant de la manière dont ces trois compositeurs arrivèrent à connaître le jazz. Il s'avère que chacun d'entre eux eut un contact initial par un biais différent. Pour Ravel, le flou demeure : il aurait simplement été « à l'affût du dernier cri » (1478). Les détails sont moins vagues pour Strawinsky : « Strawinsky, qui avait très probablement entendu des « ragtimes » (mais joués par qui et dans quelles conditions ?) ne fit-il plus ample connaissance avec cette musique par le truchement de partitions ? » (1479). Hodeir explique plus loin que ce sont justement ces partitions qui ont induit Strawinsky en erreur lors de ses tentatives de reproduire des effets jazzistiques.

Avant d'en venir à Milhaud, qui, des trois, avait la connaissance la plus intime du jazz, Hodeir éprouve le besoin d'évoquer l'étendue de la gamme de musiques classées en Europe sous la rubrique jazz, y compris « le petit ensemble nègre ou le grand orchestre blanc à la Paul Whiteman<sup>111</sup>, voire l'orchestre fantaisiste dans lequel

---

<sup>111</sup> D'après le site <http://www.redhotjazz.com/whiteman.html>, Whiteman fut le chef d'orchestre le plus populaire aux Etats-Unis dans le années 20. Il s'est donné le titre

le klaxon disputait la vedette à la scie musicale » (1479). Milhaud aurait eu sa première expérience en allant écouter l'orchestre blanc de Billy Arnold, venu de New York.

Il conclut que ces trois musiciens avaient visiblement eu une formation incomplète et que ces lacunes se faisaient sentir lorsqu'ils tentaient d'insérer des éléments de jazz dans leurs compositions. Le nombre de musiques assimilées au jazz étant considérable, il était fort possible qu'un amateur en puissance cherchant à s'initier ne tombe pas sur les meilleurs exemples du genre. Hodeir signale qu'en 1923 les orchestres de jazz faisant autorité étaient ceux de « King Oliver et ses émules, pour la plupart Néo-Orléanais venus s'établir à Chicago » (1482). Puisque aucun de ces musiciens ne figure sur la liste des influences jazzistiques de nos trois compositeurs classiques, Hodeir se demande si ceux-ci n'ont pas fait fausse route : « Ont-ils abordé le jazz par son petit côté, pris des œuvres mineures pour des manifestations typiques du genre nègre ? Se sont-ils laissés prendre aux contrefaçons du jazz commercial ? » (1482).

Dans son article, il ne se situe pas dans la querelle entre les anciens et les modernes, mais comme Simone de Beauvoir, il insiste sur le fait que les Noirs sont les vrais créateurs et innovateurs de cette musique. Certes la différence de couleur de peau n'est qu'une manifestation visuelle des divergences historiques, sociales et économiques qu'ont connues les deux races, rendues encore plus évidente par la ségrégation en vigueur aux Etats-Unis. Il est clair que ces conditions ont mené à une

---

de « roi du jazz », mais en réalité, son répertoire comprenait un mélange de morceaux dansants commerciaux et d'œuvres semi-classiques.

divergence culturelle qui reste perceptible aussi bien par Simone de Beauvoir que par Hodeir. Celui-ci n'évoque pas les réalités socio-économiques dans cet article, se cantonnant à une analyse strictement musicale qui porte sur deux éléments fondamentaux : la gamme du blues et les rythmes du jazz. Son étude est d'ailleurs plutôt technique, mais les perspectives qu'il offre à ses lecteurs valent la peine de déchiffrer son langage.

Afin de comprendre le raisonnement de Hodeir, il faut savoir interpréter la terminologie qu'il emploie. Un premier concept à saisir concerne la gamme du blues. Pour Hodeir, cette gamme est le seul apport qu'offre la musique noire à la musique européenne. Sans tomber dans des explications excessivement techniques, il suffit de savoir qu'une gamme est une suite de notes, chaque note étant séparée de la précédente par une distance prédéterminée appelée un intervalle. En musique occidentale, ces intervalles sont mesurés en demi-tons ou en tons. La distribution de demi-tons et de tons au sein de la gamme donne la couleur spécifique de la gamme. Chaque note dans la gamme a un numéro. Par exemple, la gamme majeure, si utilisée en musique occidentale, aurait la distribution suivante : 1 ton 2 ton 3 demi-ton 4 ton 5 ton 6 ton 7 demi-ton 8. En résumé, on peut dire que la gamme majeure est composée de notes séparées d'un ton, sauf entre 3 et 4, et 7 et 8, qui sont séparées par des demi-tons. La gamme du blues, par contre, peut être décrite comme suit : 1 ton 2 demi-ton 3 ton 4 demi-ton 5<sup>b</sup> demi-ton 5 ton 6 demi-ton 7 ton 8. L'effet produit par cette gamme est tout à fait différent de celui produit par la gamme majeure.

Marc Sabatella a décrit la gamme du blues comme le résultat de la rencontre entre la musique africaine et la musique occidentale.<sup>112</sup> Or, il s'avère que certaines notes de la gamme du blues produisent un effet insolite aux oreilles habituées uniquement à la gamme majeure. On désigne la 3, la 5<sup>b</sup> et la 7 de la gamme du blues comme des « blue » notes, c'est-à-dire des notes qui donnent la sonorité « noire » à la musique. Hodeir a repéré l'utilisation de ces notes dans l'œuvre de Ravel (*Concerto en sol, Concerto pour la main gauche*), ainsi que chez Milhaud (*Création du Monde*). Ce dernier a même touché à un des aspects les plus mystiques de la musique noire, le tiers flottant. Pour simplifier, nous avons dit plus haut que la troisième note de la gamme du blues est « blue », mais en réalité, la blue note est *entre* la 3 et la note un demi-ton au-dessus. Cette note quasi-fantôme, réputée être un vestige de la musique africaine et si importante pour donner la sonorité noire à la musique, peut être jouée par les instruments à cordes, les instruments à vent, et les chanteurs, à cause de leur capacité de légèrement modifier le ton d'une note. Le piano, instrument à tonalité fixe, n'a pourtant pas cette possibilité mais Milhaud a su combler cette lacune : « Le fa bécarré y alterne avec le fa dièse, l'un exerçant sur l'autre une attraction descendante d'abord, puis ascendante. Il semble qu'ici l'auteur ait approché sensiblement de la signification véritable de la blue note : l'instabilité » (1483).

Cette tentative de reproduire un effet jazzistique dans la musique européenne représente l'intellectualisation d'un concept ressenti intuitivement par les musiciens noirs. En effet, Milhaud s'est laissé tenté par l'émotivité expressive du jazz pour

---

<sup>112</sup>[http://www.outsideshore.com/school/music/almanac/html/Music\\_Theory/Jazz\\_Scales/Blues\\_And\\_Bebop\\_Scales/Blues\\_Scale.htm](http://www.outsideshore.com/school/music/almanac/html/Music_Theory/Jazz_Scales/Blues_And_Bebop_Scales/Blues_Scale.htm)



essayer de s'en servir dans sa propre musique, après avoir étudié de près techniquement le support de cette émotivité, rappelant ainsi l'aphorisme de Senghor : « l'émotion est nègre, la raison est hellène. » Bien qu'on lui ait reproché d'avoir, par cette formule, rabaissé le niveau intellectuel des Noirs, force est de constater que Senghor n'avait pas tout à fait tort, à condition de rester au niveau des généralités. A l'évidence, il y a des Noirs qui savent raisonner et des Blancs qui sont émotifs, mais il n'empêche que la musique noire américaine dégage une émotivité propre à fasciner des auditeurs plus accoutumés à la musique européenne, en partie causée par l'utilisation des « blue notes ».

Il se peut que l'émotivité ressentie soit en fait intensifiée par une certaine titillation provoquée par les diverses transgressions implicites au jazz : transgression sexuelle (la danse), transgression sociale (des Blancs qui écoutent une musique noire), et transgression musicale (avec ses mélodies et ses rythmes, le jazz représente une rupture par rapport à la tradition musicale européenne). Milhaud a cherché à incorporer cette dernière forme de transgression dans ses compositions, même si l'intérêt qu'il porta au jazz ne fut qu'éphémère : « La fameuse influence du jazz n'est plus pour lui qu'un souvenir : 'Déjà l'influence du jazz est passée, comme un orage bienfaisant après lequel on retrouve un ciel plus pur, un temps plus sur. Petit à petit le classicisme renaissant remplace les halètements brisés de la syncope' » (1481).

Parmi les divers sens du mot syncope, le Petit Robert<sup>113</sup> nous offre le suivant, avec un exemple très pertinent :

---

<sup>113</sup> Version électronique du Nouveau Petit Robert, 1996-1997.

**syncopé n. f.** ... 3 □ (1631) Mus. Prolongation sur un temps fort d'un élément accentué d'un temps faible produisant un effet de rupture dans le rythme. □

**contretemps** (2<sup>o</sup>). *Importance de la syncope dans le jazz traditionnel.*

Hodeir écrit à propos des trois compositeurs dont il est question dans son article : « Nos auteurs ont abondamment utilisé le procédé de la syncope (que le jazz n'a pas inventé, mais dont il a changé le sens) et les formules rythmiques qui en découlent » (1486). Beaucoup plus que la mélodie, c'est surtout le rythme jazzistique qui frappe l'oreille de l'auditeur et tout compositeur européen qui compterait insérer des éléments du jazz dans son œuvre doit aborder l'aspect rythmique de cette musique d'outre-Atlantique. Ravel, Stravinsky et Milhaud ont visiblement eu tous trois des difficultés à transplanter les rythmes du jazz dans leur musique.

Hodeir a d'ailleurs du mal à voir pourquoi certains commentateurs entendent des rythmes de jazz en écoutant le *Concerto de la main gauche* de Ravel : « Sans doute le grand thème qui apparaît au chiffre 28 de la partition se déroule-t-il sur une pulsation régulière, mais celle-ci évoque infiniment moins le « beat » du jazz qu'elle ne fait penser à un 'alla marcia' » 1487. Ici, Hodeir soulève un des problèmes pour celui qui cherche à copier fidèlement les rythmes du jazz dans un contexte musical européen. Même si le rythme est déchiffré parfaitement du point de vue technique, sans les autres éléments de l'orchestre jazz pour ajouter leurs nuances, le rythme n'aura pas le « beat » du jazz. Il est révélateur que Hodeir ne trouve pas de traduction française du mot « beat », qui se réfère simultanément au rythme, au tempo et au swing, tel que ce dernier a été expliqué plus haut. Lors de son analyse de la musique

de Ravel, Hodeir nous fait voir déjà que le rythme jazzistique conserve toujours un certain aspect qui échappe à l'analyse purement objective.

Pour Hodeir, Milhaud, par contre, dans *La Création du Monde*, « révèle une compréhension moins superficielle de la rythmique jazzistique » (1487), mais il s'empresse de déclarer que l'utilisation de la syncope dès les premières mesures du morceau n'est pas forcément signe de jazz. En effet, tout au long de l'œuvre, Hodeir trouve des effets rythmiques qui n'arrivent pas à la hauteur de ses critères: « Aucun de ces rythmes, qu'ils soient ou non syncopés, ne procède, si ce n'est incidemment, du bon jazz de l'époque » (1488). C'est pour Strawinsky que Hodeir semble avoir le plus d'estime lorsqu'il déclare : « Bien que le *Ragtime pour onze instruments* ait été composé plusieurs années avant la *Création*, l'écriture de Strawinsky témoigne d'un sens jazzistique nettement plus développé » (1488). Mais chez Hodeir, personne n'est parfait, et il étale ses connaissances techniques pour montrer où Strawinsky a justement commis une erreur monumentale qui a fait tache d'encre : « Il est dommage que Strawinsky, influencé sans doute par la notation inexacte des partitions qui l'ont aidé à s'initier à la musique négro-américaine, y utilise un graphisme erroné, notant 'croche pointée double croche' ce qu'il aurait dû écrire 'noire-croche en triolet' » (1488). Seul un musicologue saisirait toutes les subtilités techniques exposées dans cette observation, mais même le plus profane des lecteurs parvient à comprendre que les rythmes de Strawinsky ne sont pas ceux des orchestres américains.

Malheureusement, ajoute Hodeir, Strawinsky allait servir de modèle pour ses successeurs: « Cette erreur matérielle – reprise , à sa suite, par Milhaud, Ravel et tous

les musiciens qui se sont piqués d'écrire 'dans le style du jazz' – devait contribuer à défigurer le rythmes parfois fort bien pensés du *Ragtime* » 1488).

Dans l'argumentation de Hodeir, un aspect quasiment ingénu commence à se révéler à mesure qu'il discute l'influence du jazz sur la musique européenne. Etant donné que le jazz est une musique produite au sein d'un pays spécifique, par un peuple issu d'une tradition sociale, culturelle et historique spécifique, on ne pourrait espérer avoir les mêmes résultats si ne serait-ce qu'un seul des paramètres de base est modifié. Autrement dit, on ne voit pas pourquoi Hodeir aurait le droit de tenir rigueur aux compositeurs européens de produire un jazz moins bon que celui joué par les jazzmen noirs américains. Comme nous l'avons vu avec Simone de Beauvoir, même les Américains déçoivent parfois lorsqu'ils jouent un style de jazz qui ne leur est pas tout à fait propre. Par contre, la vraie contribution de l'article de Hodeir réside dans la manière dont il analyse de près et, de ce fait, démystifie, certaines nuances de la mélodie et du rythme jazzistique.

L'article de Hodeir aboutit à trois conclusions. La première concerne les rythmes du jazz, qui n'ont de sens que superposés à une pulsation permanente, ainsi qu'il l'explique : « En supprimant la pulsation de base ; nos auteurs ont tué le principe d'attraction sans lequel le phénomène du swing ne peut pas se produire » (1489). Une deuxième conclusion concerne la futilité qu'il y a à essayer de mettre du jazz sur partition. Certes il peut y avoir des indications notées, tels que des accords ou des notes de la mélodie, mais ces indications écrites ne sont que le point de départ, pas une fin en soi, car l'essence d'une prestation de jazz est l'improvisation. En plus, comme le signale Hodeir : « Ni le swing, ni l'éventail des possibilités sonores ne

peuvent faire l'objet d'une notation sur le papier » (1489). La troisième conclusion est qu'un échange entre la musique européenne et le jazz ne peut aller que dans un seul sens : « Le jazz peut se nourrir des acquisitions européennes ; la tradition occidentale est incapable d'assimiler les acquisitions du jazz » (1491). Même si l'on utilise certains effets jazzistiques, ils n'ont pas de sens en dehors de leur contexte d'origine. Pour Hodeir, les tentatives de Strawinsky, Ravel et Milhaud « dressent le bilan d'une vaine entreprise » (1492).

Parmi les quelques articles sur la musique d'outre-Atlantique qui ont figuré dans les dix premiers volumes des *Temps modernes*, la grande majorité traite d'un aspect particulier de la musique noire<sup>114</sup>, considérée par les spécialistes et le grand

---

<sup>114</sup> Une exception notable est un article de Béatrice Farwell. Elle entame cet article, paru dans le numéro spécial sur l'Amérique, en indiquant que pour plusieurs observateurs le champ de musique typiquement américaine est limité « à la musique des nègres et à celle des cow-boys des plaines de l'Ouest » (393). « Le Folklore musical américain » laisse de côté ces deux genres pour aborder « l'engouement croissant pour les chants populaires qui ont été importés en Amérique ou y ont pris naissance » (393). Cette musique populaire, désignée aux Etats-Unis comme « folk music », était l'œuvre principalement de Blancs, mais à l'opposé de la ségrégation qui régnait à l'époque, les interprètes de cette musique du peuple n'étaient pas seulement de race blanche. L'un des pionniers de cette musique était un ex-détenu noir connu sous le nom de Leadbelly, même si sa musique n'avait « rien d'africain en elle, excepté peut-être le sens rythmique du chanteur et l'irrégularité des vers » (395). Par

public comme une musique typiquement américaine. Ce qui précède a mis en évidence les multiples façons dont on peut aborder le jazz. Sartre s'intéresse à cette musique d'un point de vue historique, tandis que Simone de Beauvoir en a une conception plutôt raciale. Pour expliquer ce que le jazz représente pour lui, Malson utilise une approche évolutionniste, et Hodeir met l'accent sur l'aspect géographique. Quelque peu paradoxalement, Johnson, qui ne parle pas du jazz, mais d'un de ses antécédents, les Negro Spirituals<sup>115</sup>, intègre toutes ces approches lorsqu'il souligne le côté expérimental pour expliquer la création de la musique noire. Il est intéressant de noter que Johnson semble plus tolérant de la participation des Blancs au jazz que Simone de Beauvoir. Cela s'explique peut-être par le fait que cette dernière, étrangère et non musicienne, est moins sensible aux nuances qualitatives de cette musique. Elle a donc tendance à tout voir en « noir et blanc », sans pour autant capter les tons gris auxquels se sont montrés sensibles Malson et, à un moindre degré, Hodeir. Les idées de Johnson, Noir américain vivant aux Etats-Unis, montrent la capacité des artistes de surmonter toute altérité d'ordre historique, racial et géographique pour maîtriser un art lié à une culture spécifique. De cette manière on peut dire que Malson est le participant aux *Temps modernes* dont la vision s'accorde

---

contre, à part quelques autres vedettes noires, la majorité des chanteurs importants du genre étaient blancs.

<sup>115</sup> En général, les musicologues s'accordent sur la généalogie suivante du jazz : la première musique des Africains venus en Amérique fut le chant de travail. Elle fut suivie des Negro Spirituals. Le blues fut la première musique des Noirs affranchis et le jazz émergea comme un raffinement du blues.

le mieux avec les constatations de Johnson. En dissociant le jazz du folklore noir américain (ainsi allant de ce fait à l'encontre de l'approche historique de Sartre), Malson explique les apports des Blancs, (s'opposant ainsi à la perspective raciale de Simone de Beauvoir) et ceux des musiciens de divers pays du monde (s'inscrivant ainsi en faux contre la dimension géographique que l'on trouve chez Hodeir. Cela montre que l'altérité géographique peut s'effacer à force qu'on essaye de se former sérieusement dans les pratiques de l'art). En fait, Malson explique la réalité actuelle du jazz, phénomène culturel multiple, dont les styles divers sont interprétés par des individus d'une grande diversité ethnique, raciale et géographique. Malson, à n'en pas douter, est le jazziste le plus avisé des *Temps modernes*.

Une curieuse lacune dans cette discussion sur l'assimilation culturelle est l'absence de l'opinion de Boris Vian, exemple par excellence de l'Européen qui a pu assimiler la culture noire américaine. Si Sartre et Simone de Beauvoir étaient fascinés par l'Amérique en général, on peut dire que Vian avait une passion pour l'Amérique noire, sans pour autant s'être jamais rendu aux Etats-Unis. Son roman le plus connu, *L'écume des jours*, dont un petit extrait figure dans le numéro 13 des *Temps modernes* (octobre 1946), est construit sur un fond de jazz. Outre ses activités littéraires<sup>116</sup>, Vian était trompettiste de jazz. Sa connaissance de la musique noire était donc beaucoup plus intime que celle des autres auteurs des *Temps modernes*. C'est justement en sa qualité d'expert que Vian aurait contribué à la discussion sur

---

<sup>116</sup> Rappelons que Vian est également connu pour quatre romans publiés sous le pseudonyme Vernon Sullivan, un soi-disant auteur noir américain que Vian prétendait traduire en français.

l'assimilation du jazz par les Européens. Il rédigea plusieurs articles pour *Les Temps modernes*, notamment dans le cadre de sa rubrique *La chronique du menteur*, sans pour autant s'exprimer vraiment sur la musique.

Christopher Jones nous aide à comprendre son mutisme à ce sujet. Dans son article intitulé "The *Passe-Blanc*: Boris Vian and the New French Literary Establishment"<sup>117</sup>, Jones fait allusion à la nature satirique de *La chronique du menteur*, soulignant que les cibles de ses plaisanteries étaient souvent les autres membres de l'équipe des *Temps modernes*, y compris dans *L'Ecume des jours* où l'héros est fasciné par Jean-Sol Partre. Cette pratique avait d'ailleurs fini par les vexer. A titre d'exemple, Jones signale que Vian avait soumis un article à publier, ostensiblement pour le numéro spécial sur l'Amérique, mais que Sartre, qui s'était plusieurs fois rendu aux Etats-Unis depuis la Deuxième guerre mondiale 1946, avait jugé le texte trop superficiel. Il avait donc refusé de le publier. Dans ce numéro spécial consacré à l'Amérique, le nom de Vian est attribué à un article sur le journaliste américain Norman Cowin et, dans la table des matières du Tome II, à l'article suivant sur les Negro Spirituals, bien que le lien entre Vian et cet article ne soit pas très clair. De toute évidence il n'en est pas l'auteur, mais son nom ne figure pas non plus parmi les traducteurs de l'article. En tout cas, après 1946, les écrits de Vian se firent de plus en plus rares. C'est dommage, car s'il avait su écrire sur le jazz tout en retenant son goût pour l'ironie et le sarcasme, il aurait pu éclairer le public

---

<sup>117</sup> Article accédé le 11 août 2006 au site Internet suivant :

<http://ml.hss.cmu.edu/facpages/cjones/PasseBlanc.pdf>



des *Temps modernes* sur divers aspects de l'importance sociale et culturelle de cette musique.

Quoique ces rédacteurs abordent le jazz d'optiques divergentes sur le jazz, il est évident que ceux-ci attachent une certaine importance au jazz en particulier, et la musique noire américaine en général. Cette estime va en quelque sorte à l'encontre de l'appréciation accordée par les Européens à l'expression artistique américaine en général. A cet égard, Andrei Markovits constate dans son livre *Uncouth Nation* que la gauche et la droite européenne tous deux voient la culture américaine comme quelque chose d'inauthentique. Pour la gauche cette inauthenticité est due au commercialisme et au capitalisme américains tandis que selon la droite le manque d'une histoire et d'une tradition américaines explique le caractère creux de la culture aux Etats-Unis. Il est vrai que pour beaucoup d'Américains, la culture devait suivre les normes européennes. Markovits signale que presque toute la culture « sérieuse » est d'origine européenne. Cela étant, on ne s'étonne pas que les Européens trouvent l'expression artistique américaine une fade imitation de leur propre culture. Par contre, ils sont beaucoup moins indifférents devant des manifestations culturelles qui reflètent l'originalité de l'expérience américaine, A titre d'exemple, nous avons vu dans le chapitre sur le puritanisme que Sartre et Simone de Beauvoir se montraient enthousiastes pour la littérature américaine qui s'écartait du modèle européen (notamment Hemingway, Steinbeck, Caldwell), justement parce que celle-ci, une fois libérée du poids de la tradition, leur ouvrait les yeux à de nouvelles possibilités de technique romanesque. Or, il s'avère que les musiques influencées par les Noirs américains sont appréciées par les Européens à cause du fait qu'elles contiennent des

éléments inexistant dans les musiques de leurs pays, notamment l'élément rythmique si accentué dans la musique noire. L'Amérique a occidentalisé la musique africaine pour la reformer en forme consommable pour les Européens. Ceux-ci connaissent déjà le côté occidental, donc ils se basent sur l'étalon noir pour mesurer l'apport culturel de la musique américaine.

## Chapitre 4: *Les Temps modernes* et le plan Marshall

On sait que, afin d'empêcher que le communisme ne prenne racine dans les pays de l'Europe occidentale appauvris par la guerre, le gouvernement américain lança un plan d'aide financière destiné à faciliter le rétablissement économique de ces pays, mieux connu sous le nom de plan Marshall. Que ce plan ait été accueilli avec grand scepticisme par les collaborateurs des *Temps modernes* ne surprendra guère. D'une part il pouvait paraître favoriser l'Allemagne, l'ancien occupant. De l'autre, on pouvait douter de son efficacité. Mais d'abord et avant tout, c'était la motivation profonde des Etats-Unis qui faisait hésiter. Il est vrai toutefois que le plan Marshall allait finir par avoir un impact en Europe beaucoup plus important que ne l'avait soupçonné l'équipe des *Temps modernes*.

### **4.1. *L'antiaméricanisme colore l'accueil du plan Marshall***

L'antiaméricanisme français était déjà vieux de plus de deux cents ans au moment de la parution du premier numéro des *Temps modernes*, mais Sartre et son entourage étaient les héritiers directs d'un avatar de l'antiaméricanisme qui avait vu le jour au lendemain de la Première Guerre mondiale. Philippe Roger ne manque d'ailleurs pas de noter que les rapports entre la France et les Etats-Unis ont toujours été plus tendus au lendemain des guerres.

En ce qui concerne la période qui fit suite à la guerre de 1914-1918, il cite les problèmes occasionnés par le remboursement d'emprunts et le traitement préférentiel

dont bénéficia l'Allemagne par les plans Dawes et Young<sup>118</sup>. Pour les collaborateurs des *Temps modernes*, l'histoire se répétait, l'Allemagne bénéficiant du même traitement préférentiel après la Deuxième Guerre mondiale. Dans cette optique de mauvais précédents le plan Marshall ne pouvait guère être bien accueilli et en dépit de l'état de délabrement de l'Europe au lendemain de la guerre, Sartre et son équipe ne le considéraient donc pas comme une manne. Alain Ranwez, dans son livre *Jean-Paul Sartre's Les Temps Modernes*, fait cependant mention de son approbation initiale, quoiqu'il faille remarquer que cet aval fut tempéré par une analyse marxiste qui mettait un aspect de l'initiative américaine sous un jour favorable. Une interprétation positive du Plan fut exposée en juillet 1948 dans un éditorial intitulé « Complicité objective » et signé T. M. Les auteurs de l'éditorial signalent d'ailleurs l'originalité du Plan : « Nous n'avons plus affaire à la politique d'expansion du capitalisme financier : le plan Marshall devra être finalement financé par l'impôt. Il s'agit de faire face à une situation devant laquelle les concepts classiques nous laissent désarmés » (3). Dans ce sens, l'éditorial reprend certaines idées qui avaient

---

<sup>118</sup> Le plan Dawes (1924) et le plan Young (1929) furent deux programmes conçus pour fixer les sommes que l'Allemagne devait payer en tant que réparations de guerre. Comme l'Allemagne eut du mal à respecter les conditions du plan Dawes, le plan Young fut créé afin d'assouplir l'échéancier des paiements à effectuer par les Allemands. En fait les noms des plans ont des consonances américaines parce que les présidents des comités internationaux qui abordaient cette question étaient américains. Symboliquement, ces deux plans marquent le début de la participation (ou l'ingérence, selon le point de vue) américaine dans les affaires de l'Europe.

été exprimées précédemment par *Les Temps modernes*. Dans son article, « Du 'Plein Emploi' au plan Marshall » (février 1948), Jean Domarchi avait signalé la crainte des Etats-Unis que les accords conclus dans le contexte des institutions financières créées à la fin de la deuxième guerre mondiale ne mettaient pas les Etats-Unis à l'abri des fluctuations économiques, puisque les fonctionnements de ces institutions « s'inspiraient de ceux qui prévalent dans les organismes bancaires traditionnels » (1355). Domarchi suggère ainsi que les Etats-Unis avaient été échaudés par le krach de Wall Street en 1929, cet échec cuisant du capitalisme libéral. Avec le plan Marshall, en ayant recours à l'impôt, le gouvernement américain refusait de se lancer dans une aventure spéculative qui aurait exigé des cautions et des garanties de remboursement. Ce recours à l'impôt eut deux conséquences : en premier lieu, le Plan dut être présenté sous un jour favorable au public américain, et deuxièmement, selon l'analyse des *Temps Modernes*, les travailleurs américains eurent leur mot à dire sur sa mise en œuvre<sup>119</sup>. Le raisonnement suivant apparaît donc dans l'éditorial :

Camarades, les ouvriers et les paysans d'Europe vont recevoir d'Amérique des machines et des produits de toute sorte. Ils se rappelleront qu'ils ne les

---

<sup>119</sup> Marie-Laure Djelic aborde la dichotomie entre les motivations déclarées publiquement par le gouvernement américain et les vraies motivations de celui-ci pour mettre en œuvre le plan Marshall. Elle constate que le plan Marshall fut une arme politique et géopolitique, même si le gouvernement américain n'avouait officiellement cela que rarement aux Etats-Unis, tout en l'avouant explicitement en privé. (Djelic 76)

doivent ni aux financiers, ni au gouvernement des Etats-Unis. Le plan d'assistance est financé par l'impôt. Ce sont donc, en fin de compte, les travailleurs américains qui viennent en aide aux travailleurs européens. (7)

Pour T.M., le plan Marshall résultait d'un prélèvement sur les salaires des travailleurs et il lançait l'espoir que les ouvriers américains et leurs homologues européens se rendraient compte de leur puissance :

Que chaque travailleur d'Amérique et d'Europe contrôle de sa place et pour ce qui concerne l'usage qui est fait des crédits américains ; que leurs camarades présents au gouvernement, s'il y en a, dénoncent devant l'opinion les pressions diplomatiques, les tentatives d'intimidation. Cette phase de la décadence capitaliste doit être, pour les travailleurs de tous les pays, l'occasion de faire sentir leur puissance et d'accroître la diplomatie secrète, contre la famine et contre la guerre (8).

Le jugement n'était donc pas négatif dans la mesure où le Plan pouvait offrir des potentialités positives à condition qu'il soit utilisé à bon escient. Toutefois, cet optimisme se vit rapidement dissiper.

Il convient de noter que le plan Marshall fut conçu par le gouvernement Truman comme une première composante de la lutte contre le communisme<sup>120</sup>, lutte qui finit par prendre des proportions de Guerre froide. Il est donc la composante qui touchait le plus les collaborateurs des *Temps modernes*, toujours marqués par le

---

<sup>120</sup> La justification du gouvernement américain pour ce plan se fondait sur l'idée que les pays européens appauvris par la guerre étaient des proies faciles de l'URSS, surtout si celle-ci leur proposait de l'aide.

souvenir des événements postérieurs à la Grande Guerre. Les autres aspects de la Guerre froide les touchaient beaucoup moins, notamment ceux afférents à la politique intérieure de la chasse aux communistes en Amérique, même si cette poursuite systématique restait une source d'indignation.

#### ***4.2. La crainte du mode de pensée américain***

Ainsi que nous l'avons déjà suggéré, les problèmes liés au relèvement de l'Allemagne étaient cause de grande méfiance aux *Temps modernes*. Ce sujet fut d'ailleurs évoqué lors d'une émission de *La Tribune des Temps Modernes*<sup>121</sup> enregistrée le 20 novembre 1947<sup>122</sup>, mais dont la diffusion fut interdite par le gouvernement Schumann (elle a été diffusée pour la première fois par France-Culture en 1989). L'invité de Sartre était David Rousset<sup>123</sup> :

---

<sup>121</sup> La pochette des enregistrements porte les renseignements suivants : Octobre 1947. Jean-Paul Sartre a 42 ans. « Pape de l'existentialisme », il se voit confier une tribune radiophonique hebdomadaire de *libre opinion*, dans le cadre de la Tribune de Paris du *Programme Parisien*. Il intitule sa tribune du nom de sa déjà célèbre revue fondée deux ans plus tôt : *Les Temps Modernes* .

<sup>122</sup> Afin de donner un contexte chronologique, le plan Marshall avait été lancé le 5 juin de cette même année.

<sup>123</sup> Alain Bonafé présente David Rousset aux auditeurs de cette émission :

« Nos auditeurs savent certainement que David Rousset, qui faisait partie des organisations de Résistance sous l'Occupation, a été déporté dans les camps de concentration allemands, d'où il est revenu, par miracle, à la fin de la guerre. Il a

**Sartre** : Vous savez qu'ici on a beaucoup de crainte, en particulier, vous voyez beaucoup de gens et même de bonne volonté, qui, se souvenant de l'agressivité de l'Allemagne nazie, ont grande peur de ce qu'ils appellent le « relèvement de l'Allemagne ». Est-ce que vous croyez que ce n'est pas un fait que de toute façon qu'il faut accepter puisque les Américains relèvent l'Allemagne ?

**Rousset** : Eh bien, vous savez, n'est-ce pas, les Américains posent le problème d'une façon tout à fait précise. La capacité de l'économie allemande est au moins double de la capacité de l'économie française d'aujourd'hui. Et ils disent alors « Qu'est-ce que vous voulez ? Même si on vous aide vous Français au maximum, vous n'arriveriez qu'à la moitié de ce que peuvent arriver les Allemands avec leur appareil économique existant. Alors vous voulez qu'on arrête artificiellement cette production ? C'est idiot. » Voilà la façon de raisonner des Américains. (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

---

écrit sur ce sujet deux ouvrages, intitulés l'un *L'univers concentrationnaire*, qui a reçu le prix Théophraste Renaudot, et *Les jours de notre mort*. Tous deux sont considérés comme les livres les plus importants qui aient paru sur la question. Mais en outre, pendant son séjour dans les camps de la mort lente, il a noué des relations avec des Allemands antinazis, déportés comme lui. Il vient de faire un voyage circulaire en Allemagne pour savoir ce qu'ils sont devenus depuis leur libération et pour les interroger sur la situation de l'Allemagne d'aujourd'hui. »



C'est ainsi que la mentalité américaine était perçue par certains observateurs français : au nom de l'efficacité, les Américains étaient prêts à effacer toute trace d'animosité envers l'ancien ennemi allemand. Pour l'Amérique, l'efficacité primait, ce que n'avaient cessé de répéter Robert Aron et Arnaud Dandieu dans leur livre *Le Cancer américain* (1931) en évoquant le spectre de la rationalisation. Pour ceux-ci, la rationalisation était un trait de caractère inné d'outre-Atlantique, un mode de pensée que l'Amérique cherchait à répandre en Europe.

Aron et Dandieu étaient même résolument alarmistes lorsqu'ils accusaient les Etats-Unis de profiter des dégâts provoqués par la Première guerre mondiale pour renforcer leur mainmise sur les économies européennes, notamment grâce au plan Young qui, selon les Américains, avait été conçu pour « libérer l'Europe des suites financières de la guerre, l'asservissait bien plutôt de façon définitive, en les aggravant et les consolidant à jamais » (155). Cette même idée devait être reprise par *Les Temps modernes* lorsque l'on dénonça les machinations économiques et la duplicité commerciale pratiquées par les Etats-Unis lors de la mise en œuvre du Plan Marshall. Aron et Dandieu ont sans doute raison de constater que le plan Young, quoique mieux conçu que son prédécesseur, le plan Dawes, fut un signe précurseur de la domination future des Etats-Unis dans les affaires européennes. Avec ces deux plans, les Etats-Unis avaient leur mot à dire concernant les réparations en tant que créancier.

Notons également qu'en gardant à l'esprit leur dégoût pour « l'hégémonie de mécanismes rationnels sur les réalités concrètes et sentimentales », Aron et Dandieu accusaient le plan Young d'introduire dans l'ordre économique international « le règne de la pure abstraction mathématique ». Pour cette raison, ce plan marquait

L'aboutissement du cancer américain, qui met l'abstrait au dessus du concret, l'homme politique et surtout économique au-dessus de l'individu vivant, et qui procède d'une hypocrisie d'un genre nouveau en substituant à l'impérialisme par l'autorité, l'impérialisme par la suggestion. Le colonialisme ne s'appelle plus colonialisme, mais rationalisation. (159)

Dans *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*, Siegfried fait allusion à la rationalisation américaine, notamment en faisant le bilan des avantages et inconvénients de ce mode de pensée lorsqu'il est appliqué à l'échelle industrielle :

Il faut conclure que, partout où la machine, la série, l'organisation triomphent, le génie américain triomphe avec elles. Mais il n'est plus adapté et ne peut donner son plein rendement quand, au lieu d'une coopération réglementée, c'est l'attention consciencieuse, l'intérêt pris au « bel ouvrage », l'initiative artistique, le libre jaillissement de la personnalité qui sont requis. (180).

Georges Duhamel, pour sa part, a une grande confiance dans l'ingéniosité des Américains : « La complexité des problèmes techniques ne suffit pas à décourager l'esprit dans une carrière illuminée depuis plus d'un siècle par d'enivrants succès. La machine à cueillir les fraises ? Ne les lancez point là-dessus : ils vont l'inventer, juste ciel ! Et peut-être même la machine à choisir les fraises, à goûter, à digérer les fraises » (162). Pour soutenir la validité de ces prédictions, Duhamel cite l'invention de l'égreneuse de coton, qui par la suite, a permis aux Américains d'extraire une huile de la graine.

Aron et Dandieu, par contre, se montrent foncièrement opposés à la rationalisation en tant que concept social : « Le cancer américain, pour ne le définir

encore que par ses modes apparents, c'est la suprématie de l'industrie et de la banque sur la vie entière de l'époque. C'est l'hégémonie de mécanismes rationnels sur les réalités concrètes et sentimentales, ressorts profonds du véritable progrès de l'homme » (16).

C'est justement sur ce fond historique de méfiance envers le côté pratique des Américains que Rousset concevait leurs efforts pour aider l'Allemagne à se relever, tout en sachant qu'ils avaient la même attitude envers les seize pays bénéficiaires du plan Marshall, anciens ennemis et anciens alliés confondus<sup>124</sup>. Lors de cette même émission, Rousset reconnaissait le bien-fondé de cette optique lorsqu'il constatait : « C'est tout à fait juste, à mon sens, et tout à fait nécessaire que l'Allemagne retrouve un moyen d'exister et de vivre, autrement elle est un danger de pourrissement pour toute l'Europe. » En fin de compte, d'après Rousset, le vrai problème posé par le relèvement de l'Allemagne était celui de la domination américaine en Europe : « Le danger dans l'opération américaine, c'est de savoir qui contrôle, socialement parlant, cette reconstruction de l'appareil économique allemand. » Le problème ainsi posé, Rousset était naturellement amené à prôner l'indépendance européenne par rapport à l'Amérique : « Ce problème, c'est le nôtre, et à mon sens, ne peut être résolu précisément que dans un contrôle social et dans une organisation planifiée de l'économie européenne. Il n'y a pas d'autre choix » (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission). En mai 1950, les idées de Rousset sur une

---

<sup>124</sup> Les seize pays bénéficiaires du Plan Marshall furent : l'Allemagne, l'Autriche, la Belgique, le Danemark, la France, la Grande-Bretagne, la Grèce, l'Irlande, l'Islande, l'Italie, le Luxembourg, la Norvège, les Pays-Bas, le Portugal, la Suède, et la Turquie.

organisation économique européenne se virent concrétiser lors du lancement du plan Schumann<sup>125</sup>.

Dans « Une stratégie économique » (*Les Temps modernes*, juillet 1948), Pierre Uri<sup>126</sup> se montre également préoccupé par le relèvement de l'Allemagne, mais curieusement, bien que son article, « Une stratégie économique », parût quelques mois après l'émission de *La Tribune des Temps modernes*, Uri semble voir une économie allemande autre que celle dépeinte par Rousset : « Quant à l'Allemagne, non seulement sa production est au point mort, non seulement ses importations et ses

---

<sup>125</sup> A.W. Lovett, dans son article intitulé « The United States and the Schumann Plan. A Study in French Diplomacy 1950-1952 », nous dit que le plan Schumann fut une proposition de fusionner les ressources de charbon et d'acier de la France et de ses voisins européens. Lovett signale que Schumann, ministre français des Affaires étrangères, a conçu ce plan afin de limiter les avantages de compétitivité possédés par l'industrie lourde allemande.

<sup>126</sup> Pierre Uri (1911 – 1992) commença sa carrière comme professeur de philosophie pour devenir un grand protagoniste dans l'édification de l'Europe, aux côtés de Jean Monnet. Il fut également économiste et membre du Commissariat au Plan (créé en 1945 par De Gaulle pour ranimer l'économie française), professeur à l'Ecole normale d'Administration (ENA) et à l'Université de Paris IX Dauphine.

[http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par\\_auteur&auteur=163&cat=0204&c=U&count=0](http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par_auteur&auteur=163&cat=0204&c=U&count=0) Il est l'auteur de maints ouvrages sur divers aspects de l'économie, notamment *Penser pour l'action* (1991), *Développement sans dépendance* (1974), ainsi que plusieurs ouvrages en collaboration avec d'autres économistes.

exportations sont réduites par rapport à l'avant-guerre de quelque deux milliards de dollars, mais elle est coupée en deux, et l'organisation des Seize prend en charge l'Allemagne de l'Ouest » (38).

Uri et Rousset considèrent le même phénomène de deux points de vue divergents. Là où Uri parle de production au point mort, Rousset parle d'une capacité double de la capacité française. Là où Uri signale que l'Amérique paie des « réparations » à l'Allemagne, Rousset se plaint du raisonnement des Américains. La complémentarité et la cohérence des idées exprimées par les deux auteurs dans deux médias différents (presse écrite et radio) révèlent le degré de l'inquiétude ressentie à l'égard de l'Allemagne aux *Temps modernes*. On notera d'ailleurs qu'un numéro spécial des *Temps modernes* fut plus tard consacré à l'Allemagne (numéros 46-47, août-septembre 1949).

Mais plutôt que de se lamenter sur le relèvement de l'ancien occupant, Uri va encore plus loin que Rousset pour signaler l'importance de l'économie allemande au niveau européen, et c'est dans cette optique qu'il évalue le plan Marshall. Il constate que « Les deux pivots de l'économie européenne étaient l'Angleterre et l'Allemagne » (37) mais que, après la guerre, les deux puissances économiques européennes se trouvaient affaiblies, et par conséquent, elles ne pouvaient plus jouer leurs rôles de moteurs économiques de l'Europe. Le problème posé par le plan Marshall, selon Uri, c'est que sa mise en œuvre risquait de bouleverser l'équilibre économique européen. Il poursuit son analyse de la situation de l'Allemagne en montrant comment le Plan sert d'entrave au rétablissement de l'équilibre commercial qui existait en Europe avant la guerre :

Le vrai commerce européen c'était en fait, et c'est davantage encore en puissance, le jeu des échanges entre l'Est et l'Ouest, entre les pays à surplus industriel et les pays à surplus agricole ; mais ce commerce était triangulaire et s'accomplissait par l'intermédiaire de l'Allemagne... Mais voici que le texte de loi voté par le Congrès limite les possibilités d'exportations des pays participants vers l'Est européen, en prévoyant l'interdiction de fournitures qui n'auraient pas été autorisées si elles avaient dû venir directement de l'Amérique. (38)

Ainsi, les préoccupations anticommunistes des Américains empêchent le libre échange entre l'Allemagne et ses anciens partenaires commerciaux, situation qui rend le relèvement de l'Allemagne encore plus difficile sans l'aide américaine. En fin de compte, comme le suggère Uri, c'est justement l'aspect anticommuniste du plan qui gâche les bienfaits qu'il aurait pu avoir pour l'Europe : « Quelles que soient les contradictions qui la minent et les données objectives du problème de l'Angleterre et de celui de l'Allemagne, il y aurait en théorie un avenir pour l'Europe occidentale si elle pouvait être autre chose qu'un bastion avancé du capitalisme contre la révolution soviétique. » (41)

Uri montre donc l'importance, et pour l'Allemagne et pour l'Europe, de rétablir la puissance économique allemande, malgré son statut d'ancien ennemi. Le plan Marshall, par contre, qui se veut le remède aux problèmes économiques occasionnés par la guerre, apparaît comme une source de nouveaux problèmes provoqués par la reconfiguration commerciale qu'il impose à l'Europe, reconfiguration qui s'avère évidemment favorable aux intérêts américains. On

comprend que les collaborateurs des *Temps modernes* se méfient des motivations américaines, en dépit des déclarations de générosité proclamées de façon officielle.

Aux *Temps modernes* le plan Marshall apparaissait clairement suspect à deux niveaux, et Kenneth Cornell<sup>127</sup> nous aide à mieux saisir la prise de position de la revue lorsqu'il signale que deux articles, l'un rédigé par un Américain, John Barnaby, et l'autre par l'économiste français Jean Domarchi, parurent en janvier et février 1948. Tous deux se montrent hostiles au Plan et doutent de sa capacité de produire les résultats prétendument escomptés par les Etats-Unis.

La première réaction écrite au Plan se trouve dans l'article de John Barnaby, intitulé « Une Opinion américaine », publié dans *Les Temps modernes* de janvier 1948<sup>128</sup>. L'analyse proposée par Barnaby porte sur la forme embryonnaire du plan, conçu à partir des idées de l'ancien chef d'Etat-major général de l'armée américaine George Marshall, devenu depuis Secrétaire d'Etat dans le gouvernement Truman. Lors d'un discours prononcé à l'université de Harvard, durant la cérémonie de la remise de diplômes à la promotion de 1947, Marshall esquissa une série de mesures destinées à aider l'Europe à se relever des décombres de la guerre. Barnaby fait ainsi état de ses motivations :

En moins de vingt minutes, le Secrétaire d'Etat lança une offensive jumelée à l'adresse des deux spectres qui menacent l'Europe : la famine et La Russie soviétique...Parler du plan Marshall au mois de juin était quelque peu

---

<sup>127</sup> Kenneth Cornell, « Les Temps Modernes: Peep Sights across the Atlantic ».

<sup>128</sup> Pour une raison ou pour une autre, cet article ne figure pas dans la table des matières contenues dans le tome III.

prématuré ; ce que Marshall en effet proposait au monde dans son discours de Harvard ne constituait pour les Etats-Unis qu'une ligne éventuelle de conduite. (1234)

Néanmoins, Barnaby n'hésite pas à exposer quelques aspects problématiques du futur Plan :

Cependant une des plus graves questions soulevée par le discours de Marshall n'avait pas encore reçu de réponse en juin et n'a pas encore été définitivement éclaircie jusqu'à maintenant. Les Etats-Unis peuvent-ils soutenir l'effort exigé par le plan Marshall ? Chacun serait à première vue tenté de répondre par l'affirmative, mais un examen plus attentif est moins réconfortant. (1243)

Il poursuit son analyse en montrant que les Etats-Unis avaient les fonds nécessaires (cinq milliards de dollars par an), mais qu'il aurait fallu un changement de sa politique de commerce extérieur pour éviter que le Plan se retourne contre les Etats-Unis.

Voici son raisonnement :

Les \$22.000.000.000 que les seize nations demandent aux Etats-Unis représentent l'excédent des importations européennes en provenance d'Amérique sur leurs exportations aux Etats-Unis. Puisque ce niveau d'importation a été réduit théoriquement par la réponse de la Commission de Coopération<sup>129</sup> au point le plus réduit compatible avec un niveau d'existence

---

<sup>129</sup> Barnaby avait expliqué au préalable que « Les nations non communistes d'Europe dont la plupart étaient sur le point de s'effondrer économiquement, furent très sensibles à l'offre américaine. Grandement stimulées par l'initiative de la Grande-



décent pour l'Europe, le seul chiffre susceptible de variation est le montant des exportations européennes aux Etats-Unis. Plus les Etats-Unis importent des biens susceptibles de relever la capacité d'exportation européenne, plus l'emprunt final nécessaire pour combler le déficit de la balance des paiements sera faible. Pour faire réussir le plan Marshall, les Etats-Unis doivent donc décider s'ils peuvent absorber annuellement des milliards de dollars de biens européens sans bouleverser leur propre économie. Cette conclusion est inéluctable, l'Amérique doit largement abaisser ses barrières douanières si l'on veut que le plan Marshall ait l'ombre d'un succès. (1244)

En citant la question du flux des biens entre l'Amérique et l'Europe, Barnaby se demande si le gouvernement américain a bien pensé le mécanisme de cause et effet sur lequel ce plan repose. En effet, la nature du problème relève d'un simple rapport arithmétique : si le but du plan Marshall est de stimuler la production européenne, il faut prévoir des débouchés pour celle-ci. Barnaby émet des doutes sur la capacité du marché américain à remplir cette fonction. Curieusement, la destination de la production européenne demeure imprécise lors des discussions du Plan Marshall, même aujourd'hui. Par exemple, un site Internet du gouvernement américain, <http://usinfo.state.gov/usa/infousa/facts/democrac/57.htm>, fait allusion uniquement au flux de biens partant des Etats-Unis.

Signalons aussi que l'économie américaine devait également profiter du plan Marshall, l'aide économique devant permettre aux Européens d'acheter des biens

---

Bretagne, les seize nations qui acceptaient l'offre de Marshall, créèrent un Comité de Coopération Economique Européenne à Paris » (1237).

américains transportés jusqu'en Europe par des navires de la marine marchande américaine. La réussite du Plan est connue : à partir de 1953, les Etats-Unis avaient octroyé 13 milliards de dollars et les économies européennes étaient de nouveau robustes<sup>130</sup>.

D'autres observateurs du plan Marshall semblent faire abstraction de la destination finale de la production européenne, comme Edwin Borchard, qui, en abordant les objections de la France aux mesures destinées à aider l'Allemagne, constate qu'il serait mal avisé que les Etats-Unis investissent dans un programme qui n'était pas en mesure de mener à une production maximale dans les pays concernés<sup>131</sup>, sans pour autant mentionner un marché pour cette production. Il nous semble fort possible que ce détail n'ait pas été pris en considération, surtout après avoir lu l'article de William C. Cromwell intitulé « The Marshall Non Plan, Congress and the Soviet Union. » Cromwell fait état des débuts un peu flous du plan Marshall lorsqu'il signale l'existence d'un rapport issu d'un comité *ad hoc* gouvernemental le 21 mars. Selon Cromwell, les recommandations de ce rapport intérimaire auraient été « des conclusions de nature très provisoire, tirées rapidement à partir d'analyses

---

<sup>130</sup> Cette citation est une traduction du passage suivant : “The Marshall Plan, it should be noted, benefited the American economy as well. The money would be used to buy goods from the United States, and they had to be shipped across the Atlantic on American merchant vessels. But it worked. By 1953 the United States had pumped in \$13 billion, and Europe was standing on its feet again.”

<http://usinfo.state.gov/usa/infousa/facts/democrac/57.htm>

<sup>131</sup> Borchard, “Intervention--The Truman Doctrine and the Marshall Plan” (888).

basées sur des informations disponibles actuellement ». Alan S. Milward confirme ce sentiment d'improvisation lorsqu'il dit : « Tous les spécialistes du sujet s'accordent pour dire qu'il n'existait pas de plan Marshall avant que Marshall n'ait prononcé son discours ; en fait le gouvernement américain avait tout simplement déterminé qu'un programme systématique d'assistance à l'Europe serait avantageux aux Etats-Unis »<sup>132</sup>.

Afin de connaître la destination voulue de cet excès de production européenne, il faut lire entre les lignes du discours prononcé le 5 juin 1947 par Marshall lorsqu'il déclame : « Nous devons faire de la sorte que les fabricants et les agriculteurs partout en Europe puissent et veuillent échanger leurs produits contre des devises d'une valeur constante et sûre »<sup>133</sup>. En évoquant la question des devises, il est clair que Marshall ne fait pas allusion uniquement au dollar et qu'il envisage donc que les produits européens s'écouleraient sur le marché européen. Pourtant, en dépit du fait que la production européenne n'était pas destinée à être vendue sur le marché

---

<sup>132</sup> Cette citation est une traduction du passage suivant: « There was, as all historians of the subject have shown, no Marshall Plan before Marshall spoke, only the decision that a systematic program of aid for western Europe was in America's real interest. » (Milward, 56)

<sup>133</sup> Cette citation est une traduction de la phrase suivante : "The manufacturer and the farmer throughout wide areas must be able and willing to exchange their products for currencies the continuing value of which is not open to question." Cet extrait du discours a été tiré du livre de John Agnew et J. Nicholas Entrikin intitulé *The Marshall Plan Today : Model and Metaphor* (xiv).

américain, Barnaby tient à rappeler au lecteur que les Américains doivent changer quand même leur perspective d'économie internationale pour que le Plan réussisse. A vrai dire, une telle modification d'horizon est due au fait que le rôle des Etats-Unis au sein de la communauté des nations avait changé. Afin d'illustrer la nature de ce changement, on peut recourir à une analogie du domaine sportif. Avant la guerre, l'Amérique n'était qu'un simple joueur dans l'équipe des nations. Pendant la guerre, elle devint la vedette de l'équipe. Après la guerre, avec le plan Marshall, l'Amérique, tout en conservant les deux premiers rôles, devint le manager de l'équipe. Dans son nouveau rôle, l'Amérique se devait d'examiner de près le jeu des causes et effets engendré par toute initiative concernant le commerce extérieur, car les intérêts du patronat ne coïncident pas forcément avec les intérêts de la main d'œuvre. D'après l'analyse de Barnaby, puisque l'Amérique recherchait un profit de son investissement en Europe, elle devait faciliter l'importation des biens européens en « abaissant les barrières douanières » qu'elle avait mises en place quand elle n'était qu'un simple joueur de l'équipe. Il restait bien entendu à savoir si le marché américain pourrait absorber ce flux de produits européens sans porter préjudice aux producteurs américains.

Plus loin dans son article, Barnaby souligne un autre aspect problématique du futur plan Marshall : l'effet de l'inflation qui risquerait de se produire à cause de la forte demande européenne pour les « moyens externes de reprise » tels que le blé, le charbon, le pétrole, les matières grasses et l'acier. Voici son explication :

« Si la pression extérieure continue qui, s'exerçant sur les prix de ces produits spécifiques, les fait monter à un niveau très élevé du fait de l'absence de

contrôle des prix américains, l'efficacité de la contribution américaine à l'Europe sera directement diminuée ; on aura pour un même nombre de dollars une quantité de plus en plus petite de marchandises. » (1245)

Refusant de se limiter au seul domaine économique, Barnaby aborde également l'éventualité que le Plan Marshall ait des effets néfastes sur la politique internationale. Selon lui, un tel plan ne pouvait qu'exacerber les tensions provoquées par la Guerre froide : « Le discours de Marshall indiquait clairement que l'urgence d'une aide ne s'imposait que pour les nations non communistes. Par définition donc, le plan se restreint à une moitié du monde et pour une courte période de temps » (1246) Cela étant, les Soviétiques se sentaient obligés de faire autant que les Américains pour maintenir la parité :

Plus encore, à l'échelle du monde, on peut dire que le plan Marshall est presque l'aveu qu'aucune paix n'est possible. Sa tonalité agressive incita les Russes à une contre-offensive diplomatique immédiate. Vint d'abord, comme mesure d'ordre économique envisagée par Moscou, le plan Molotov constitué par une série de pactes d'aide mutuelle conclus entre les différentes nations satellites de l'Europe orientale. D'un côté, Moscou négociait des accords commerciaux avec les nations comprises dans l'orbite communiste comparables à celui qui avait été signé avec la Tchécoslovaquie. (1246)

Ainsi, selon les indications de Barnaby, le plan Marshall n'était pas destiné à connaître un grand succès. À vrai dire il risquait même d'œuvrer à l'encontre des objectifs recherchés par les dirigeants américains. En faisant son bilan, Barnaby nous montre que le futur plan avait en fait le potentiel d'être cause de chaos économique

des deux côtés de l'Atlantique tout en poussant les Soviétiques à riposter. Il résume la situation assez poétiquement : « Des petits ruisseaux naissent les grandes rivières, dit le proverbe. Le simple fait du discours de Harvard fut suffisant pour faire surgir un bloc occidental et faire revivre par contraste un nouveau Komintern<sup>134</sup> » (1247).

En 1947 le Komintern devint le Kominform (tout en ne cessant pas de jouer un rôle central pour la dissémination du dogme communiste dans divers pays) en guise de riposte à la mise en œuvre du plan Marshall, démontrant ainsi la justesse de la dernière constatation de Barnaby. A cet égard, Geoffrey Roberts confirme cette prédiction : le plan Marshall ferait basculer l'Union soviétique dans le camp antioccidental malgré la prise de position soviétique initialement favorable à une coopération internationale<sup>135</sup>. Dans son article intitulé « GATT, The Marshall Plan, and OECD », William L. Clayton<sup>136</sup> signale qu'une pomme de discorde majeure chez les Soviétiques fut la condition imposée par les Etats-Unis que les états bénéficiaires du plan se regroupent dans une organisation économique destinée à prolonger son existence même après la période d'assistance prévue. Barnaby, lorsqu'il décrit<sup>137</sup> la

---

<sup>134</sup> Réseau de commande international dirigé par le parti communiste soviétique.

<sup>135</sup> Geoffrey Roberts, "Moscow and the Marshall Plan: Politics, Ideology and the Onset of the Cold War, 1947".

<sup>136</sup> Sous-secrétaire d'Etat pour les Affaires économiques pendant une partie du mandat du président Truman.

<sup>137</sup> A la page 1237.

naissance du Comité de Coopération Economique Européenne<sup>138</sup>, ne voyait pas que c'était justement la formation d'une telle organisation qui créerait un cloisonnement entre l'Europe occidentale et l'URSS. En ce qui concerne la question allemande si discutée par Rousset et Uri, Barnaby se montre succinct: « Il reste à décider du statut du *no man's land* allemand. Il est probable qu'en novembre à Londres les ministres des Affaires étrangères seront *de facto* obligés de couper ce pays en deux. L'Europe sera alors complètement divisée et les sombres nuages porteurs de la tempête s'épaissiront de plus en plus à l'horizon ». Par contre, en lisant l'article de Clayton, on remarque que Barnaby a vu juste lorsque celui-ci déclara que l'Amérique devait « abaisser ses barrières douanières » pour que le plan Marshall réussisse. A ce sujet, Clayton rapporte en détail les pourparlers effectués au niveau national et international pour régler le problème des tarifs douaniers, permettant ainsi que le Plan soit mis en œuvre dans une forme acceptable à la fois pour les Etats-Unis et pour les pays bénéficiaires.

D'une façon générale, les réserves de Barnaby touchent à l'efficacité de la conception du plan. Pour lui, le Plan n'est pas à même d'effectuer un redressement économique en Europe à cause de ses défaillances conceptuelles, signalées plus haut. Jean Domarchi, par contre, ajoute à ces défaillances une méfiance à l'égard de la motivation du gouvernement américain.

---

<sup>138</sup> Ce comité est devenu, avec l'adhésion des Etats-Unis et du Canada, l'actuelle Organisation de coopération et de développement économiques, dont le siège est à Paris.

Jean Domarchi<sup>139</sup> fut le deuxième collaborateur des *Temps Modernes* à réagir au plan Marshall. Son article<sup>140</sup>, daté de février 1948, s'intitule « Du 'Plein\_Emploi' au plan Marshall ». Dès le début, il abonde dans le sens de Barnaby concernant ses chances de réussite : « Nous aurons l'occasion de voir que le plan Marshall ne constitue en aucune manière une panacée susceptible de résoudre d'une manière satisfaisant les difficultés que les diverses économies nationales d'Europe et d'Amérique ont à surmonter. » (1345) Domarchi se montre passablement pessimiste, faisant preuve d'un parti pris contre les Etats-Unis, comme s'il était déçu de ne pas avoir trouvé « une panacée ». Il nous semblerait naïf d'espérer voir une solution miracle aux problèmes vastes et complexes occasionnés par la Deuxième guerre mondiale. De plus, Domarchi rejoint Barnaby quand ce dernier constate : « Grâce au gouvernement américain, le bloc occidental est passé du domaine de l'idéologie et de la polémique à celui de l'application pratique » (1346). Domarchi, par contre, se méfie des motivations américaines :

---

<sup>139</sup> Dans son article intitulé « Some French Contributions to Economic Theory », Maurice Lamontagne indique que Domarchi fait partie d'une vague d'économistes français qui étudient les questions de l'économie classique (la valeur, les monopoles, les oligarchies, les problèmes des économies planifiées, entre d'autres). Ces économistes, peu prolifiques en apports théoriques originaux, font une œuvre importante de dissémination de courants de pensée économique en provenance de l'étranger. Domarchi est l'auteur, notamment, de *La pensée de J. M. Keynes* (1944).

<sup>140</sup> Cet article fut publié dans le n° 29.



Il est trop évident, en effet, que ce sont des préoccupations de politique intérieure tout autant que de politique internationale qui sont à l'origine de l'initiative américaine. Ces préoccupations d'ordre intérieur ont principalement un caractère économique et ne revêtent un aspect politique que dans la mesure où le gouvernement américain s'est refusé (et nous verrons pourquoi) à mettre sur pied une politique économique intérieure cohérente. (1346)

Domarchi, tellement aveuglé par son antiaméricanisme, ne voit pas les avantages proposés par une Amérique sortie quasi indemne de la guerre à une Europe toujours dévastée par ses effets. Sa préoccupation principale est de ne pas se faire duper par les Américains. A cet égard, il considère qu'en aidant l'Europe, les Etats-Unis ne cherchent qu'à se sauver eux-mêmes :

Il ne faut pas s'imaginer que c'est pour des motifs purement altruistes que les Américains ont accepté de promouvoir de telles institutions. Il ne leur était pas possible, en effet, de se désintéresser complètement de l'avenir économique de l'Europe, ne fût-ce que pour des motifs spécifiquement capitalistes : une Europe ruinée ne pouvant en aucun cas constituer un client sérieux pour les industries américaines d'exportation. (1351).

Là où Barnaby semble suggérer que les bonnes intentions des Etats-Unis sont mal placées, Domarchi constate que les initiatives américaines n'ont aucun caractère altruiste. Leur motivation repose entièrement sur le besoin de trouver des débouchés pour leur production intérieure. Pour que l'Europe puisse remplir cette fonction, il

faudrait que la stabilité des prix et du marché des changes y soit préalablement assurée.

Pour mieux comprendre les nuances de son manque de confiance, il faut recourir à un article que Domarchi a écrit pour le numéro spécial des *Temps modernes* consacré aux Etats-Unis (août-septembre 1946). Dès le début du texte, intitulé « Perplexités américaines : salaires et prix aux Etats-Unis », il est signalé que « les Etats-Unis traversent aussi mal que possible l'inévitable période de la reconversion » (259). Le premier reproche qu'il fait aux dirigeants américains concerne leur volonté hâtive de retourner à un libéralisme effréné immédiatement après la guerre, politique qui a engendré toute une série d'erreurs stratégiques commises par le gouvernement américain. Selon Domarchi, étant donné l'état de dysfonctionnement de leur économie les Américains sont obligés de combler les trous en faisant appel à l'étranger.

En développant la thèse des machinations américaines, Domarchi remarque que les investissements effectués soit dans des pays neufs (comme, par exemple, le Canada et l'Australie), soit dans les pays économiquement en retard (par exemple, la Chine), sont généralement de plus haut rendement que les investissements effectués dans les pays capitalistes d'Europe. Une raison pour expliquer ce phénomène est que, dans le premier cas, le bailleur de fonds peut faire appel à des investissements directs de capital monétaire ou à des prêts liés (des prêts accordés à condition que l'emprunteur utilise le capital prêté pour acheter des biens de production du pays prêteur). Dans le premier groupe de pays, « l'existence de taux élevés d'intérêt assure un rendement supérieur aux prêts en dollars ». De plus, à cause de l'insuffisance de

capital dans ces pays, il convient de recourir à des investissements directs, c'est-à-dire, « l'établissement d'exploitations directement contrôlées par les industriels américains ou dirigées par eux » (1353). Une fois que ces exploitations sont opérationnelles, on met à leur disposition des prêts liés, les obligeant ainsi à acheter des biens de production américains. Cela ne sert pas seulement à augmenter l'efficacité de la production dans les exploitations. Une telle manœuvre dans des pays sous-industrialisés entraîne également des débouchés pour l'industrie lourde américaine. Un autre atout commercial des pays neufs ou économiquement en retard est leur niveau de vie, qui est nettement inférieur à celui des Etats-Unis. Un tel écart « rend possible un programme d'outillages à longue échéance financé extérieurement, car l'exécution de ce programme, assurant l'accroissement des besoins en capital de ces Etats, impliquera aussi l'accroissement de leurs besoins en biens de consommation, ce qui aura pour effet d'accroître encore les exportations américaines de ces biens<sup>141</sup> » (1353). Toutes ces raisons font que tous ces pays sont des cibles attrayantes pour les investisseurs américains.

Or, il s'avère qu'en Europe, « les taux d'intérêt sont très faibles, le degré d'industrialisation est élevé et, malgré les désastres de la guerre, le niveau de vie, quoique relativement faible par rapport à celui des Etats-Unis, est relativement élevé par rapport à celui du reste du monde (l'U.R.S.S. exceptée) (1354) ». En outre, la possibilité d'effectuer des prêts liés est très restreinte en Europe occidentale à cause des « obstacles d'ordre politique (respect de l'indépendance nationale, etc.) ».

---

<sup>141</sup> G.F. Sternberg : *The United States in the Future World Economy (Social Research, Sept. 1944, p. 285 sq)* (Note incluse dans le texte d'origine)

Autrement dit, l'Europe occidentale ne correspond pas au profil d'une cible attrayante pour les investisseurs d'outre-Atlantique. Les partisans de l'altruisme américain auraient d'ailleurs pu se servir de ce fait comme preuve du désintéressement des Américains. Toujours méfiant, Domarchi propose une autre motivation : combler les facteurs de risque inhérents au nouveau système monétaire international généré par les accords de Bretton Woods, mis en vigueur le 27 décembre 1945<sup>142</sup>. Domarchi trouve en effet quelque peu bizarre que les Etats-Unis cherchent à

compléter des accords économiques intervenus immédiatement après la seconde guerre mondiale par de nouveaux engagements dont la portée et la signification sont infiniment plus grandes. C'est tout simplement parce que les accords de Bretton Woods s'inscrivaient dans le cadre de la seule économie privée : les institutions créées à la suite de ces accords agissaient suivant les normes valables pour les entreprises privées et, bien que leur destination n'eût pas un caractère strictement mercantile, les principes et méthodes qui régissaient leur fonctionnement s'inspiraient de ceux qui prévalent dans les organismes bancaires traditionnels. (1355)

Domarchi considère que les Américains avaient des doutes quant à la capacité du système monétaire imposé par Bretton Woods d'éviter « la crise ou tout au moins la stagnation qui menace l'économie américaine. » Il considère ainsi le Plan Marshall comme une mesure de sauvegarde prise par les Américains pour assurer le bon

---

<sup>142</sup> *A Decade of American Foreign Policy: Basic Documents, 1941-49* (Washington, DC: U.S. Govt. Print. Off., 1950) 251, Questia, 4 May 2007

<<http://www.questia.com/PM.qst?a=o&d=14930966>>.

fonctionnement de leur économie. A cet égard, il est intéressant de noter le grand écart entre cette hypothèse et les motifs prononcés publiquement par le gouvernement américain pour expliquer la raison d'être du Plan Marshall.

#### ***4.3. Le plan Marshall : pis-aller pour les dirigeants européens***

Une autre question abordée par Domarchi concerne le fait que les dirigeants européens utilisaient le Plan Marshall en tant que palliatif pour corriger leur propre manque de discipline et de volonté. Selon lui, l'assistance offerte par le Plan n'était pas le seul remède aux problèmes auxquels l'Europe devait faire face : « Et, pour commencer, ces Etats pourraient-ils se passer du Plan Marshall ? Sans nul doute, à condition de mettre sur pied une politique d'intervention générale qui tiendrait compte de toutes les données du problème à résoudre (production, emploi, salaires, prix, consommation, investissement, épargne, crédit, monnaie) (1368). » Domarchi prétend donc que le Plan Marshall était une aubaine pour les dirigeants français en mal d'idées destinées à redresser la situation de l'économie française :

Pour les classes dirigeantes françaises, le Plan Marshall s'avère comme la solution de facilité par excellence<sup>143</sup>. Mais que l'on ne s'illusionne pas trop : l'afflux massif de crédits américain ne constituera qu'un palliatif très insuffisant à nos difficultés si l'on ne se résout pas ici-même à rechercher des

---

<sup>143</sup> L'insuffisance de certaines matières premières primordiales (pétrole, coton, etc.) ne constitue pas un argument à lui seul décisif en faveur du Plan. (Note incluse dans le texte d'origine).

solutions véritablement efficaces et novatrices au déluge inflationniste qui est en train de dévaster notre économie. (1369)

En guise de conclusion, il évoque deux conséquences néfastes pour la France: « On ne voit pas très bien, en ce qui concerne tout au moins la France (si l'on se réfère à la tradition financière de ses cadres économiques), comment elle pourrait se libérer, d'une manière ou d'une autre, de l'emprise du capitalisme américain » (1370). Non seulement la France finirait dépendante de l'aide américaine, mais en plus, le Plan Marshall risquerait d'accentuer les inégalités sociales tout en rendant l'économie française impuissante à traiter ses défaillances :

Un nouvel équilibre serait assuré, au seul détriment, bien entendu, des classes laborieuses, et se traduirait finalement par un déséquilibre permanent de la répartition du revenu national entre les différentes classes plus grand qu'il ne l'a jamais été. Cet état de choses rendrait difficile, pour ne pas dire impossible, le relèvement effectif de l'économie française. (1371)

Le constat est donc résolument pessimiste. Mais ce pessimisme fut-il justifié par les faits ? Lue aujourd'hui en 2007, cette question formulée alors indique que Domarchi lança certaines fausses alertes. En premier lieu, même s'il vit juste concernant les motivations des Etats-Unis, il aurait pu emprunter aux auteurs de l'éditorial déjà mentionné une vision plus optimiste de cette initiative américaine. Certes l'Amérique n'agissait pas à partir de bases totalement altruistes, mais Domarchi semble ignorer le concept américain de « win-win situation », qui veut que toutes les parties tirent profit de la situation. Partant d'une perspective maussade, il ne pouvait qu'imaginer le pire. Quand on fait le bilan du plan Marshall, qu'en est-

il en fait? Maints observateurs s'accordent pour dire que les années 50 furent une période de prospérité pour tous les participants, des deux côtés de l'Atlantique. A titre d'exemple, on peut citer J. Bradford De Long et Barry Eichengreen, qui débute leur article intitulé « The Marshall Plan: History's Most Successful Structural Adjustment Program »<sup>144</sup> en constatant que : « La reconstruction des économies et des gouvernements de l'Europe occidentale au lendemain de la Deuxième guerre mondiale fut un grand succès. La croissance était rapide, les problèmes de distribution étaient plutôt résolus et le commerce mondial battait son plein »<sup>145</sup>. D'un point de vue économique, les prédictions alarmistes se sont donc avérées fausses. De Long et Eichengreen postulent qu'en fin de compte le succès du plan Marshall n'est pas attribuable à l'assistance financière octroyée aux pays bénéficiaires, mais qu'il est plutôt dû aux changements de comportement économique et financier engendrés dans ces pays. D'après eux, au moment où l'aide prévue par le Plan arriva en Europe, celle-ci avait déjà fait des efforts considérables pour se remettre des ravages de la guerre. De Long et Eichengreen considèrent que cette aide a facilité la remise en état des économies des pays concernés par le Plan mais que le vrai moteur du changement

---

<sup>144</sup> Cet article a été présenté lors de la *Conférence sur la reconstruction européenne après la Deuxième Guerre mondiale*, tenue sous l'égide du Centre for Economic Performance et de la Landeszentralbank les 5, 6 et 7 septembre 1991 à Hambourg.

<sup>145</sup> La citation est une traduction des commentaires suivants : « The post-World War II reconstruction of the economies and politics of Western Europe was an extraordinary success. Growth was fast, distributional conflicts in large part finessed, world trade booming » (1).

furent les pratiques économiques et financières imposées sur ces pays par les dirigeants américains. Sans l'intervention des Etats-Unis, les dirigeants de l'Europe occidentale auraient établi des programmes économiques fondés sur des contrôles gouvernementaux plutôt que se lancer dans des politiques plus libérales. Ils expliquent ainsi ce phénomène :

Au lendemain de la Deuxième guerre mondiale, les conditions imposées, officiellement et informellement pour que les Seize reçoivent de l'aide des Etats-Unis, ont facilité premièrement, des réductions des dépenses nécessaires pour avoir une stabilité financière, deuxièmement, un relâchement des restrictions qui empêchaient les marchés d'allouer des ressources, et troisièmement, une ouverture au commerce international<sup>146</sup>.

Marie-Laure Djelic va encore plus loin dans son explication de l'influence américaine dans les choix économiques effectués par les bénéficiaires du plan Marshall. Dans son livre *Exporting the American Model*, elle affirme qu'en 1947 il existait au sein du gouvernement français plusieurs adeptes du système américain, notamment Jean Monnet<sup>147</sup>, ce qui facilita l'acceptation par les Français des

---

<sup>146</sup> Cette citation est une traduction du passage suivant : « In post-World War II Western Europe the conditions imposed, formally and informally, for the receipt of U.S. aid encouraged the reductions in spending needed for financial stability, the relaxation of controls that prevented markets from allocating resources, and the opening of economies to trade » (4).

<sup>147</sup> A cet égard, Marie-Laure Djelic signale que Monnet fut un adepte de l'économie keynésienne. De plus elle précise que Monnet avait vécu pendant plusieurs années



exigences américaines<sup>148</sup>. En se basant sur les observations de M.-L. Djelic, on se rend compte que les Etats-Unis prêchaient des convertis en quelque sorte. En d'autres termes, les Américains n'eurent pas trop de mal à faire mettre en œuvre un système en rapport avec leurs souhaits, car certains responsables français étaient convaincus que ce système servait fort bien les intérêts de la France. A cet égard, Pierre Uri, ancien professeur de Keynes<sup>149</sup>, et membre du comité pour mettre sur pied le « Plan de modernisation et d'équipement » dirigé par Monnet, accueillit le plan Marshall avec moins de pessimisme que les autres collaborateurs des *Temps modernes*. Dans son article intitulé « Une stratégie économique », il prône un optimisme prudent : « Il faut tenter de l'interpréter en faisant la part de la nécessité et la part du choix, en recherchant les raisons des méthodes adoptées, en mesurant les difficultés qu'elles comportent et les chances de succès qu'elles ouvrent » (12). Par contre, Uri rejoint Domarchi quand il considère les effets permanents du plan Marshall : « Les pays qui acceptent l'aide sont pris au jeu ; ils se trouvent irrémédiablement liés à la diplomatie américaine. On ne voit pas qu'aucun d'eux

---

aux Etats-Unis, où il avait été favorablement impressionné par le comportement de l'économie américaine pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il croyait que ces bons résultats pouvaient être reproduits en France.

<sup>148</sup> Parmi les exigences américaines, Milward, à la page 114, en signale deux qui sont ici pertinentes : l'octroi de la clause de la nation la plus favorisée à l'Allemagne, et l'obligation des états bénéficiaires de discuter au préalable avec le Fonds monétaire international (FMI) de toute modification dans les taux d'échange.

<sup>149</sup> Djelic 100

puisse durablement prendre des positions qui seraient en contradiction avec celles du Département de l'Etat » (34).

Il est vrai que, suite à l'instauration du Plan, l'équipe des *Temps modernes* prévoyait une domination économique et politique de l'Europe par l'Amérique, mais personne n'avait deviné la portée de cette domination. Il suffit de suivre le parcours professionnel de Jean Monnet pour voir que les cris apparemment alarmistes d'Aron et Dandieu n'étaient pas sans fondement quant à la nature insidieuse du « cancer américain ». Nous avons vu qu'une des conditions pour recevoir de l'aide dans le cadre du plan Marshall était que tous les pays bénéficiaires harmonisassent leurs efforts économiques en participant au « Comité de Coopération Economique Européenne », organisme très appuyé par Monnet en tant que commissaire du Plan de modernisation et d'équipement. Ce comité, précurseur de l'actuelle Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), signale une première étape de la rationalisation des ressources européennes. Cette vague de rationalisation s'est poursuivie avec l'élaboration du plan Schuman (conçu en grande partie par Monnet), qui mettait sous une seule tutelle la production de charbon et d'acier européenne. Ce plan soulageait les craintes posées par un relèvement d'une Allemagne belliqueuse, car le charbon et l'acier étaient considérés comme les deux piliers d'une industrie de guerre. Dans le cadre du Plan Schuman, les autres pays pouvaient surveiller de près les activités de l'Allemagne. A juste titre, Schuman et Monnet sont considérés comme les pères de l'Union Européenne<sup>150</sup>, car comme on le sait, l'organisme né de

---

<sup>150</sup> Ces commentaires sur le plan Schumann proviennent du site Internet

<http://www.eurobru.com/inter43.htm>. Ce site précise également que « Six états

leur plan, la Communauté Européenne du charbon et de l'acier (CECA), devint le Marché commun qui, à son tour, se métamorphosa en cette Union européenne d'aujourd'hui. En un sens, on peut dire que l'Union européenne est le fruit de la rationalisation américaine, ainsi confirmant les craintes, alarmistes à l'époque, d'Aron et Dandieu sur la propagation de ce qu'ils estimaient être un fléau destiné à ravager l'Europe. Leur avertissement au sujet de la précitée « suprématie de l'industrie et de la banque sur la vie entière de l'époque » qui caractérise le cancer américain a fini par se montrer tout à fait pertinent. Comme une véritable cellule cancéreuse, l'esprit américain s'est implanté en Europe pour s'y voir multiplier à tel point que les Etats-Unis d'Amérique ont permis à l'Europe de faire face à la vague de mondialisation déchaînée par eux-mêmes. Force est de constater que la rationalisation américaine s'est installée définitivement en Europe, événement qui avait été prédit par Aron et Dandieu. Les collaborateurs des *Temps modernes*, par contre, se contentaient de décrire tout simplement les manifestations externes de cet état d'esprit d'origine outre-Atlantique.

Cela ne veut certes pas dire que les manifestations d'antiaméricanisme ne vont pas bon train. A titre d'exemple de la virulence de l'antiaméricanisme en France, on peut le combat mené aujourd'hui par le militant altermondialiste José Bové contre les cibles symboliques du capitalisme américain (notamment les restaurants MacDonald's et les champs de cultures génétiquement modifiées). Des

---

[l'Allemagne, la France, l'Italie, le Benelux (Belgique, Luxembourg et Pays-Bas).mais pas le Royaume-Uni ! ] signèrent l'accord instituant la Communauté européenne du charbon et de l'acier à Paris, le 1er avril 1951. »

manifestations de cette sorte permettent de comprendre que, malgré les cinquante ans qui se sont écoulés depuis la mise en vigueur du plan Marshall, une partie de la population française considère toujours que cette mentalité fut imposée par « l'autre » d'outre-Atlantique.

## Chapitre 5: *Les Temps modernes* et les anticommunistes américains : le temps du mépris

Nous nous proposons ici, dans un premier temps, d'examiner un point de divergence culturelle franco-américain qui, bien que fort peu original, affecte de façon non négligeable le regard que l'équipe des *Temps modernes* porta sur l'Amérique: la perception de la temporalité. Dans un deuxième temps, nous verrons comment cette perception influa sur les jugements portés sur l'anticommunisme américain. L'approche du présent chapitre diffère clairement de celle des chapitres précédents dans la mesure où elle évite la mise en situation historique. Cette manière d'aborder la question s'impose à cause de la nature insolite de la Guerre froide, et, faute de prédécesseurs qui se sont exprimés sur le phénomène du maccarthysme, il convient ici de comparer la version des événements racontée par les spécialistes américains avec celle proposée par l'équipe des *Temps modernes*. Au fil de ce chapitre, nous constaterons que la Guerre froide donna aux collaborateurs des *Temps modernes* l'occasion d'exprimer pleinement leur mépris des dirigeants américains, souvent au détriment de la raison. Pour ceux-là, les anticommunistes américains incarnèrent vraiment « l'Autre ».

### ***5.1. L'anhistoricité américaine : une source de snobisme***

On l'a souvent noté, la supériorité culturelle éprouvée par certains intellectuels français envers les Américains repose en partie sur la jeunesse de la société américaine comparée à celles de l'Europe occidentale, voire son anhistoricité.

Cette attitude est clairement exemplifiée par Elise Marienstras<sup>151</sup> dans le numéro des *Temps modernes* sur le bicentenaire des Etats-Unis (août-septembre 1976, trente ans exactement après le premier numéro de cette revue consacré aux Etats-Unis) : « A-t-on célébré le bicentenaire de la France, celui de la Grande-Bretagne ou celui de l'Espagne ? Et pourquoi les aurait-on célébrés ? La France, La Grande-Bretagne ou l'Espagne n'ont pas de date de naissance : ce sont des nations créées ! » (1).

Certes, les Etats-Unis sont un pays jeune, et c'est cette jeunesse qui semble leur porter préjudice, soit implicitement, soit explicitement. Guy Cardailhac, dans un article intitulé « Les Etats-Unis devant leur héritage » (le premier numéro des *Temps modernes* consacré aux Etats-Unis, août-septembre 1946), constate sans ambages que la Deuxième Guerre mondiale n'a fait que consolider la suprématie américaine déjà amorcée par la Guerre de 1914-18. Mais cette accession au rang de super-puissance n'a pas été sans problèmes pour l'Amérique, car « la pensée et la technique politiques de la nation et de ses élites ne se sont pas développées au même rythme que la puissance à leur disposition » (214). En lisant Cardailhac, on est amené à penser que ce manque d'acuité politique de la part des Etats-Unis pourrait s'expliquer par le fait que ceux-ci, en faisant table rase de leurs liens avec l'Europe, se sont ainsi privés

---

<sup>151</sup> Le site Internet <http://chnm.gmu.edu/declaration/marien.html> nous apprend que Elise Marienstras est professeur d'histoire américaine à l'Université de Paris 7. Accédé le 17 février 2007. Elle est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'Amérique, notamment *Nous le peuple – les origines du nationalisme américain* (Gallimard, 1988), *Les Mythes fondateurs de la nation américaine* (PUF, 1992), et *Wounded Knee ou l'Amérique fin de siècle* (Complexe, 1996) entre plusieurs autres.

d'une source potentielle de sagesse pour guider leurs décisions en matière de politique. A cet égard, Cardailhac oppose la situation des Etats-Unis avec celles des autres pays d'Amérique. En premier lieu, il signale l'écart entre l'indépendance américaine et les mouvements de libération d'Amérique Latine : « Les républiques d'Amérique Latine, avec leur jacobinisme et leur positivisme français, leur catholicisme espagnol ou portugais, se maintinrent dans le prolongement de l'Europe et en étroite sympathie spirituelle avec elle » (215). Il souligne également une grande différence entre les Etats-Unis et leur voisin du nord : « Que l'on songe au contraire à l'opposition persistante des Français et des Anglais dans le Canada britannique, où les uns et les autres fondent sur leur passé respectif la conscience de leur personnalité » (217). Ainsi les Canadiens ont un rappel constant de la naissance de leur pays et de son évolution jusqu'au moment actuel<sup>152</sup>, tandis que les Américains ont choisi de rompre leurs liens avec le passé, au point qu'ils ont exterminé les Amérindiens, seuls vestiges d'un passé pré-européen en Amérique<sup>153</sup>.

---

<sup>152</sup> A cet égard, il est intéressant de noter que la devise du Québec, gravée sur les plaques minéralogiques, est « Je me souviens » qui, par définition, évoque le passé.

<sup>153</sup> Pour *Les Temps modernes*, cette volonté d'effacer le passé suscita l'intérêt dans le deuxième numéro spécial sur les Etats-Unis (août-septembre 1976). Elise Marienstras, déjà citée, reprend cette même idée tout en ajoutant ses distinguos : « Le génocide des Amérindiens, la mise en esclavage des Africains nous sont présentés au pire comme « le péché originel » des Etats-Unis, au mieux comme un accident, malheureux certes, mais au fond nécessaire à la continuité institutionnelle tant vantée par Daniel Boorstin, l'un des historiens du 'consensus' les plus éminents (2)

Toutefois, Cardailhac nuance sa pensée sur l'oubli du legs européen lorsqu'il cite l'Angleterre<sup>154</sup> comme mentor en matière de politique étrangère : « La première réaction de l'Amérique à la situation nouvelle du monde parut être de céder à un expansionnisme incohérent...Cet impérialisme s'est tout naturellement coulé dans les moules de l'impérialisme anglais du XIX<sup>e</sup> siècle. Comme celui-ci, il présuppose la

---

Il convient de savoir que l'histoire du consensus est une mouvance historique américaine qui souligne les points d'unité et d'harmonie en interprétant l'histoire américaine, tout en mettant de côté les éléments conflictuels de celle-ci. A cet égard, Elise Marienstras signale en note : « Voir *The Genius of American Politics* [1953], profession de foi du conservatisme américain. Le 'génie' de l'histoire américaine, d'après Boorstin, c'est son système institutionnel qui lui a assuré une continuité sans conflits graves, sans révolution. » En effet, l'anéantissement des Amérindiens et l'assujettissement des Africains sont dépeints auprès du grand public américain de manière à réduire le côté brutal de ces actes historiques. Pour un Américain nourri intellectuellement de consensus historique à la Boorstin, se présente comme révélatrice l'idée que la décimation des Amérindiens a été effectuée comme un effort exprès pour effacer les traces du passé.

<sup>154</sup> Ce commentaire de Cardailhac rappelle une idée énoncée par Andrei Markovits à la page 74 de son livre *Uncouth Nation : why Europe dislikes America*. Pour Markovits, l'antiaméricanisme français est un vestige de la rivalité entre la France et la Grande-Bretagne du 19<sup>ième</sup> siècle, puisque la Grande-Bretagne s'est montrée plus forte, surtout en Amérique du Nord, une aversion pour toute chose anglo-saxonne s'est vue émerger chez les Français.



possession *en propre* de bases stratégiques établies aux principaux carrefours du monde » (230). Mais malgré la référence au modèle de l'Angleterre impériale, Cardailhac signale l'incapacité des Etats-Unis d'assumer leur nouveau rôle avec aisance au lendemain de la Deuxième guerre mondiale : « Il ne s'agit pas seulement d'une inadaptation intellectuelle à la situation nouvelle : cette situation même est telle que l'Amérique se voit brusquement contrainte de réviser fondamentalement sa conception traditionnelle de son être dans le monde » (214)<sup>155</sup>.

Un résultat de la nouvelle donne géopolitique surgie après la Deuxième guerre mondiale fut que les Etats-Unis se trouvèrent confrontés par l'expansion militaire et politique de l'Union Soviétique, rivalité d'envergure sans précédent dans leur histoire relativement brève. Force est de constater que les dirigeants américains voyaient dans l'idéologie communiste prônée par les Soviétiques une très réelle menace à leur mode de vie. C'est justement cette lutte contre le communisme qui laissait perplexe les collaborateurs des *Temps modernes*, observateurs de la Guerre froide telle qu'on la concevait sur le territoire américain. En partie parce qu'ils savaient les Etats-Unis jeunes et inexpérimentés en matière d'hégémonie mondiale, ces commentateurs n'accordaient aucune confiance à la politique anticommuniste du gouvernement

---

<sup>155</sup> Il est intéressant de noter que Markovits, à la page 30, classe cette façon de penser comme appartenant à la droite française lorsqu'il attribue à celle-ci l'idée que les Etats-Unis sont, du point de vue structurel et historique, incapables de mener à terme une politique efficace. D'après la droite française, l'Amérique serait faible, superficielle inexpérimentée, naïve et, en fin de compte, un adversaire que les ennemis du monde libre n'arrivent pas à prendre au sérieux.

américain. Lorsqu'ils évoquaient les manifestations de l'anticommunisme outre-Atlantique, « chasse aux sorcières » ou « maccarthysme », leurs textes étaient imprégnés d'un évident dédain pour ce gouvernement qui s'était juré d'enrayer l'essor du communisme. Ce dédain est également lié au mauvais traitement des Amérindiens et des Noirs, preuve pour ces commentateurs que le système capitaliste américain n'hésitait pas à sacrifier des populations entières pour atteindre ses objectifs. Dans cette optique, le prolétariat américain n'était guère qu'une autre victime sacrifiée à l'autel du capitalisme. Cette perception souilla, pour ces commentateurs, l'image du capitalisme au point qu'ils en vinrent à réduire l'anticommunisme américain à un seul et gigantesque effort pour garder la mainmise sur la classe ouvrière, tout en refusant de tenir compte des autres aspects de cette politique. Sans donner entièrement raison aux anticommunistes, nous verrons que certains jugements portés par les collaborateurs des *Temps modernes* furent largement faussés par leur mépris du mouvement anticommuniste américain.

## ***5.2. Le parcours politique de Sartre et Simone de Beauvoir***

On sait que Sartre et Simone de Beauvoir vinrent à la politique relativement tard et au communisme encore plus tard, mais le parcours politique de ceux-ci mérite une discussion pour comprendre les nuances de leur prise de position vis-à-vis de l'Amérique et de son traitement des communistes sur le territoire américain. Nous verrons que leur foi dans la capacité du communisme à améliorer le sort du prolétariat les empêchait d'accepter les mesures (qu'ils jugeaient draconiennes) mises en œuvre par le gouvernement américain contre cette idéologie. Pour apprécier leur évolution

politique, le film *Sartre par lui-même* s'avère fort utile. Concernant l'époque 1935-39, Sartre avoue : « Ma connaissance politique à l'époque, ce n'était pas grande chose... On était anarchistes, si vous voulez mais d'un anarchisme particulier. On était contre la bourgeoisie, les nazis... on était sympathisants communistes, mais on ne s'engageait pas ». Un peu plus loin dans le film, tout en confirmant les dires de Sartre, Simone de Beauvoir raconte avec éloquence leur attitude pendant cette période :

J'allai avec Sartre à la Bastille. 500.000 personnes défilèrent brandissant les drapeaux tricolores chantant et criant. On criait surtout « Laroque<sup>156</sup> au poteau » et « Vive le Front populaire. » Nous partagions jusqu'à un certain point cet enthousiasme, mais il ne nous vint pas à l'idée de défiler, de chanter, de crier avec les autres. Telle était à l'époque notre attitude. Les événements pouvaient susciter en nous de vifs sentiments de colère, de crainte de joie, mais nous n'y participions pas. Nous restions spectateurs (Propos recueillis du film).

Mais peu à peu, une conscience politique s'éveilla en eux. En exposant sa conception de l'engagement littéraire dans le film, Sartre dévoile en même temps sa

---

<sup>156</sup> Le site Internet <http://www.mairie-athis-mons.fr/histoire/front.htm> nous apprend qu'au moment du Front populaire et ses conflits, « le colonel De Laroque, président des Croix de Feu en 1931, créa en 1936 le parti social Français. C'était un peu le Front National de l'époque ».

prise de conscience politique : « Elle est venue de la situation, je pense. Puisque des gens comme moi, et il y en avait des gens, [qui] étaient, pendant l'Occupation, liés à un parti, soit le parti communiste ou soit les gaullistes, moi, c'était le parti communiste, sans en accepter tout, mais en considérant que c'était historiquement ce qu'il y avait à faire. » (Propos recueillis du film).

C'est donc l'expérience de la guerre, et surtout celle de l'Occupation, qui a poussé Sartre vers le monde de la politique, car ayant vécu ces deux épisodes, il s'était visiblement senti contraint de sortir de sa passivité, même s'il n'avait pas trop souffert pendant la Guerre<sup>157</sup>. Il est intéressant de remarquer que, selon Bernard-Henri Lévy dans *Le siècle de Sartre*, le philosophe Vladimir Jankélévitch avait accusé Sartre de s'être engagé dans la politique parce qu'il n'aurait « rien fait » pendant la guerre et que, à la Libération, il se serait contenté de faire du tourisme sur les

---

<sup>157</sup> Plusieurs de leurs détracteurs ont accusé Sartre et Simone de Beauvoir d'être complices des occupants allemands durant la Deuxième Guerre mondiale. Dans son livre *Le siècle de Sartre*, Bernard-Henri Lévy aborde cette question dans un chapitre intitulé « Note sur la question de Vichy ». Lévy énumère les accusations contre Sartre et Beauvoir pour les démonter par la suite, une par une. Par exemple, certains se sont interrogés sur la libération inopinée de Sartre du stalag allemand où il avait été prisonnier de guerre. D'autres ont signalé l'apparente complicité avec les Allemands dont semblaient bénéficier Sartre et Simone de Beauvoir pour que ceux-ci puissent exercer pleinement leur métier littéraire en pleine Occupation. Lévy démontre que ni l'un ni l'autre n'a rien fait de déshonorant.

barricades, histoire d'« avoir des sensations fortes » (355).<sup>158</sup> En ce qui concerne plus précisément la prise de position antiaméricaine de Sartre et de Simone de Beauvoir, Tony Judt, dans son livre *Past Imperfect* suggère qu'ils arrivèrent à leur antiaméricanisme tout simplement parce que c'était l'attitude la plus pratique à adopter étant donné que l'URSS était le maître incontesté du continent européen. S'aligner sur Moscou semblait géographiquement plus naturel que de s'aligner sur Washington. En plus de la proximité géographique, Judt souligne une affinité moins évidente entre la France et l'Union soviétique : la grande influence des intellectuels dans les deux sociétés de ces deux pays par rapport au manque d'influence qu'ont les intellectuels américains chez eux. Dans ce sens, certains intellectuels français considéraient que la culture soviétique était « profondément européenne ». Sartre et Simone de Beauvoir s'étaient donc ralliés sans effort particulier à l'idéologie prônée par l'Union soviétique, qui épousait si bien leur vision politique récemment acquise et convenait à leur devoir d'écrivain. Dans le film, Sartre résume ainsi son attirance vers le communisme :

Il y avait donc un engagement sur un point précis, une reconnaissance de la valeur du groupe communiste, un besoin d'écrire sur les questions qui nous préoccupaient et aussi, le cas échéant de défendre le groupe avec lequel nous étions alliés... Au fond, l'engagement, c'était, selon moi à ce moment-là, ce

---

<sup>158</sup> Propos recueillis par Jean-Pierre Barou et Robert Maggiori, *Libération*, 10 juin 1985. (Note de Lévy)

que pouvait faire l'intellectuel de gauche quand il ne rentrait pas dans le parti.  
(Propos recueillis du film)

Le communisme, à bien des égards, constitue un des thèmes majeurs de la période qui coïncide avec les tomes VIII et IX des *Temps modernes* (juin 1952 – juin 1954). Sartre et son équipe s'en prennent vivement au gouvernement américain pour la brutalité avec laquelle celui-ci met en œuvre sa politique anticommuniste. La prise de position de Sartre est évidente dans son œuvre littéraire abondante. On peut par exemple déceler l'origine de son intérêt pour le communisme dans *Qu'est-ce que la littérature ?*<sup>159</sup>, où, sans parler précisément du communisme, il nous signale que le rôle de l'écrivain est de dévoiler le monde pour ses lecteurs: « L'écrivain « engagé » sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer » (28)<sup>160</sup>. Comme nous l'avons suggéré plus haut, c'est par étapes que Sartre vint au communisme. Il commença par n'être que sympathisant, comme le montre sa prise de position lors d'une émission

---

<sup>159</sup> *Qu'est-ce que la littérature ?* a été publié en plusieurs extraits dans *Les Temps Modernes*, tome II (juillet 1946 – juin 1947), numéros 27, 28, 29, 30, 31 et tome III (juillet 1947 –juin 1948), numéro 22.

<sup>160</sup> Cette idée semble s'inspirer de la thèse XI des « Thèses sur Feuerbach », œuvre qui préface *L'idéologie allemande* de Marx et Engels (1845) : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui compte c'est de le changer».

radiophonique de *La Tribune des Temps modernes*<sup>161</sup> le 27 octobre 1947<sup>162</sup> : « Nous

---

<sup>161</sup> Dans *La force des choses*, Simone de Beauvoir raconte la genèse des émissions « La Tribune des Modernes » : Un des anciens collègues de Sartre, Bonafé, « connaissait bien Ramadier et lui suggéra de nous confier une tribune à la radio. Sartre accepta. Nous ne voulions pas dépendre de la présidence du conseil ; l'émission *Temps Modernes* fut rattachée au service des ' émissions littéraires et dramatiques ' ». (153) Il est remarquable que cette version des événements coïncide presque exactement avec celle de Jean-Bertrand Pontalis, accordée lors d'une émission rétrospective de France-Culture sur *La Tribune des Temps Modernes* en 1989, sauf que ce dernier mentionne que Bonafé était collègue de Sartre pendant qu'ils enseignaient tous les deux dans un lycée au Havre et que, si ses souvenirs étaient bons, Bonafé était devenu entre temps membre du Cabinet de Ramadier. Archive sonores INA cassette intitulée « Le Gaullisme et le R.P.F. »

<sup>162</sup> Il est utile de noter que quelques mois avant cette émission, les communistes jouissaient d'un réel pouvoir politique en France. Au lendemain de la guerre, le parti communiste comptait quelque 800 000 membres. De plus, pendant presque dix-sept mois, les communistes avaient des portefeuilles au sein des divers gouvernements tripartites de la IV<sup>ème</sup> république. Les ministres communistes durent renoncer à participer au gouvernement après avoir été congédiés par le président du Conseil (qui équivalait à un premier ministre), Paul Ramadier, le 5 mai 1947. Apparemment, Ramadier n'aima guère le fait que les communistes avaient soutenu, à l'encontre de la politique gouvernementale, des travailleurs en grève. Malheureusement pour l'image

ne sommes pas communistes mais nous ne sommes certainement pas anticommunistes au sens où l'entend le RPF [le parti de De Gaulle] précisément. D'abord, parce que nous sommes du côté de la classe ouvrière et par conséquent, nous avons une sympathie de principe pour les partis qui la représentent. » Lors de cette même émission, Merleau-Ponty expliqua les réserves de l'équipe des *Temps Modernes* concernant une acceptation totale du communisme :

Le régime en URSS a de plus en plus exigé la collaboration de la police. La divergence politique a été considérée comme un crime et a donné lieu à des exécutions. Enfin le régime admet comme un élément essentiel le système concentrationnaire. Sur tous ces points, par conséquent, on peut dire qu'il est demandé aujourd'hui à quelqu'un pour être communiste un lourd sacrifice de sa liberté. (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

Les commentaires de Merleau-Ponty montrent que Sartre et son équipe étaient tout à fait au courant de la brutalité exercée par le régime staliniste dès 1947. Pourtant, ces excès d'autorité n'empêchaient pas Sartre d'apprécier la valeur du parti communiste pour les ouvriers français. Le moment culminant pour eut lieu en 1952,

---

de marque des communistes, l'époque du tripartisme coïncidait avec une période d'instabilité en France.



menant à la rédaction des *Communistes et la paix*<sup>163</sup>, dont Simone de Beauvoir raconte ainsi la genèse :

Désormais la lutte des classes apparut à Sartre en pleine lumière : hommes contre hommes ; du coup, amitiés et refus eurent un caractère passionné. Il fut submergé de colère quand il apprit en Italie l'arrestation de Duclos<sup>164</sup>, au soir de la manifestation contre Ridgway<sup>165</sup>, puis la grève manquée du 4 juin, la réaction triomphale de la droite, les arrestations, les saisies, les mensonges dont le plus grotesque fut l'histoire des pigeons voyageurs<sup>166</sup>. (*La force des choses* 281)

---

<sup>163</sup> Outre sa publication dans *Situations*, VI, « Les communistes et la paix » a été publié en extraits dans les numéros suivants des *Temps Modernes* : 81, (juillet 1952) ; 84-85 (octobre-novembre 1952) ; 101 (avril 1954).

<sup>164</sup> Jacques Duclos, ouvrier pâtissier de métier, ancien député, un des principaux dirigeants du P.C.F. et homme de contact des Soviétiques.

<sup>165</sup> Le général Matthew Ridgway, successeur du général Eisenhower en tant que commandant des forces alliées en Europe. Dans *Les existentialistes et la politique*, Burnier nous rappelle que « Ce général américain était tenu pour responsable de la politique de répression en Corée » (84).

<sup>166</sup> Le site Internet

[http://perso.orange.fr/marius.autran/forum/histoire\\_de\\_la\\_seyne.html](http://perso.orange.fr/marius.autran/forum/histoire_de_la_seyne.html)

nous apprend que lorsque Duclos fut arrêté, la police trouva deux pigeons dans son coffre. Ils étaient destinés à « la marmite familiale », mais pour la police, Duclos les

Sartre décrit « la chiquenaude »<sup>167</sup> qui le poussa à écrire en seulement quelques jours (en dormant très peu) la première partie des *Communistes et la paix* : « Au nom des principes qu'elle [la bourgeoisie] m'avait inculqués, au nom de son humanisme et de ses « humanités », au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité, je vouai à la bourgeoisie une haine qui ne finira qu'avec moi. Quand je revins à Paris précipitamment, il fallait que j'écrive ou que j'étouffe » (*Situations philosophiques* 187). Le converti allait mettre son zèle au service de la libération, avec l'aide du Parti communiste, d'un prolétariat opprimé par le capitalisme. On le sait, Sartre a à son actif maintes œuvres qui traitent de son affiliation au Parti communiste français (PCF), y compris *Situations, VI* et *Situations, VII*, qui sont entièrement consacrées aux problèmes du marxisme. En écrivant sur les raisons de son adhésion au communisme, il met en évidence sa volonté de dévoiler les méfaits du système capitaliste pour inciter la société à renverser un système qui ne cesse d'exploiter le

---

avait pour envoyer des messages à Moscou. Cette anecdote est importante dans la mesure qu'elle montre que le communisme n'était pas accepté à bras ouverts par toute la population française, même si la répression des communistes était moins sévère en France qu'aux Etats-Unis.

<sup>167</sup> Dans un article intitulé « Merleau-Ponty » (publié dans un numéro spécial des *Temps modernes* daté d'octobre 1961), Sartre a fait état de la prise de conscience qui l'a fait basculer pleinement dans le communisme : « Mais après dix ans de ruminations, j'avais atteint le point de rupture et n'avais besoin d'une chiquenaude. En langage d'Eglise, ce fut une conversion » (Sartre, *Situations philosophiques* 187).

prolétariat. Dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, il continue ses réflexions sur les motivations de l'écrivain : « Mais dès à présent nous pouvons conclure que l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité » (29). Dévoilant la vraie face du capitalisme, il constate que les ouvriers sont atteints de trois afflictions: la nature abrutissante du travail, les bas salaires et des vies peu satisfaisantes. C'est dans *Les Communistes et la paix* (publié dans *Situations*, VI) que Sartre montre la valeur qu'a le parti communiste en tant que méthode organisée pour permettre à la classe ouvrière de se défendre contre les ravages occasionnés par le capitalisme en créant chez celle-ci une identité sociale, politique et économique. A cet égard, il convient d'examiner de plus près ces trois identités pour illustrer l'importance accordée par Sartre au parti communiste pour redresser la situation pénible dans laquelle le prolétariat a été plongé par le capitalisme.

### ***5.3. La valeur accordée par Sartre au communisme***

Sartre fait d'abord appel à l'histoire pour montrer l'évolution de la situation des ouvriers. L'année 1848 est pour lui le grand tournant dans la perception bourgeoise du prolétariat en France<sup>168</sup>. L'événement responsable de ce changement est la révolution de cette même année, fomentée par la grogne des agriculteurs et des ouvriers. Le résultat de ce soulèvement est « que le prolétariat est entré par effraction

---

<sup>168</sup> Il se trouve que Marx et Engels, après avoir été expulsés de Belgique, ont fait un bref séjour en France durant cette même année, avant de passer en Allemagne pour y aider la révolution.

dans l'espèce humaine » (126), mais le sort du prolétariat n'est pas pour autant résolu favorablement : « Du coup la bourgeoisie *reconnaît* aux travailleurs la dignité d'homme. A partir de là, l'*humanisme* dont elle était si fière est habité par la contradiction : l'ouvrier est homme parce qu'il fait peur, mais l'ordre social exige qu'il soit maintenu dans sa condition de bête. » (126) En s'affirmant, les ouvriers exposent une contradiction dans la société capitaliste : ils sont reconnus en tant qu'hommes, mais le système capitaliste exige qu'ils restent des bêtes pour pouvoir continuer à effectuer leurs tâches abrutissantes. Autrement dit, le système capitaliste ne prévoit pas de place pour des ouvriers-hommes, car ces ouvriers-hommes seraient les « fossoyeurs du capitalisme » auxquels font allusion les marxistes. C'est en s'unissant au sein du parti communiste que les prolétaires se donnent une identité sociale vis-à-vis de la bourgeoisie. C'est là justement le rôle du parti communiste : stimuler la prise de conscience nécessaire pour assurer le renversement du capitalisme. Le façonnage de cette identité sociale est une étape préalable à l'accession au prochain stade, l'élaboration d'une identité politique.

Pour expliquer l'importance du parti communiste dans la formation d'une identité politique, Sartre cite Marx : Le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant en parti politique distinct » (*Situations, VI* 209). De tous les partis de la classe ouvrière, le parti communiste est le plus apte à mener à terme ce renversement à cause de sa conceptualisation de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie. Ainsi il s'ensuit que le parti communiste est composé de prolétaires qui servent de guides

pour les autres prolétaires et les ouvriers<sup>169</sup>. Il est évident que les ouvriers doivent survivre dans le système imposé par les bourgeois avant de pouvoir le renverser, et à cet égard, Sartre préconise la voie de la politique comme le grand salut des ouvriers. Afin de s'expliquer sur cette question, il commence son argumentation en élucidant les différences entre la situation politique des ouvriers et celle des bourgeois :

Mais pour l'ouvrier, la politique ne peut être une activité de luxe : c'est son unique défense et l'unique moyen dont il dispose pour s'intégrer à une communauté. Le bourgeois est d'abord intégré, la solitude est sa coquetterie ; l'ouvrier d'abord seul, la politique est son besoin. Le premier est un homme

---

<sup>169</sup> A cet égard, Sartre fait une distinction remarquable entre « ouvrier » et « prolétaire » :

L'ouvrier se fait prolétaire dans la mesure même où il refuse son état. Pour ceux que la misère, l'épuisement, les circonstances inclinent à la résignation, Marx a des mots très durs : ce sont des « sous-hommes. Mais il ne les blâme ni les condamne : il porte sur eux un jugement de fait. L'ouvrier *est* un sous-homme quand il accepte d'être ce qu'il est c'est à dire lorsqu'il s'identifie à ce pur produit de la production. Ce sous-homme ne deviendra homme qu'en « prenant conscience de sa sous-humanité ». (208)

Donc, pour Sartre, être ouvrier est un état passif tandis que le prolétaire est « le travailleur qui veut obtenir un changement pour tous ses semblables autant que pour lui-même » (208).

qui soutient le parti pour exercer son droit de citoyen, le second un « sous-homme » qui entrera dans un parti pour devenir un homme. (242)

Sartre souligne évidemment le rôle primordial du parti communiste dans le passage des ouvriers de « sous-homme » à « homme ». L'importance du Parti à cet égard est telle que « Si la classe ouvrière veut se détacher du Parti, elle ne dispose que d'un moyen : tomber en poussière » (195).

Il se trouve que l'identité politique est étroitement liée à l'identité économique et à ce sujet, une fois de plus, le parti communiste se révèle crucial : « Les communistes parlent au nom du prolétariat qui participe à la vie économique du pays sans avoir part à sa vie sociale... En d'autres termes, le parti sert de défenseur et porte-parole de ceux qui sont démunis de pouvoir... Sans le secours du parti, son existence serait encore plus abjecte » (163). Un aspect important de la question économique est le travail parcellaire effectué par un grand nombre des ouvriers. Ce type de travail est d'un très haut rendement<sup>170</sup>, mais au détriment de la santé physique et mentale des individus qui l'exercent, abrutissant ainsi un grand segment de la population ouvrière au nom du profit. Il est intéressant de noter que le travail

---

<sup>170</sup> Dès le dix-huitième siècle, Adam Smith avait démontré dans *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1776) les gains de productivité accordés par le travail parcellaire. En utilisant comme exemple la production de goupils, il constate qu'en rationalisant le travail, chaque personne pourrait réaliser l'équivalent de 4 800 goupils par jour, tandis que si les ouvriers travaillaient séparément, chaque personne ne produirait qu'un maximum de 20 goupils par jour.

parcellaire était en effet très présent dans l'esprit de l'équipe fondatrice des *Temps modernes*. Simone de Beauvoir, dans *La force des choses*, rappelle que le nom *Temps modernes* a été emprunté au film de Charlie Chaplin<sup>171</sup> : « Le titre devait indiquer que nous étions positivement engagé dans l'actualité : tant de journaux, depuis tant d'années, avaient eu le même propos qu'il ne restait guère de choix ; on se rallia à *Temps Modernes* ; c'était terne, mais le rappel du film de Charlot nous plaisait » (25)

*Modern Times* illustre à la perfection, d'une manière satirique, l'horreur du travail parcellaire. On se souvient qu'au début du film Chaplin est occupé à une tâche répétitive sur une chaîne d'assemblage. De temps à autre, le patron, obsédé par le seul rendement, décide d'augmenter la cadence et les employés sont censés suivre le rythme, mais avec grand mal. Le patron en vient même à mettre à l'essai une machine à faire manger les ouvriers, destinée à leur permettre de travailler pendant la pause du déjeuner. L'essai, heureusement, est un cuisant échec.

Se basant sur un texte de Marx (*Salaires, Prix et Projets*), Sartre esquisse un plan d'action pour que le prolétariat gère ses affaires économiques de manière à hausser son niveau de vie, plutôt que de le voir stagner ou même régresser. Citant Marx, il rappelle que la lutte pour une augmentation de salaire ne survient qu'après maints changements antécédents : « Elle est le résultat nécessaire des fluctuations préalables dans la quantité de production, dans la force productrice du travail, dans la valeur du travail, dans la valeur de la monnaie, dans l'étendue ou l'intensité du travail pressuré, dans les oscillations de l'offre et la demande, et qui se produisent

---

<sup>171</sup> Le film *Modern Times* est sorti en 1936.

conformément aux diverses phases du cycle industriel » (123). Cela étant, c'est le rôle des syndicats d'exiger la participation des ouvriers dans la conjoncture : « Pour que le prolétariat pût se défendre il faudrait donc que le syndicat pût agir *sur les causes* plutôt que sur les effets » (123). Ici Sartre pêche sans doute par optimisme, faisant preuve d'un enthousiasme de néophyte. En 1989, lors d'une rediffusion d'une émission de *La Tribune des Temps modernes*<sup>172</sup>, David Rousset commenta rétrospectivement les débuts de Sartre dans la politique :

Sartre pour moi à ce moment-là est devenu un dogmatique abstrait. Il n'a aucune expérience réelle militante de la politique, n'est-ce pas ? Il en juge dans son cabinet, n'est-ce pas ? Et il prononce des condamnations *ex-cathedra*. C'est le commencement alors de la période qui m'exaspère particulièrement chez Sartre, c'est qu'il est devenu, n'est-ce pas, l'acclamation du souverain Dieu n'est-ce pas, il condamne ceci, il condamne cela en fonction d'un certain nombre de préjugés ou des principes qu'il dit sont les siens. (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

---

<sup>172</sup> Rousset donnait ses réactions à une émission de *La Tribune des Temps modernes* originellement diffusée le 27 octobre 1947. Cette émission, dont le thème était *Le communisme et anti-communisme* a été rediffusée et commentée en août 1989 sur France Culture.



Il est évident que Sartre était obnubilé par le communisme, mais, comme l'indique François Bondy<sup>173</sup>, non pas au point d'éprouver le besoin de devenir membre du parti, se contenant de rester « compagnon de route », même après la fameuse « chiquenaude » de 1952. Rousset<sup>174</sup> souligne son manque d'expérience politique, une inexpérience dont Sartre n'aurait pas disconvenu, comme nous l'avons vu plus haut. Mais force est de constater que Michel Contat<sup>175</sup> a raison lorsqu'il se prononce, lors de la rediffusion mentionnée plus haut, sur les vraies bases à partir desquelles il faut juger l'engagement politique de Sartre :

Mais n'oublions pas que Sartre est philosophe, et qu'il offre au fond à la jeunesse, et c'est ça son véritable public, ce ne sont pas nécessairement les militants c'est en cela qu'il n'est pas un politique, c'est un philosophe qui

---

<sup>173</sup> « Jean-Paul Sartre and Politics » 25.

<sup>174</sup> A cause de son idée de révéler au grand public l'existence des camps de travail forcé en Russie, Rousset s'est vu réprimandé par Sartre et Merleau-Ponty. Ceux-ci croyaient qu'une telle révélation provoquerait un grand désespoir chez les ouvriers, et de plus qu'elle donnerait une grande satisfaction au vrai ennemi, la bourgeoisie. (Bondy 33). Cette anecdote, si elle est vraie, montre une attitude paternaliste envers les ouvriers et un état d'esprit mesquin envers la bourgeoisie, surtout pour des individus à la quête de vérités absolues.

<sup>175</sup> <http://www.pdcnet.org/sartre.html> nous précise que Michel Contat est directeur de recherche au CNRS à Paris. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'œuvre sartrienne et metteur en scène (avec Michel Rybalka) d'un film sur Sartre.

parle politique, qui se préoccupe de politique, eh bien, il offre une philosophie de rechange au marxisme et au stalinisme qui est l'existentialisme et c'est ça sa préoccupation. (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

Sartre trouva ainsi la manière de mettre en pratique les principes de la littérature engagée formulés dans *Qu'est-ce que la littérature ?* Pour lui, la libération des ouvriers du joug du capitalisme devint une lutte qui méritait toute l'attention et toute l'énergie qu'il réservait auparavant à ses activités philosophiques, et dans cette lutte, le rôle du Parti communiste était évidemment central pour créer une identité sociale, économique et politique au sein du prolétariat. Il est vrai que certains aspects du communisme soviétique, et en particulier les diverses manifestations du stalinisme, constituèrent plus tard un obstacle, mais ce n'était pas encore le cas au début des années 50.

Vu l'ardeur de ses convictions sur le bien-fondé du communisme, Sartre se trouvait viscéralement opposé à la poursuite des communistes aux Etats-Unis. Le seul problème est que cette ardeur allait jusqu'à l'aveugler, ainsi que son équipe, au bien-fondé de certaines prises de position des anticomunistes américains. Le regard porté sur ceux-ci par *Les Temps modernes* est un parfait exemple de l'incompréhension de l'Autre.

#### ***5.4. Le communisme américain, un phénomène qui laisse perplexe***

D'un point de vue purement numérique, il est clair que les communistes ne semblaient pas poser une grande menace pour les Etats-Unis, donnant ainsi à certains

observateurs étrangers l'impression que les Américains réagissaient exagérément à l'expansion du communisme. En 1939, après dix ans de marasme économique, le parti communiste américain comptait presque 100 000 membres<sup>176</sup>, le plus grand nombre d'adhérents de son existence. C'est pendant la Dépression que certains, cherchant une alternative au capitalisme déchu, se laissèrent tenter brièvement par le communisme, une expérience qu'ils allaient finir par regretter une vingtaine d'années plus tard à cause du maccarthysme.

Néanmoins, sur une population américaine de 130 962 661<sup>177</sup> (selon le recensement de 1940), 100 000 personnes ne représentent guère un mouvement de masse. A titre d'exemple, il convient de signaler qu'au lendemain de la guerre, le parti communiste français comptait quelque 800 000 membres, sur une population totale de presque 42 millions<sup>178</sup>. Traduits en pourcentage, ces chiffres révèlent que seulement 0,076% de la population américaine était communiste par rapport à 1,9% en France. Ces chiffres renforcent les observations de Daniel Bell<sup>179</sup>, qui constate que la réaction anticommuniste américaine devait laisser perplexes les Européens, étant donné que l'influence politique communiste était en plein déclin depuis 1948

---

<sup>176</sup> Klehr, *The Heyday of American Communism* 367.

<sup>177</sup> <http://fisher.lib.virginia.edu/cgi-local/censusbin/census/cen.pl>, accédé le 17 février 2004

<sup>178</sup> [http://www.info-france-usa.org/atoz/pop\\_fr.asp](http://www.info-france-usa.org/atoz/pop_fr.asp) accédé le 17 février 2004

<sup>179</sup> Bell, « The Status Theory » 108

aux Etats-Unis. De plus, les syndicats communistes avaient été expulsés de la CIO<sup>180</sup>, et le communisme perdait son éclat chez les intellectuels américains. Ces commentaires de Bell sont riches en renseignements sur l'époque. En premier lieu, ils font état du pouvoir que possédaient les communistes et d'une influence qui dépassait ce que suggérait au premier abord leur petit nombre. D'après Harvey Klehr, cela s'explique par leurs tentatives concertées de se glisser dans des organisations non communistes. La Southern Conference for Human Welfare<sup>181</sup> (SCHW) est un exemple parmi tant d'autres que cite Klehr pour signaler l'habileté des communistes, dont certains arrivaient à s'infiltrer dans des organisations de gauche, souvent en prenant de fausses allures de progressistes. Déjà à cette époque dite du People's

---

<sup>180</sup> En 1952, pendant que le maccarthysme battait son plein, les communistes dirigeaient encore quelques syndicats, même si ceux-ci avaient moins de 5% d'adhérents communistes. Cela représente une baisse d'influence par rapport à l'année 1944, où il y avait le nombre maximal de syndicats sous direction communiste, avec 20% d'adhérents communistes en 1944. (*Traduction d'une note dans le texte d'origine*)

<sup>181</sup> Dans un compte rendu critique du livre intitulé *And Promises to Keep: The Southern Conference for Human Welfare, 1938-1948* de Thomas A. Krueger, Milton D. Speizman nous renseigne sur l'origine de cette organisation lorsqu'il souligne que celle-ci a été fondée pour rallier les travailleurs ruraux et industriels, les blancs pauvres et les noirs, les intellectuels et les « progressistes » en vue de les intégrer dans le volet sudiste du New Deal de Franklin Roosevelt.

Front<sup>182</sup>, les communistes sentaient qu'ils n'étaient guère appréciés en dehors du parti et pour cette raison, ils ont dû cacher leur jeu pour pouvoir occuper des postes importants dans des organisations qui, autrement, se seraient méfiées d'eux<sup>183</sup>.

Un dernier point soulevé par Bell est l'expulsion des communistes du syndicat Congress of Industrial Unions (CIO). En 1948, le CIO décida d'interdire aux communistes des postes de responsabilité au sein du syndicat, et en 1949-50, il expulsa onze syndicats réputés pour être dominés par des communistes.<sup>184</sup> Afin de souligner le lien entre le bien-être matériel et l'indifférence politique, on peut citer les commentaires de Sartre. Pour Sartre, la préoccupation principale des syndicats américains, y compris le CIO, était uniquement d'ordre matériel. Il trouvait étonnant qu'une organisation consacrée à protéger les intérêts de la classe ouvrière ne se soit intéressée que tardivement à la politique. Lors d'une émission de *La Tribune des*

---

<sup>182</sup> La référence au « People's Front » est d'une pertinence spéciale pour cette présente étude, car le People's Front avait été inspiré par le Front Populaire en France, une coalition de partis de gauche arrivée au pouvoir en 1936. D'après Klehr, Earl Russell Browder [le dirigeant numéro un du Parti communiste américain] a proclamé en 1937 devant une assemblée plénière que le Farmer-Labor Party avait été conçu comme une adaptation américaine du Front Populaire français. De plus, Klehr nous informe que les adhérents américains considéraient le parti communiste français comme la référence du comportement communiste idéale.

<sup>183</sup> Klehr 278

<sup>184</sup> <http://www.factmonster.com/ce6/bus/A0856583.html> Accédé le 14 novembre

*Temps Modernes* (dont la diffusion fut interdite mais qui avait été prévue pour le 1<sup>er</sup> décembre 1947), Sartre évoqua une expérience qu'il avait eue pendant un séjour à San Francisco. Là-bas, on lui avait fait visiter un hôpital construit par le grand industriel américain Henry J. Kaiser. Or, il se trouvait que cet hôpital avait été financé par des prélèvements sur les salaires des ouvriers. Après avoir été présenté à un médecin communiste qui travaillait dans cet hôpital, Sartre lui avait dit : « Mais c'est remarquable et voilà une belle occasion pour les ouvriers de voir à la fois ce qu'ils peuvent faire et d'autre part de réaliser, ce qu'est, ce qui est si rare en Amérique, une propriété collective. Car en somme, pour moi, européen, il y avait une chose évidente, c'est que l'hôpital leur appartenait. ». Le médecin communiste lui avait répondu qu'en fait, l'hôpital était la propriété de M. Kaiser. Le conseil d'administration de l'hôpital comprenait le maire de San Francisco, des délégués, des médecins, mais il n'y existait aucune représentation ouvrière. Le lendemain, Sartre était retourné à l'hôpital où il avait demandé à beaucoup d'ouvriers « A qui est cet hôpital ? », et ils avaient tous répondu immédiatement « A M. Kaiser ». Pour Sartre, cet hôpital était le symbole du désintéressement total des ouvriers au sujet du fonctionnement de « leur » propriété. Ils se contentaient de s'y faire soigner. Voici l'interprétation que Sartre fit de cette anecdote :

Ainsi on voit qu'ici, indépendamment de tout parti et de toute situation, c'est cette idée du matérialisme qui est coupée totalement de tout ce qui pourrait permettre de s'élever. En somme ici, on a persuadé aux ouvriers que la seule chose qui comptait, c'était la santé, et de ce fait, ils ne s'intéressent pas du

tout, du moment que l'hôpital fonctionne, à le faire fonctionner eux-mêmes.  
(Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

En employant le mot « s'élever », Sartre évoque, peut-être inconsciemment, un point de divergence entre sa conception du travail et celle des ouvriers américains. Pour Sartre, il était normal que les ouvriers cherchent à améliorer leur sort en ayant leur mot à dire sur le fonctionnement de l'hôpital. L'ouvrier américain, par contre, n'était pas avide de pouvoir, que ce soit administratif ou politique, car après la guerre, il était à l'aise dans son état. Le bien-être matériel du travailleur américain l'empêchait visiblement de vouloir changer le statu quo. En général, les travailleurs américains étaient mieux rémunérés que leurs homologues européens et, moyennant le travail pénible qu'ils effectuaient, ils se sentaient suffisamment récompensés et pensaient très peu à la politique. Sartre se montre étonné que la politique ne soit pas parmi leurs soucis majeurs :

Il y a là une mystification, et cette mystification, on la retrouve un peu près partout dans le terrain ouvrier de l'Amérique. Quand on pense, par exemple, qu'il n'y a aucun parti ouvrier en Amérique, il y a uniquement des syndicats et seulement au moment de la réélection de Roosevelt, que le CIO, le plus avancé des syndicats a fondé un bureau politique pour conseiller aux ouvriers de voter. Et d'ailleurs, il est assez symptomatique que la seule chose qui est faite au moment de l'élection de Roosevelt, ce bureau, ça n'a pas été de conseiller de voter pour Roosevelt, alors que c'était l'intention profonde du

CIO, mais simplement de conseiller aux ouvriers de voter. La seule propagande qui a été faite était de voter. Ce qui indique bien le total désintérêt de l'affaire publique qu'il y a à ce moment-là chez l'ouvrier, parce qu'on est obligé en somme de le pousser vers les urnes. (Propos recueillis d'un enregistrement de l'émission)

Ce désintérêt de la politique affiché par les syndicats américains contraste nettement avec le vif intérêt dont font preuve leurs homologues français. Pour ceux-ci, la politique est de première nécessité afin qu'ils puissent survivre dans un système régi par la bourgeoisie. Etant donné que le communisme était vu d'un mauvais œil par une bonne partie de la population, et puisque le nombre de communistes était faible, le CIO n'avait pas à trop hésiter à expulser les communistes, car ils étaient devenus problématiques pour l'image du syndicat. A cet égard, Leffler nous signale que certains hommes d'affaires cherchaient à lutter contre le syndicalisme en alléguant qu'il s'inspirait du communisme. Par exemple, la « National Association of Manufacturers » distribuait un livret portant le titre *Join the CIO and Help Build a Soviet America* pour disséminer ce genre de propagande (25). Plutôt que de considérer que le communisme était nécessaire pour protéger les intérêts des ouvriers, le CIO avait préféré abonder dans le sens du patronat sur la question communiste. Les observations de William Ebenstein<sup>185</sup> suggèrent tout simplement que la prospérité

---

<sup>185</sup> *Today's Isms: Communism, Fascism, Capitalism and Socialism* 196. Selon le site Internet <http://sps.cuny.edu/programs/spscourses/howeare/instructor.aspx?id=54>,



générale et les possibilités d'accéder à la prospérité présentes aux Etats-Unis empêchaient que le communisme y ait un grand essor<sup>186</sup>. Cette idée confirme la démarche du gouvernement américain lors de la mise en œuvre du plan Marshall : la prospérité est la meilleure défense contre la propagation du communisme.

Sartre s'attendait visiblement, mais en vain, à ce que les ouvriers américains veuillent plus qu'une lueur de bonheur matériel. En leur reprochant leur manque de conscience politique, il faisait abstraction d'un principe fondamental : ces ouvriers

---

Ebenstein est le directeur du John F. Kennedy, Jr. Institute for Worker Education à la City University of New York (CUNY). Accédé le 17 mars 2007.

<sup>186</sup> A cet égard, à la page 196, Ebenstein cite deux spécialistes qui font allusion à l'aisance chez les ouvriers américains. Le premier, l'historien économique allemand Werner Sombart (1863-1941) <http://cepa.newschool.edu/het/profiles/sombart.htm>, avait étudié le mouvement ouvrier américain ; il prédisait que l'essor du socialisme serait entravé aux Etats-Unis par « l'abondance de biftecks et de tarte aux pommes ». Un autre aspect de la prospérité américaine se révèle lorsque Ebenstein cite l'historien américain Frederick Jackson Turner (1861 -1932) <http://www.bgsu.edu/departments/acs/1890s/turner/turner.html> qui avait signalé qu'au 19<sup>ème</sup> siècle, les terres vierges vers l'Ouest des Etats-Unis accordaient aux pauvres une occasion d'échapper à la pauvreté et à la lutte des classes. Cette possibilité n'existait pas dans une Europe surpeuplée. Une fois ces terres vierges peuplées, vers la fin du siècle, les possibilités offertes par l'économie en pleine croissance et la migration vers l'Ouest remplacèrent l'agriculture comme moyen d'échapper à la pauvreté.

travaillaient tout simplement pour gagner leur vie. Si leur travail leur permettait de vivre à un niveau qu'ils jugeaient convenable, ils se considéraient heureux. Les ouvriers communistes français n'étaient guère plus philosophes que leurs homologues d'outre-Atlantique, mais insatisfaits de leur sort, ils étaient poussés à s'organiser pour avoir mieux. De fait, quelques années après l'émission de 1947, Sartre remarquait que les ouvriers français, malgré leur prise de conscience politique, n'étaient pas sans préoccupations pécuniaires. Dans « Les Communistes et la paix » (publié en 1952), il énumère des prétextes que divers travailleurs français auraient pu utiliser pour justifier leur manque de participation à une grève : « Vous savez bien que nous n'arriverons à rien, que nous perdrons notre salaire pour rien. » Ou bien : « Force Ouvrière ne bouge pas : nous serons seuls. » Ou bien : « Allez chercher des histoires à un mois des congés payés, Ça n'est pas malin. » Ou encore : « Je ne peux pas parce que j'ai trois gosses et que ma femme vient d'avoir un accident », etc. Lequel de ces arguments touche aux intérêts de la classe ? (182)

Ici, Sartre semble avoir pris connaissance de la vraie motivation des travailleurs. En voyant les ouvriers américains, par contre, il était encore au stade théorique, un intellectuel séparé des masses, confirmant ainsi les observations de David Rousset sur les débuts politiques de Sartre. Face au manque d'intérêt politique des ouvriers américains et devant la virulence du mouvement anticommuniste par rapport à la faiblesse du parti aux Etats-Unis, Sartre et ses collaborateurs demeuraient perplexes, n'acceptant pas qu'à cause d'un niveau de vie relativement confortable et

d'une aversion morale<sup>187</sup> et idéologique<sup>188</sup> le communisme n'avait pas grande chance

---

<sup>187</sup> Dans son livre *The Specter of Communism*, Melvyn P. Leffler trace d'une manière claire et succincte l'évolution de la perception du communisme aux Etats-Unis de 1917 à 1953. A cet égard, il nous informe qu'en 1918, suite à la révolution bolchevik, Robert Lansing, le Secrétaire d'état américain, s'est prononcé contre le bolchevisme, le traitant d'une nouvelle sorte de despotisme de classe qui mine les droits de l'homme, un despotisme opposé à la justice et la liberté. Le président Wilson abondait tout à fait dans le sens de son Secrétaire d'Etat au sujet du bolchevisme. Wilson avait été scandalisé par le refus des Bolcheviks de rembourser les dettes des gouvernements russes précédents. De plus, quand les Bolcheviks virent qu'ils n'auraient pas eu suffisamment de sièges pour dominer l'Assemblée constituante, ils l'ont dissoute. Pour Wilson, les Bolcheviks se sont montrés indignes de foi par ces deux actes et il s'est déclaré révolté par le dédain de la règle majoritaire manifesté par les Bolcheviks. En continuant son explication, Leffler signale qu'à peine né, le communisme souffrait déjà d'une perception négative chez les dirigeants Américains. Cette image négative s'est aggravée chez les Américains moyens à cause du mépris manifesté par les communistes à l'égard des valeurs religieuses, surtout lorsque ceux-ci, immédiatement après avoir accédé au pouvoir, ont autorisé le divorce, réprimé l'Eglise, et dépenalisé l'adultère. Pour ces Américains, les communistes étaient des athées païens, ainsi empêchant aux communistes de faire bonne figure auprès du public américain, étant donné l'importance de la religion aux Etats-Unis. (Pour Sartre, évidemment, cet athéisme pose moins de problèmes, car il

de s'enraciner aux Etats-Unis. Le parti communiste américain eut son plus grand moment pendant une époque de défaillance matérielle, qui prit fin avec l'entrée en guerre des Etats-Unis en 1941. Depuis, l'influence du parti communiste avait été en chute libre, ce que note Bell avec ironie, tout en constatant que c'était après cette perte d'influence qu'a commencé la grande polémique au sujet du communisme aux Etats-Unis, c'est-à-dire, dans les années 1950- 1955. A cette époque, l'hystérie provoquée par le communisme pour l'équipe des *Temps modernes* tout à fait hors de proportion avec la menace réelle posée par cette idéologie. Cette présumée

---

se dit lui-même athée.) Ainsi, le communisme représentait en premier lieu un affront aux valeurs morales partagées par un grand segment de la population américaine.

<sup>188</sup> Leffler nous relate les idées d'Herbert Hoover, alors secrétaire de commerce et futur président des Etats-Unis, sur cette menace. D'après Leffler, pendant les années 1920, Hoover croyait que le spectre du communisme était idéologique et moral plutôt que géopolitique ou stratégique. Selon la conception de Hoover, cinq ou six grandes philosophies sociales luttaient pour la suprématie : l'individualisme américain, qui était en concurrence avec le communisme, le socialisme, le syndicalisme et l'autocratie. Leffler nous signale que Hoover considérait que l'individualisme américain serait le contrepoids du marxisme. A cet égard, sans pour autant dire qu'il s'agit d'influence directe, il est intéressant de noter que le concept d'individualisme américain de Hoover prend une tournure intéressante chez Ayn Rand, américaine naturalisée d'origine russe. Elle a élaboré un système philosophique, l'objectivisme, dont un des principes est que le capitalisme est le système social et économique qui convient le mieux pour mettre en pratique les concepts de l'individualisme.

méséestimation, en plus de la divergence d'opinion sur la valeur du communisme, explique le mépris dont fit preuve l'équipe des *Temps modernes* à l'égard des dirigeants américains et du maccarthysme<sup>189</sup>.

### ***5.5. Les débordements du maccarthysme***

Notons que les origines parlementaires du maccarthysme remontent au 20 octobre 1947<sup>190</sup>, lorsque, quatre mois après l'annonce du plan Marshall, le Comité d'investigations des Activités non-américaines<sup>191</sup> entama une série de séances consacrées à l'infiltration communiste sur le territoire américain. Après avoir passé

---

<sup>189</sup> Rappelons que McCarthy n'était pas connu au niveau national tout au début du mouvement anticommuniste américain. En termes d'anticommunisme, McCarthy n'a rien inventé. A vrai dire, la particularité de McCarthy est qu'il a su manipuler le cadre anticommuniste existant pour rehausser sa propre notoriété. A partir de 1950, le chemin était tout à fait frayé pour l'entrée du sénateur McCarthy sur la scène anticommuniste comme l'explique Hector de Galard : « Après les procès d'espionnage atomique, les poursuites contre les dirigeants communistes, l'affaire Hiss, l'inquisition était passée dans les moeurs. Il ne lui manquait qu'une étiquette ; le sénateur McCarthy allait la lui donner » (« Avènement du McCarthysme », 1445).

<sup>190</sup> [WWW.pbs.org/newshour/bb/entertainment/july-dec97/blacklist\\_10-24.html](http://WWW.pbs.org/newshour/bb/entertainment/july-dec97/blacklist_10-24.html)  
accédé le 25 mars 2007

<sup>191</sup> “The House Un-American Activities Committee, ou HUAC, dorénavant désigné dans le texte par « le Comité ».

des années à observer l'expansion du communisme à l'étranger, la Chambre des Représentants décida d'étudier sa percée dans le domaine de l'industrie cinématographique. P. Tenant, dans un article intitulé « Qu'est-ce qu'un communiste ? » (publié dans le numéro 28 des *Temps modernes* daté de janvier 1948) nous signale que les séances du Comité furent l'aboutissement de plusieurs années de soupçons nourris à l'égard de Hollywood, qui, « En tant que centre de l'industrie cinématographique, avait été, plusieurs fois déjà, l'objet des attentions inquiètes du Comité. En 1941, on procéda à une enquête sur 'la propagande en faveur de la guerre dans les films' » (1309). La mention des « attentions inquiètes » annonce déjà le ton narquois de l'auteur ainsi que les mots « dénicher », « citadelle » et « empoisonner » dans la suite de son récit : « Depuis 1945, le Comité se consacre plus spécialement à dénicher les Communistes qui, selon lui, ont élu Hollywood pour citadelle, d'où ils se proposent d'empoisonner méthodiquement la pensée du peuple américain » (1309)<sup>192</sup>. Tout au long de l'article, Tenant conserve un style apparemment neutre, mais son choix de détails souligne l'aspect insignifiant des auditions qu'il cherche à faire découvrir au lecteur. A plusieurs reprises, il fait état de l'attention portée par le grand public américain aux séances, dépeignant celui-ci comme composé d'individus qui ne voyaient que le côté spectacle de la situation : « On remarquait un nombre

---

<sup>192</sup> Tout lecteur ayant lu l'article de Sartre daté de mai 1946 et intitulé « New York, ville coloniale » ne s'étonnerait pas de l'appréciation négative accordée à Hollywood par Tenant. A l'égard de la capitale du cinéma américain, Sartre a écrit : « Les films parlants n'ont pas tenu les promesses du muet. Hollywood piétine dans de vieilles ornières » (*Situations, III* 92).

impressionnant de femmes qui s'exclamaient et applaudissaient avec passion à la vue de leur acteurs préférés » (1310) ; « Tandis que les interrogatoires se poursuivaient l'intérêt qu'elles éveillaient dans tout le pays allait croissant. Les séances de Washington étaient retransmises par T.S.F., à des heures différentes, et à Hollywood on se réunissait, la nuit, autour des postes, comme pendant la guerre pour les communiqués importants » (1321). Même pour les membres du grand public qui saisissaient les enjeux politiques, Tenant prétend que ces séances ne faisaient qu'attiser chez eux ce qu'il juge être « une peur irraisonnée du Communisme » (1336).

L'utilisation du mot « irraisonnée » suggère que Tenant n'était pas au courant des techniques d'infiltration pratiquées par les communistes aux Etats-Unis, telles que celles mentionnés plus haut en ce qui concerne la pénétration des syndicats (voir la note 36). A cet égard, il convient de noter que Jean Rouverol, actrice et scénariste américaine mise sur la liste noire de Hollywood, mentionne dans son livre<sup>193</sup> que le HUAC s'inquiétait également d'une activité syndicale naissante dans l'industrie cinématographique, mais il se concentrait surtout sur la chasse aux communistes dans ce secteur. En lisant les mémoires de Jean Rouverol, on se rend compte qu'en effet, au moment des séances, le communisme avait fait une grande percée à Hollywood.

---

<sup>193</sup> *Refugees from Hollywood : A Journal of the Blacklist Years*. Rouverol et son mari, scénariste Hugo Butler, se sont exilés au Mexique pendant plusieurs années afin de se soustraire à une convocation de comparaître devant le HUAC. Leur exil rappelle en plusieurs aspects le séjour de Morton Sobell et sa famille dans ce même pays.

La peur n'était peut-être pas si « irraisonnée » quand on apprend que Jean Rouverol et son mari avaient décidé de devenir membres du parti communiste en 1943. D'après l'actrice, ce n'était pas difficile de décider d'y adhérer, car le climat politique favorisait une telle décision, en partie parce que les Russes avaient été des alliés courageux qui, malgré leurs énormes pertes humaines, avaient pu arrêter l'avance allemande à Stalingrad.

A cette époque le parti communiste était légal<sup>194</sup> aux Etats-Unis et il avait même des candidats sur la liste électorale. Mais elle ajoute que la raison la plus concluante était le fait que « la plupart de [leurs] amis étaient déjà membres » (23). Quoique Jean Rouverol ne donne aucune appréciation quantitative de son cercle d'amis, ses commentaires suggèrent ne serait-ce que l'existence d'un certain nombre de communistes dans le milieu cinématographique. Cela étant, le gouvernement américain ne pouvait pas rester passif devant la moindre manifestation d'une idéologie perçue comme vouée à la destruction du mode de vie américain. Sans pour autant chercher à justifier toutes les démarches des anticommunistes américains, il convient de dire que leur préoccupation n'était pas injustifiée si l'on considère l'expansionnisme soviétique dans les années 1940. La prétendue hystérie mentionnée par Tenant semble alors plus compréhensible. Cette hystérie se justifie d'autant plus si l'on examine les chiffres de William Ebenstein concernant la superficie des pays et territoires tombés sous influence soviétique. En fait, un espace égal à la superficie de l'Amérique du Sud était sous influence communiste, et pour les Américains, il y avait lieu de commencer à s'inquiéter. Même si l'influence du communisme au sein des

---

<sup>194</sup> . En 1950, la loi McCarran rendit illégale toute activité subversive.



Etats-Unis était nettement en baisse en 1947, dans cette même année, la présence communiste au niveau international se montrait en pleine vigueur, et cela explique l'attention accrue des anticommunistes américains. Malgré les faits, Tenant, comme plusieurs de ses collègues des *Temps modernes*, faisait preuve de mépris pour cette vigilance.

Un autre cas flagrant de ce mépris apparaît clairement lors du procès des Rosenberg. Cette affaire est directement liée au développement de la bombe atomique soviétique en 1949. Or, les Etats-Unis avaient la bombe depuis 1945, année pendant laquelle ils avaient utilisé cette arme contre les Japonais, à Hiroshima et à Nagasaki. Seule détentrice de la bombe atomique, l'Amérique croyait avoir le dessus, militairement parlant, sur l'Union Soviétique, comme le rappelle Simone de Beauvoir dans *La Force des choses* : « La bombe atomique lui assurait le leadership du monde et la dispensait de rien craindre » (138)<sup>195</sup>. Quand l'Amérique apprit que l'Union Soviétique possédait cet armement, on imagina volontiers aux Etats-Unis que les Soviétiques avaient été incapables, sans aide, de mettre au point une telle arme. Un traître américain a dû vendre des secrets atomiques aux Soviétiques. Dans son article intitulé « Avènement du McCarthysme » (sic)<sup>196</sup> (numéro 99 des *Temps*

---

<sup>195</sup> Pour situer historiquement cette remarque, il faut savoir que Simone de Beauvoir y exprimait son état d'esprit au début de l'année 1947, juste avant qu'elle ne parte aux Etats-Unis pour la première fois.

<sup>196</sup> La seule orthographe autorisée par Le petit Robert est « maccarthysme », tandis que l'orthographe de Galard est plus correcte en fonction de la manière dont le sénateur McCarthy écrivait son nom ; elle est également plus proche de celle utilisée

*Modernes*, datée août-septembre 1953), Hector de Galard se montre passablement moqueur au sujet de la prétendue naïveté des Américains : « On pouvait enfin crier au complot. Naturellement il était inconcevable que les savants russes pussent découvrir tout seuls la façon de fabriquer la bombe atomique et impensable que les services d'espionnage soviétiques pussent dérober les secrets sacro-saints, sans une complicité américaine » (1437) ; « D'une part, on avait soigneusement entretenu auprès du public américain l'illusion du 'monopole atomique' et il fallait expliquer pourquoi il n'existait plus. D'autre part, il fallait maintenir toujours en éveil l'hostilité anti-communiste de l'opinion publique. Il devait y avoir des traîtres. Il fallait qu'ils payent » (1445).

Dès le départ, Galard trouve que les Américains font fausse route en suivant la piste des espions éventuels. Logiquement, quelqu'un pour qui l'hypothèse d'espions n'est que le résultat de « la peur obsessionnelle de la subversion »<sup>197</sup> manifeste chez les Américains, devait voir les Rosenberg tout simplement comme des boucs émissaires. Pour les collaborateurs des *Temps modernes*, il était évident que les Rosenberg étaient des victimes innocentes de la phobie anticomuniste américaine. Le cours des événements finit par montrer, par contre, que l'hypothèse de l'espionnage pour expliquer les progrès rapides des Soviétiques n'était pas si saugrenue que Galard semblait le suggérer.

---

par les Américains. Dans cette présente étude, Le petit Robert fera référence, sauf en cas de citation directe.

<sup>197</sup> Theoharis, « Truman and the Red Scare » 81.

Puisqu'elle semble croire à l'innocence des deux Rosenberg, l'équipe des *Temps modernes* cherche des prétextes pour expliquer leur condamnation à mort, comme le fait Galard : « Fallait-il faire un exemple, comme le réclamait le Pentagone ? Ou voulait-on punir ceux qui n'iaient énergiquement leur culpabilité? » (Galard 1445). Ces mêmes thèmes sont repris par René Guyonnet dans son article intitulé tout simplement « L'affaire Rosenberg », (*Les Temps modernes*, décembre 1952) lorsqu'il dit : « Julius et Ethel Rosenberg sont innocents, ce sont des innocents qui dans la semaine du 12 au 17 janvier 1953 seront exécutés si le président Truman, enfin, ne leur accorde leur grâce » (1020) ; « Le procès Rosenberg est un procès exemplaire » (1025) ; « C'est d'abord parce qu'ils ont refusé d'avouer, parce qu'envers et contre tout, ils ont protesté de leur innocence » (1024)<sup>198</sup>. Galard et Guyonnet citent à ce propos l'inégalité des peines infligées aux Rosenberg par rapport à celles de leurs co-conspirateurs : « Pourquoi les tribunaux américains devaient-ils s'acharner sur les Rosenberg et finalement les condamner à mort, plutôt que Gold, Greenglass ou Morton Sobell ? (Galard 1445) ; « Ce n'est pas parce qu'ils sont communistes que les Rosenberg ont été condamnés à mort, puisque Morton Sobell l'avait été aussi, puisque Max Elichter et Elizabeth Bentley, témoins de l'accusation, sont d'anciens communistes et qu'ils ont été laissés en liberté... » (Guyonnet 1024). Julius et Ethel Rosenberg avaient été condamnés à mort, Morton Sobell et Harry Gold

---

<sup>198</sup> Certains spécialistes américains proposent l'idée que les Rosenberg ont été condamnés à mort parce qu'ils avaient refusé de coopérer avec le gouvernement américain. A cet égard, on peut citer Jeff Broadwater, qui le dit dans son livre *Eisenhower & the Anti-Communist Crusade*.

à 30 ans de prison, David Greenglass à 15 ans de prison (Ruth Greenglass n'avait pas été inculpée).

Au premier abord, cela confirme le déséquilibre des peines signalé par Galard et Guyonnet. Notons toutefois que Morton Sobell avait refusé de parler, ce qui avait été interprété par certains comme un aveu implicite de sa culpabilité. Lawrence Kaplan nous dit d'ailleurs qu'il était très respecté en prison justement parce qu'il n'avait pas « balancé » ses associés<sup>199</sup>. L'apparent déséquilibre n'est donc pas nécessairement injustifié.

Une autre explication offerte par les *Temps modernes* concerne une curieuse coïncidence : tous les accusés sont juifs. Galard le constate clairement « Comme par hasard d'ailleurs, les traîtres étaient Juifs » (1445). En guise de réplique à cette observation, il convient de noter que l'antisémitisme n'était pas très virulent aux Etats-Unis à cette époque, mais le rôle important joué par les Juifs dans le domaine syndical américain leur portait préjudice aux yeux de certains Américains. À ce sujet, dans un article figurant dans le premier numéro spécial des *Temps modernes* sur les Etats-Unis (août-septembre 1946)<sup>200</sup>, Paul Vignaux cite les dirigeants syndicaux Sidney Hillman<sup>201</sup> et son rival David Dubinsky<sup>202</sup>, tailleurs juifs orientaux de

---

<sup>199</sup> Lawrence Kaplan, « Refusing to Cooperate ». Accédé au site Internet

<http://www.monthlyreview.org/0901kaplan.htm> le 2 avril 2007

<sup>200</sup> « Aspects de la conscience ouvrière américaine ».

<sup>201</sup> Le site Internet <http://www.aflcio.org/aboutaflcio/history/history/hillman.cfm>

indique que Hillman (1887 – 1946) était originaire de Lettonie, qui faisait partie alors de la Grande Russie. Il émigra aux Etats-Unis en 1907 après avoir été incarcéré par

formation socialiste. Ajoutons que le premier président de l'American Federation of Labor (AFL), Samuel Gompers, était juif aussi. Pourtant, malgré le lien établi depuis quelques années entre les syndicats et les communistes, on ne peut pas dire que la méfiance capitaliste des syndicats se soit forcément traduite en un antisémitisme à grande échelle aux Etats-Unis. Si l'on en croit Hasia Diner, les vingt années qui firent suite à la Deuxième guerre mondiale furent une « époque d'or » pour les Juifs,<sup>203</sup> malgré les vagues d'antisémitisme des décennies précédentes. Elle souligne que ce racisme était fondé en partie sur la participation juive au syndicalisme ainsi qu'à la forte influence des Juifs dans l'industrie du spectacle<sup>204</sup>. Mais même à son

---

le gouvernement tsariste pour activité politique syndicale. Parmi ses nombreuses réalisations dans le domaine syndical en Amérique, il fut membre fondateur de l'Amalgamated Clothing Workers of America (ACWU).

<sup>202</sup> Le site Internet <http://www.encyclopedia.com/html/D/Dubinsky.asp> indique que Dubinsky (1892-1982) naquit à Brest-Litovsk en Pologne. Il exerça le métier de boulanger dans la boulangerie de son père à Lodz, (alors sous contrôle russe). Il fut envoyé en prison en Sibérie pour activités syndicales. Après s'être évadé, il arriva aux Etats-Unis en 1911, où il débuta comme coupeur dans l'industrie textile. Il finit par devenir président du syndicat International Ladies Garment Workers Union (ILGWU).

<sup>203</sup> Diner, *The Jews of the United States, 1654 – 2000*, 259.

<sup>204</sup> A titre d'exemple, Hasia Diner cite une grande énumération de personnalités de l'industrie du spectacle.

La majorité des magnats de cinéma américain – Louis B. Meyer, Adolph Zukor, les frères Warner, Harry Cohn – étaient tous juifs. Dans le domaine de la musique des

paroxysme, l'antisémitisme américain était beaucoup moins virulent que celui pratiqué en Europe. En ce qui concerne la période de l'affaire Rosenberg, Hasia Diner constate que les Juifs américains avaient réussi à faire abstraction du racisme dont ils avaient été la cible dans le passé pour mieux se concentrer sur les possibilités de progrès social et économique qui avaient surgies aux Etats-Unis au lendemain de la Deuxième guerre mondiale. Notons tout de même que Hasia Diner remarque que l'arrestation de Juifs pour espionnage rendait la communauté juive américaine nerveuse, car celle-ci craignait un retour aux décennies précédentes, où les Juifs avaient été désignés comme des étrangers non assimilables. Si l'on lit en filigrane ce dernier commentaire de Hasia Diner, en 1950, l'année où les Rosenberg avaient été arrêtés, les Juifs ne souffraient pas d'un antisémitisme trop prononcé. Certains gauchistes américains, par contre, insistaient à voir dans l'affaire Rosenberg l'expression d'un antisémitisme. Robert B. Glynn<sup>205</sup> signale que pour certains, un

---

Juifs tels qu'Al Jolson, Irving Berlin, Sophie Tucker, Fanny Brice, George Arlen, George Gershwin, Benny Goodman, Ziggy Elman, Yip Harburg, Eddie Cantor, Lorenz Hart, Jerome Kern, Oscar Hammerstein II, et Mezz Mezzrow, ont tous grandement contribué à créer un langage musical uniquement américain. Il se trouve que beaucoup de ces Juifs étaient immigrants ou des fils ou filles d'immigrants, ce qui faisait craindre chez certains Américains une infiltration juive et étrangère de la culture chrétienne des Etats-Unis.

<sup>205</sup> Robert B ; Glynn, mort en 2002, fut associé fondateur de la société d'avocats Becker, Glynn, Melamed & Muffly; il fut également président de la Fondation

certain antisémitisme se manifestait par le fait qu'il n'y avait pas de Juif dans le jury, dont les membres avaient été sélectionnés à New York, ville où les Juifs constituaient presque un tiers de la population<sup>206</sup>. Plusieurs observateurs européens<sup>207</sup> firent écho à cette interprétation antisémite, dont les collaborateurs des *Temps modernes*. Afin de replacer l'affaire Rosenberg dans un contexte qui leur était familier, ceux-ci évoquèrent l'affaire Dreyfus, tout en profitant de l'occasion pour faire la morale aux Etats-Unis. Dans un éditorial intitulé « American Way of Death » (juillet 1953), T.M. constate que « l'assassinat » des Rosenberg donnait l'occasion de « mesurer l'ampleur de l'ignoble bonne conscience américaine » :

Car enfin, cette « affaire » qui bouleversa l'Europe, pour les Etats-Unis n'a même pas existé. Quelle certitude ! Quel silence ! Dreyfus, innocent, fut lui aussi condamné ; tous les tribunaux confirmèrent la peine et, des années après, la grâce encore précéda la justice.

Mais l'Affaire divisa la France. Qui a-t-elle troublé là-bas, hors une poignée de « rouges » ? Où étaient les libéraux, les démocrates ? (1)

---

Lampadia, un organisme privé consacré à la promotion de l'éducation, la culture et l'assistanat social en Argentine, au Brésil et au Chili.

<sup>206</sup> Robert B. Glynn, « L'Affaire Rosenberg in France ».

<sup>207</sup> Glynn débute son article en faisant état de manifestations contre l'exécution des Rosenberg dans toutes les capitales de l'Europe occidentale. Mais il précise également que les protestations les plus fortes ont eu lieu en France.

Cette vision des choses n'est pas tout à fait justifiée. En premier lieu, en comparant les Rosenberg à Dreyfus, T.M. insiste sur l'innocence de ceux-ci, mais certaines révélations faites après l'exécution des Rosenberg font croire que cette présomption d'innocence était erronée. A cet égard, il suffit d'examiner les renseignements mis à jour par le déchiffrement des dits Câbles de Venona, des câbles encodés transmis entre les Soviétiques et leurs contacts militaires et diplomatiques aux Etats-Unis. Ce projet, lancé en 1943 par le gouvernement américain, dévoila au fil des années un réseau d'espions qui fournissaient des renseignements aux Soviétiques, réseau qui comprenait notamment David Greenglass<sup>208</sup> ainsi que Julius et Ethel Rosenberg<sup>209</sup>. Précisons que ces renseignements furent rendus publics, petit à petit, à partir de 1995.

Quant à l'idée que les libéraux et les démocrates restaient muets au sujet de l'affaire Rosenberg, Glynn fait mention de manifestations organisées par le comité de défense des Rosenberg dans quarante villes américaines. Mais il précise que la majorité de l'Amérique profonde ne s'intéressait guère à cette affaire, car elle était

---

<sup>208</sup> Greenglass était le beau-frère de Julius Rosenberg, c'est-à-dire, le frère d'Ethel Rosenberg. Lors du procès des Rosenberg, Greenglass a témoigné contre sa sœur et son beau-frère, mais en ce qui concerne la participation de sa sœur dans le réseau d'espionnage, il s'est rétracté dans *The Brother*, livre de confessions dicté à Sam Roberts.

<sup>209</sup> Ces renseignements sont fournis par Richard C. S. Trahair dans son livre *Encyclopedia of Cold War Espionage, Spies and Secret Operations* 86, 317.



convaincue de la culpabilité des Rosenberg. Abe Krash<sup>210</sup> abonde dans le sens de Glynn, mais celui-là donne une appréciation plus nuancée des prises de position des Américains à l'égard des Rosenberg. En effet, Krash constate que très peu d'Américains croyaient à l'innocence des Rosenberg, mais parmi ceux qui trouvaient les Rosenberg coupables, la majorité trouvaient que la peine de mort était trop sévère, surtout en période de paix<sup>211</sup>. Mais en général, la perception de l'innocence des Rosenberg ou de l'antisémitisme concernant l'affaire était largement considérée comme un point de vue de gauchistes marginalisés.

Au vu des faits énumérés ci-dessus, l'insistance que les Rosenberg étaient parfaitement innocents semble peu convaincante. Galard cherche à désinculper ceux-ci en signalant qu'ils n'ont pas pris la fuite, comme l'ont fait un certain nombre de leurs co-inculpés. Sûr de lui, Galard se montre catégorique : « C'est tout simple :

---

<sup>210</sup> Avocat spécialiste en relations gouvernementales et en matières de législation commerciale et anti-trust. Il est professeur adjoint à la faculté de droit à Georgetown University à Washington, D.C.

[http://www.law.georgetown.edu/curriculum/tab\\_faculty.cfm?Status=Faculty&FacultyID=278](http://www.law.georgetown.edu/curriculum/tab_faculty.cfm?Status=Faculty&FacultyID=278) (accédé le 9 avril 2007).

<sup>211</sup> Malgré la pression internationale de commuer la peine capitale des Rosenberg, le président Eisenhower est resté intransigeant pour diverses raisons. Jeff Broadwater constate qu'Eisenhower a enfin décidé que l'exécution des Rosenberg serait un déterrent efficace contre l'espionnage soviétique. (Broadwater 81)

Les observateurs de cette époque racontent les états d'âme du président Eisenhower avant de décider de ne pas se montrer indulgent envers les Rosenberg.

parce qu'ils n'avaient rien à se reprocher. Parce qu'ils n'étaient ni riches, ni diaboliques. Parce qu'ils sont innocents » (L'affaire Rosenberg, 1038).

T. M., par contre, dans « American Way of Death », semble se résigner au sacrifice de Julius, mais pour limiter les dégâts, demande au président Eisenhower de gracier Ethel : « Graciez-en au moins un, Président ! Graciez Ethel, c'est une femme. Un pour vous, un pour nous. Un pour Mac Carthy (sic), et pour vos chiens – un pour l'Europe. Un pour l'exemple et la terreur, un pour la tactique et la conscience humaine... » (5). A vrai dire, les exhortations de T.M. tombèrent dans l'oreille d'un sourd, car Eisenhower n'en fit guère cas. Il est vrai que ce dernier fut tourmenté à l'idée de faire exécuter une femme, mais en fin de compte il se montra persuadé que l'intérêt national serait mieux servi si Ethel recevait la peine capitale. Certains, tels Richard C.S. Trahair suggèrent qu'Eisenhower croyait (à tort) qu'Ethel était la dirigeante du réseau et qu'il fallait qu'elle soit exécutée pour ne pas inciter les Russes à se servir de plus de femmes comme espionnes.

Ainsi il apparaît que les collaborateurs des *Temps modernes*, à travers le prisme de leur anticapitalisme, ne virent pas toujours juste dans leurs proclamations sur les événements liés à la Guerre froide aux Etats-Unis. Mais plutôt que de leur reprocher les imprécisions de leurs constatations, il convient mieux de réfléchir sur la nature des perceptions transculturelles, qui influent nécessairement sur les prises de position. Cela revient à la façon dont on regarde l'Autre, de loin, à partir de critères culturels différents. S'il fallait critiquer quelque chose chez les collaborateurs des *Temps modernes*, ce serait leur refus de tenir compte de ce décalage de perspective. Pour cette équipe, le communisme était un moyen de redresser le déséquilibre social

occasionné par la mise en marche et le maintien du système capitaliste. Les anticommunistes américains, par contre, voyaient le communisme comme un fléau insidieux destiné à anéantir leur mode de vie. Sartre lui-même constata que les ouvriers américains ne s'intéressaient guère à la politique, se démarquant ainsi de leurs homologues français. En déclarant que le communisme ne posait pas de vraie menace pour les Etats-Unis ou que l'affaire Rosenberg n'était qu'une machination anticommuniste et antisémite, les collaborateurs des *Temps modernes* se montrèrent aveuglés par leur idéologie à tel point qu'ils n'accordèrent aucune raison à ceux qui s'opposaient cette idéologie. C'est en effet dans ce sens que l'on peut parler de mépris pour caractériser l'attitude de l'équipe des *Temps modernes* envers les anticommunistes américains. On songe alors à Descartes qui disait : « ...en voyageant, ayant reconnu que tous ceux qui ont des sentiments fort contraires aux nôtres, ne sont pas pour cela barbares, ni sauvages, mais que plusieurs usent, autant ou plus que nous, de raison... » (21).

Dans le domaine des perceptions transculturelles, on n'arrive pas toujours à « distinguer le vrai d'avec le faux » (15), mais l'essentiel est d'aborder sa quête du savoir avec un esprit d'ouverture. Force est de constater que cette qualité faisait défaut aux collaborateurs des *Temps modernes* au sujet de la lutte anticommuniste sur le territoire américain.

## Conclusion

### Les barrières épistémologiques de l'altérité

Pour Descartes, « la méthode qui enseigne à suivre le vrai ordre, et à dénombrer exactement toutes les circonstances de ce qu'on cherche, contient tout ce qui donne de la certitude aux règles d'arithmétique » (25). À l'évidence, les rapports transculturels, qui sont au cœur de la présente étude, ne relèvent guère de cette logique génératrice de certitudes. Les barrières de l'altérité (nommons-les ainsi) ne cessent de faire obstacle, bloquant ou faussant nos perceptions. Ces barrières sont multiples, mais en particulier d'ordre temporel. Il suffit de tenter de démêler les enjeux intellectuels d'une époque passée, en se penchant, depuis la nôtre, sur des documents écrits et des supports audiovisuels d'alors, pour en être douloureusement conscient.

Par exemple, dans le cas des Rosenberg, à partir de la plupart des documents consultés, on serait enclin à douter de leur innocence, mais la lecture du livre de Morton Sobell, *On Doing Time*, tendrait en revanche à dissiper ces doutes, ce qui montre combien il est important de tenir compte de perspectives différentes. Sobell donne raison à l'équipe des *Temps modernes* lorsqu'il écrit : « Putting aside the whole espionage business, I knew that Julius had never had anything to do with the atom bomb project » (56). Il est difficile d'affirmer qu'il dit vrai, mais sa plaidoirie est maintes fois plus convaincante que les arguments des observateurs français, fort peu impartiaux puisque visiblement obnubilés par leur parti pris contre le gouvernement américain, et qui ne donnaient aucune preuve concrète pour étayer leur prise de

position. Dès la préface de l'édition de 2001<sup>212</sup>, Sobell affirme qu'il avait cru, au début, à l'exactitude des révélations du projet Venona, destiné à décrypter les messages codés entre le KGB soviétique et ses espions en Amérique. Pour lui, comme pour beaucoup, une fois que le gouvernement américain s'était prononcé, l'affaire était classée, d'autant qu'en 1995, tous les messages transcodés par la National Security Agency avaient été rendus publics. Sobell se montre toutefois sceptique en constatant que l'on n'avait guère fait preuve de transparence quant aux méthodes utilisées pour établir le rapport entre les noms de code et les individus ainsi désignés. On comprend d'autant plus sa méfiance vis-à-vis des autorités quand on sait que, dans son livre, il accuse le gouvernement de l'avoir kidnappé pendant ses vacances au Mexique pour le ramener aux Etats-Unis en vue de sa comparution devant les tribunaux. Selon la version officielle, il aurait été déporté. Le consensus américain veut que les Rosenberg aient été coupables d'espionnage, même si, selon certains, leur rôle aurait été d'une moindre importance que celle prétendue par le gouvernement. Ce consensus est largement fondé sur les câbles du projet Venona, mais ces documents ne constituent pas des preuves nécessairement concluantes. Sobell, en outre, signale de nombreuses contradictions dans la démarche de la NSA, et tout examen de la culpabilité ou de l'innocence des Rosenberg devrait en principe tenir compte de ces contradictions.

Il y a toutefois un autre courant de pensée. Citons par exemple Florin Aftalion, économiste français et grand passionné d'histoire. A l'opposé des observateurs français étudiés jusqu'à présent, Aftalion affirme dans son livre, *La*

---

<sup>212</sup> La première édition de ce livre date de 1978, la seconde de 2001.

*trahison des Rosenberg*, que Julius Rosenberg était coupable d'avoir livré aux Soviétiques des secrets sur la bombe atomique<sup>213</sup>. Il résume cependant fort bien le problème principal posé à tout individu qui espère appréhender la vérité sur un sujet aussi controversé que l'affaire Rosenberg :

Il peut sembler paradoxal qu'en étudiant l'histoire, des événements lointains soient mieux compris que d'autres beaucoup plus récents. Les premiers s'éclairent au fur et à mesure des ouvertures de nouvelles archives, tandis que les autres sont encore obscurcis par les passions partisans qui dénaturent les faits. C'est exactement ce qui est arrivé dans l'affaire Rosenberg. (9)

Où est la vérité ?

---

<sup>213</sup> Aftalion explique les sources sur lesquelles il se fonde pour déclarer Julius Rosenberg coupable :

L'ouverture des dossiers du FBI sous la *Freedom of Information Act* dans les années 1970, ceux des archives du KGB vingt ans plus tard, les révélations du projet Venona en 1995 et, enfin, les Mémoires des protagonistes côté soviétique, tout confirme que non seulement Julius Rosenberg était coupable mais que Max Elitcher, Harry Gold, Elizabeth Bentley ont dit la vérité.

Les quelques hésitations dont paraissaient souffrir leurs témoignages et dont on a fait grand cas s'expliquent par l'imprécision de souvenirs évoqués six ou sept ans après les faits jugés. (197)

Faisant écho aux idées d'Aftalion, Ilene Philipson met elle aussi bien en évidence le problème de la vérité dans son livre *Ethel Rosenberg : Beyond the Myths* :

At present there is no definitive truth in the Rosenberg case. All we have at our disposal is the assertion of the actors, a large body of circumstantial evidence, and a knowledge of the historical period in which the events in question took place. How we view these elements is, of course, colored by our preconceptions and political prejudices – hardly the stuff of claims to definitive or objective truth. (212).

Ses commentaires sont utiles pour comprendre la prise de position des Français. L'affaire Rosenberg peut en effet servir de cas exemplaire pour mieux situer les deux pôles de l'altérité politique, chacun cherchant à imposer une vision des faits différente. D'après I. Philipson, faute de pouvoir s'appuyer sur des certitudes objectives, chaque côté créa son propre modèle de la réalité. Elle soutient que les Rosenberg et le gouvernement américain donnèrent à tour de rôle dans la fabulation. Mais l'affaire n'est en aucune manière différente des autres débats de la vie quotidienne. Il suffit de suivre les arguments des avocats lors d'un procès pour voir comment se créent des réalités altérées. Il est également évident que l'identification de l'observateur à une idéologie politique peut aider à surmonter diverses formes d'altérité, qu'elle soit nationale, géographique ou linguistique, comme nous l'avons vu lors des formations de comités de soutien pour les Rosenberg à un niveau international.

Force est de constater que la prise de position affichée contre le gouvernement américain par les observateurs français des années quarante et cinquante demeure inchangée aujourd'hui. Le point de vue actuel n'est guère différent : on considère la puissance des États-Unis d'un œil inquiet. Alain Frachon et Daniel Vernet, par exemple, journalistes au *Monde*, conjuguent leurs efforts pour expliquer le parcours des néo-conservateurs, très écoutés par George W. Bush. Leur livre, intitulé *L'Amérique messianique*, est parsemé de références aux principes fondamentaux du mouvement. Par exemple : « Pour les néo-conservateurs, le choix est vite fait : l'Amérique a le capital moral et le potentiel militaire pour mettre de l'ordre dans le chaos de l'après-guerre froide » (36) ; « Paul Wolfowitz, diplômé de sciences politiques, hésitant entre l'université et le gouvernement, incarne parfaitement cette sensibilité néo-conservatrice qui assigne à l'Amérique la mission de répandre la démocratie » (37) ; « La destruction créative, c'est ça notre logo » (40) ; « Par-dessus tout, nous incarnons une vision messianique, qui s'avéra victorieuse ; nous sommes un pays messianique » (40) ; « Il n'y a qu'une seule source de légitimité à l'action des États-Unis : la Constitution. Cela est vrai à l'intérieur qu'à l'extérieur » (41) ; « Parce que Israël est l'une des seules démocraties au Proche-Orient, parce que juifs et protestants ont en commun un attachement au texte biblique, parce qu'un certain esprit pionnier touche chez eux une corde sensible, les Américains éprouvent une sympathie naturelle pour les Israéliens... » (167).

Un des faits rappelés par cet ouvrage est que George W. Bush est un converti : « Rien ne prédisposait le quarante-troisième président des États-Unis à s'intéresser à l'univers des néo-conservateurs » (153). Vu l'ordre du jour de ce mouvement, on



comprend pourquoi certains s'inquiètent de savoir Bush à l'écoute des néo-conservateurs.

Sébastien Fath, déjà mentionné, spécialiste de sociologie des religions, propose dans son livre une interprétation d'un aspect important de l'Amérique contemporaine. Partant du point de vue « des sciences sociales des religions », il considère que « La Maison-Blanche serait 'prise en otage' par une caste de religieux exaltés pour lesquels la réalité internationale d'aujourd'hui ne se comprend qu'à partir de la Bible » (11)<sup>214</sup>. D'après lui, ces intégristes chrétiens créent un climat d'obnubilation et, sous leur influence, le président laisse « perplexe nombre d'observateurs, y compris dans son propre pays où il passe parfois pour 'l'ayatollah de l'Amérique'<sup>215</sup> » par sa piété dont il fait grand cas et sa rhétorique manichéenne. Fath aborde les diverses dimensions et répercussions de l'ardeur religieuse de George W. Bush et ses conseillers.

La méfiance des motivations du gouvernement américain reste également un sujet d'actualité chez bien des observateurs français. Après une trêve de deuil

---

<sup>214</sup> Stéphane Spoiden fait écho à cette même idée dans *Étonnante Amérique : la face cachée de la politique américaine*.

<sup>215</sup> Fath fournit ces précisions en note de bas de page : « Richard Cohen, "America's Ayatollah", *The Washington Post*, 15 avril 2004, P. A25. « Bush parle comme si seul un athée pouvait demander des preuves, alors que la foi seule est plus que suffisante. Il est l'ayatollah de l'Amérique (*He is America's own ayatollah*). »

accordée par certains à l'Amérique après les attentats du 11 septembre 2001<sup>216</sup>, dès le numéro 626 (décembre 2003/janvier-février 2004), les collaborateurs des *Temps modernes* s'en prirent à nouveau à Washington et ses machinations. Signalons à cet égard l'article de Jean-Claude Paye intitulé « La coopération policière entre les Etats-

---

<sup>216</sup> Jean-Marie Colombani résume fort bien la nature des réactions françaises tout de suite après les attaques terroristes :

« *Nous sommes tous Américains !* » Cet éditorial, écrit dans la nuit du 11 au 12 septembre 2001 et publié à la une du *Monde*, était-il autre chose que la manifestation d'une nécessaire et absolue compassion ? Je ne cesse de me poser la question, non pas tant à cause du nombre des critiques ou des interpellations suscitées par ce texte, que du fait même du cours des choses.

(7)

Dans un autre registre, Liliane Kandel pose la question de l'américanité dans son article intitulé « Qui est américain ? ». En rappelant les diverses origines des victimes du 11 septembre, elle expose le *distinguo* fait par plusieurs observateurs entre le peuple américain et son gouvernement :

Etaient-ils tous « américains » ? de naissance ? par naturalisation ? par conviction ? Aspiraient-ils à le devenir ? Se ressentaient-ils ainsi ?

La question fut posée en France, aussi bien par ceux et celles qui affirmaient leur solidarité immédiate et inconditionnelle avec les victimes du 11 septembre que par ceux qui, au contraire, rappelaient leurs raisons d'opposition – elles étaient multiples, souvent légitimes, maintes fois réaffirmées – à la politique des gouvernements américains successifs. (20)

Unis et l'Europe ». On y remarque tout d'abord les nombreuses allusions au 11 septembre : « Avant le 'Patriot Act', adopté après les attentats du 11 septembre, différentes lois américaines comprenaient déjà une définition du terrorisme. Elles autorisaient leurs juridictions à étendre leurs compétences en dehors des USA. » (143) ; « Cet accord est un élément décisif dans la réalisation des demandes formulées par les USA aux pays membres de l'Union européenne, au lendemain des attentats du 11 septembre » (144) ; « Après les attentats du 11 septembre, un accord provisoire de coopération entre Europol et les Etats-Unis fut signé le 6 décembre 2001 » (146) ; « La loi, votée après le 11 septembre, obligeant chaque compagnie aérienne à fournir l'ensemble des informations dont elle dispose sur les passagers voyageant vers ou en provenance des États-Unis, prévoit d'importantes sanctions à l'égard des sociétés récalcitrantes » (150).

Il est clair que le 11 septembre fut l'occasion pour les États-Unis de renforcer leur dispositif de sécurité internationale, mais le problème, selon Paye, est que les accords effectués au lendemain des attaques vont à l'encontre des intérêts européens. Il nous rappelle que « Dans les discussions préparatoires, quelques Etats membres s'inquiétaient de l'absence de contrôle sur l'utilisation des informations transmises. Il apparaissait qu'un nombre illimité d'institutions américaines, judiciaires, policières, mais aussi administratives, auraient un accès illimité aux données transmises par Europol » (147).

Un autre cas pénalisant pour l'Europe concerne les informations sur les passagers des lignes aériennes : « Si la Commission européenne a donné son accord pour que les compagnies aériennes donnent des renseignements sur leurs passagers

aux autorités américaines, elle n'a cependant pas les moyens de délimiter les informations transmises » (149). Les pourparlers entre les autorités américaines et l'Europol évoquent les discussions entre l'Amérique et l'Europe lors de la mise en vigueur du plan Marshall. Là, les Américains cherchaient à profiter du malheur occasionné par la guerre pour faire avancer leur cause. À en croire Paye, l'Amérique a réussi à faire la même chose dans la coopération policière et judiciaire aux lendemains du 11 septembre :

Ces accords mettent en place une structure impériale. La reconnaissance internationale du statut de l'exception imposée par les Etats-Unis sert à réorganiser le système judiciaire au niveau international. Ainsi, le pouvoir exécutif américain exerce une souveraineté mondiale. C'est lui qui fixe, par conséquent, les frontières entre la norme et l'exception et qui inscrit celle-ci dans le droit. (160)

Ainsi apparaît nettement la méfiance permanente causée par l'altérité politique. Les altérités morale, raciale et culturelle, par contre, sont moins à même d'être cause de discorde, dans la mesure où elles sont souvent vérifiables. Par exemple, lorsque Roy et Soupault décrivent les lois promulguées pour maintenir en vigueur la moralité puritaine, leurs observations peuvent être vérifiées dans les archives officielles ouvertes au public. De plus, en émettant leur constat, ils ne se sentent aucunement menacés par les particularités de la loi américaine. Il en va de même pour les commentaires émis par d'autres observateurs français sur la situation raciale et culturelle aux Etats-Unis. Contrairement à leur réaction à l'altérité politique, ils cherchent à surmonter les barrières de l'altérité raciale et culturelle.

Cette ouverture aux phénomènes sociétaux américains s'est manifestée à plusieurs reprises, notamment dès le premier numéro des *Temps modernes* consacré aux États-Unis (août-septembre 1946), dans lequel des Américains s'exprimèrent sur divers aspects de leur pays. Cette même approche se retrouva dans d'autres numéros consacrés à l'Amérique (août-septembre 1976, décembre 1986). Par le truchement de la traduction, des Noirs américains tels que James Weldon Johnson, St. Clair Drake, Horace R. Cayton, et Geneva Smitherman, purent communiquer directement aux Français leurs sentiments sur la musique, la société et le langage de la communauté noire, trois manifestations emblématiques de leur culture. Cette approche, qui laisse parler des représentants d'une culture minoritaire, visiblement à même d'en communiquer les nuances, est on ne peut plus appropriée. Dans une perspective française, ces nuances risqueraient fort de ne pas être saisies. On songe par exemple aux remarques de Jean Baudrillard :

...Il y a une profonde différence de tonalité raciale, ethnique, entre l'Amérique et la France. Là-bas, le mixage violent de multiples nationalités européennes, puis de race exogènes, a produit une situation originale. Cette multiracialité a transformé le pays et lui a donné sa complexité caractéristique. En France, il n'y a eu ni mélange original, ni solution véritable, ni défi de l'un à l'autre groupe. La situation coloniale a simplement été transférée en métropole, hors de son contexte original. (81)

Dans un autre registre, citons les efforts des musicologues français André Hodeir et Lucien Malson pour expliquer le jazz à leurs compatriotes. Avec leur formation à la fois en musique classique européenne et en jazz, ils servent

d'interprètes pour les mélomanes de langue française. En discutant de ce sujet, nous avons également vu des cas où l'identité géographique a aidé des musiciens de race blanche à surmonter des barrières érigées par l'altérité raciale. Est-il besoin de souligner l'importance du contact direct lorsqu'on cherche à s'approprier une forme d'expression artistique étrangère à sa culture d'origine ?

Il est clair que les observateurs français n'ont pas réagi de la même manière à chaque forme d'altérité lors de leurs contacts avec l'Amérique : l'animosité ou l'hostilité a pu faire place à la bienveillance. Les différences raciales, géographiques, linguistiques et culturelles sont facilement acceptées, mais il n'en va pas de même pour ce qui touche à la politique. Nous avons vu dans les chapitres quatre et cinq que deux raisons principales expliquent les réactions négatives dans ce domaine: la peur de la domination américaine et de ses retombées en matière de politique extérieure et la chasse aux communistes, à une époque où Sartre et maints autres représentants de la gauche française étaient soit compagnons de route ou sympathisants, soit membres du Parti . Il va sans dire que ce qui était perçu comme une persécution politique ne pouvait être admis par ces observateurs. Une grande méfiance vis-à-vis du plan Marshall en fut la conséquence directe. Les barrières de l'altérité politique ont donc ainsi la caractéristique d'être pérennes, à tel point qu'elles apparaissent presque comme viscérales, et donc

en dehors du cadre des perceptions rationnelles<sup>217</sup>. L'étude des sciences politiques semble même impuissante à les corriger : on peut étudier en profondeur plusieurs systèmes d'organisation politique sans que cela agisse pour autant sur les choix politiques personnels de chacun. La politique est un jeu dans lequel chaque groupe rival cherche à mettre en œuvre une série de pratiques et d'actions destinées à promouvoir ses intérêts. En matière d'idéologie, chacun voit midi à sa porte.

---

<sup>217</sup> En choisissant d'inclure le mot « obsession » dans le titre de son livre, *L'obsession anti-américaine*, Jean-François Revel annonce clairement la prise de position qu'il adopte : l'antiaméricanisme n'est pas justifié.

## Œuvres citées

---. *A Decade of American Foreign Policy: Basic Documents, 1941-49*. Washington :

U.S. Govt. Print. Off., 1950. Questia, 4 May 2007

<http://www.questia.com/PM.qst?a=o&d=14930966>

« Communisme et anticommunisme. » *La Tribune des Temps Modernes* : diffusée le

27 octobre 1947, rediffusée sur France-Culture en août 1989.

« David Rousset de retour d'Allemagne. » *La Tribune des Temps Modernes* :

enregistrée le 20 novembre 1947, mais sa diffusion a été interdite par le

gouvernement Schumann. Diffusée pour la première fois sur France-Culture

en août 1989.

« Le Gaullisme et le R.P.F. » *La Tribune des Temps Modernes* : diffusée le 20

octobre 1947, rediffusée sur France-Culture en août 1989.

« Le vrai sens des revendications ouvrières » *La Tribune des Temps Modernes* :

enregistrée le 24 novembre 1947, mais sa diffusion a été interdite par le

gouvernement Schumann. Diffusée pour la première fois sur France-Culture

en août 1989.

Aftalion, Florin. *La trahison des Rosenberg*. Paris : Lattès, 2003.

Agnew, John, et J. Nicholas Entrikin. *The Marshall Plan Today : Model and*

*Metaphor* New York: Routledge, 2004.

Aron, R., et A. Dandieu. *Le Cancer américain*. Paris : Les Editions Rieder, 1931.

Badinter, Robert. *Libres et égaux: l'émancipation des Juifs, 1789-1791*. Paris :

Fayard, 1989.

Bair, Deirdre. *Simone de Beauvoir*. New York : Summit Books, 1990.



- Barnaby, John. « Une opinion américaine. » *Les Temps modernes* 28 (1948) : 1233-1250.
- Barthes, Roland. *Le degré zéro de l'écriture*. Paris : Editions du Seuil, 1972.
- Barthes, Roland. *Le plaisir du texte*. Paris : Editions du Seuil, 1973.
- Baudrillard, Jean. *Amérique*. Paris : Grasset, 1986.
- Beauvoir, Simone de. A Transatlantic Love Affair Letters to Nelson Algren. New York: The New Press, 1998.
- . *L'Amérique au jour le jour*. Paris : Gallimard, 1997.
- . La force des choses. Paris : Gallimard, 1963.
- Bell, Daniel, « The Status Theory. » *McCarthyism*, Thomas C. Reeves (éditeur responsable). Malabar, Florida : Robert E. Krieger Publishing, 1978.
- Bercovitch, Sacvan. *The Puritan Origins of the American Self*. New Haven: Yale UP, 1977.
- Bernheim, Nicole. *Voyage en Amérique noire*. Paris : Stock, 1987.
- Bondy, François. « Jean-Paul Sartre and Politics. » *Journal of Contemporary History* 2.2 (1967) : 25-48.
- Borchard, Edwin. « Intervention--The Truman Doctrine and the Marshall Plan. », *American Journal of International Law* 41.4 (1947) : 885-888.
- Boschetti, Anna. *Sartre et Les Temps Modernes*. Paris : Editions de Minuit, 1985.
- Broadwater, Jeff. *Eisenhower & the Anti-Communist Crusade*. Chapel Hill : University of North Carolina Press, 1992.
- Burnier, Michel Antoine. *Les existentialistes et la politique*. Paris : Gallimard, 1966.
- Caldwell, Erskine. *Tobacco Road*. Savannah, Georgia : Beehive Press, 1974.

- Cardailhac, Guy. « Les Etats-Unis devant leur héritage. » *Les Temps modernes* 11-12 (1946) : 214 – 244.
- Cather, Willa. *My Ántonia*. Boston : Houghton Mifflin Company, 1954.
- Clayton, William L. “GATT, The Marshall Plan, and OECD”, *Political Science Quarterly* 78.4 (1963) : 493-503.
- Colombani, Jean-Marie. Tous Américains ? Le monde après le 11 septembre 2001. Paris : Fayard, 2002.
- Contat, Michel, et Michel Rybalka. *Les écrits de Sartre*. Paris : Gallimard, 1970.
- Cornell, Kenneth. « Les Temps Modernes: Peep Sights across the Atlantic. » *Yale French Studies* 16 (1955) : 24-28.
- Cromwell, William C. « The Marshall Non Plan, Congress and the Soviet Union. » *The Western Political Quarterly* 32.4 (1979) : 422-443.
- Davies, Howard. *Sartre and Les Temps Modernes*. New York : Cambridge University Press, 1987.
- De Long, J. Bradford, et Barry Eichengreen. « The Marshall Plan: History’s Most Successful Structural Adjustment Program. » Conférence sur la Reconstruction Européenne après la Seconde Guerre Mondiale. Landeszentralbank, Hambourg. Les 5, 6 et 7 septembre 1991.
- Descartes, René. *Discours de la méthode*. Paris : Hatier, 1999.
- Diner, Hasia R. *The Jews of the United States, 1654 – 2000*, Berkeley: University of California Press, 2004.
- Djelic, Marie-Laure. *Exporting the American Model*. Oxford: Oxford UP, 1998.

- Domarchi, Jean. « Discussion sur le plan Marshall : ‘ Du plein emploi au plan Marshall’ . » *Les Temps modernes* 29 (1948) : 1345-1371.
- Drake, St Clair, et Horace R. Cayton. *Black Metropolis*. New York : Harcourt, 1945.
- Duhamel, Georges. *Scènes de la vie future*. Paris : Librairie Arthème Fayard, 1938.
- Ebenstein, William. *Today's Isms*. Englewood Cliffs: Prentice-Hall, 1973.
- Erval, François. « Faulkner après le Prix Nobel. » *Les Temps modernes* 91 (1953) : 2024-2030.
- Fabre, Michel. « Wright and Existentialism. » *MELUS* 5.2 (1978) 39 – 51.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : La Découverte, 2002.
- . *Peau noire, masques blancs*. Paris : Editions du Seuil, 1952.
- Fath, Sébastien. *Dieu bénisse l'Amérique*. Paris : Editions du Seuil, 2004.
- Frachon, Alain, et Daniel Vernet. *L'Amérique messianique*. Paris :Editions du Seuil, 2004.
- Galard, Hector de. « Avènement du McCarthysme (I).» *Les Temps modernes* 99 (1953) : 1432-1466.
- Glynn, Robert B. « L'Affaire Rosenberg in France. » *Political Science Quarterly* 70.4 (1955) : 498-521.
- Johnson, James Weldon. « Les Negro Spirituals. » Trad. Ch. Levinson et Sidney Pélage. *Les Temps modernes* 11-12 (1946) : 369-392.
- Jones, Christopher. « Le passe-blanc. » *Cincinnati Romance Review* 13 (1994) : 206-217.

- Judaken, Jonathan. « Interrogations, Jewish Speculations, Spectres Juifs »  
<http://www.usc.edu/dept/comp-lit/tympnum/4/judaken.html> accédé le 18 juin  
 2007.
- Kaplan, Lawrence. « Refusing to Cooperate. » *Monthly Review* 53.4 (2001). Le 2  
 avril 2007 <http://www.monthlyreview.org/0901kaplan.htm>
- Kesteloot, Lilyan . *Les écrivains noirs de langue française : naissance d'une  
 littérature*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles, 1983.
- Klehr, Harvey. *The Heyday of American Communism*. New York: Basic Books, 1984.
- Lamontagne, Maurice. « Some French Contributions to Economic Theory. » *The  
 Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne  
 d'Economie et de Science politique* 13.4 (1947) : 514-532 ).
- Lanzmann, Claude. « La reconnaissance. » *Les Temps modernes* 429 (1982) : 1709-  
 1715.
- Leffler, Melvyn P. *The Specter of Communism*. New York: Hill and Wang, 1994.
- Lévy, Bernard-Henri. *Le Siècle de Sartre*. Paris : Grasset, 2000.
- Lévy, Bernard-Henri. *American Vertigo*. Paris : Grasset, 2006.
- Lévy-Willard, Annette. *Chroniques de la guerre du sexe en Amérique*. Paris :  
 Grasset, 2005.
- Lovett, A.W. « The United States and the Schumann Plan. A Study in French  
 Diplomacy 1950-1952. » *The Historical Journal* 39.2 (1996) : 425-455.
- MacNeil, Robert, et William Cran. *Do You Speak American?* New York : Harcourt,  
 2005.

- Marienstras, Elise. « Amérique ambiguë. » *Les Temps modernes* 361-362 (1976) : 1-14.
- Mathy, Jean-Philippe. *Extrême-Occident*. Chicago : The University of Chicago Press, 1993.
- Markovits, Andrei S. *Uncouth Nation : why Europe dislikes America*. Princeton : Princeton UP, 2007.
- Maurois, André. *Histoire des Etats-Unis*. Paris : Editions Albin Michel, 1943.
- Melnick, Jeffrey. *A Right to Sing the Blues* Cambridge : Harvard University Press, 1999.
- Milward, Alan S. *The Reconstruction of Western Europe 1945-1951*. Londres : Routledge, 1998.
- Miller, Henry. *Tropic of Cancer*. New York: Grove Press, 1961.
- Modern Times*. Réalisateur Charlie Chaplin. United Artists, 1936.
- Nettelbeck, Colin. *Dancing with DeBeauvoir : Jazz and the French*. Melbourne : Melbourne UP, 2004.
- Nettelbeck, Colin. « Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir and the Paris jazz scene. » *Modern & Contemporary France* 9.2 (2001) : 171-181.
- Paye, Jean-Claude. « La coopération policière entre les Etats-Unis et l'Europe. » *Les Temps modernes* 626 (2004) : 143-160.
- Petrey, Sandy. « Reflections on the Goyishe Question. » *October* 87 (1999) : 117-128.
- Pozner, Vladimir. *Les états désunis*. Paris : Les Editeurs Français Réunis, 1968.

- Ranwez, Alain D. *Jean-Paul Sartre's Les Temps Modernes*. Troy, New York : Whitston, 1981.
- Revel, Jean-François. *L'obsession anti-américaine*. Paris : Plon, 2002.
- Roberts, Geoffrey. « Moscow and the Marshall Plan: Politics, Ideology and the Onset of the Cold War, 1947. » *Europe-Asia Studies* 6.8 (1994) : 1371-1386.
- Roberts, Sam. *The Brother*. (New York: Random House, 2001).
- Roberts, Sam. *The Brother*. New York: Random House, 2001.
- Roger, Philippe. *L'ennemi américain*. Paris : Seuil, 2002.
- Rougemont, Denis de. *Vivre en Amérique*. Paris : Editions Stock, 1947.
- Rouverol, Jean. *Refugees from Hollywood : A Journal of the Blacklist Years*  
Albuquerque : University of New Mexico Press, 2000.
- Roy, Claude. *Clefs pour L'Amérique*. Paris : Gallimard, 1949.
- Saïd, Edward W. *Orientalism*. New York : Vintage Books, 1979.
- Sartre par lui-même*. Auteurs-réalisateurs Alexandre Astruc, Michel Contat.  
Sodaperaga, 1986.
- Sartre, Jean-Paul. *L'être et le néant*. Paris : Gallimard, 1943.
- . *L'existentialisme est un humanisme*. Paris : Gallimard, 1996
- . *La Putain respectueuse*. Paris : Gallimard, 1947.
- . *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, 1948
- . *Réflexions sur la question juive*. Paris : Gallimard, 1954.
- . *Situations philosophiques*. Paris : Gallimard, 1990.
- . *Situations, III*. Paris : Gallimard, 1949.
- . *Situations, VI*. Paris : Gallimard, 1964.

- . *Situations, X, Politique et autobiographie*. Paris : Gallimard, 1976
- Schor, Naomi. « Anti-Semitism, Jews and the Universal. » *October* 87 (1999) : 107-116.
- Schwarzchild, Steven S. « J.-P. Sartre as Jew .» *Modern Judaism* 3.1 (1983) : 39-73.
- Senghor, Léopold Sédar, éd. *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*. Paris : Quadrige : PUF, 1985, c1948.
- Shippo, Kenneth. « The Political Puritain. » *Church History* 45.2 (1976) : 196-205.
- Sibelman, Simon P. Compte-rendu de *Libres et égaux: l'émancipation des Juifs, 1789-179* de Robert Badinter. *French Review* 64.1 (1990) : 184-186.
- Siegfried, André. *Les Etats-Unis d'aujourd'hui*. Paris : Armand Colin, 1928.
- . *Qu'est-ce que l'Amérique*. Paris : Flammarion, 1937.
- Smith, Adam. *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Chicago : Encyclopedia Britannica, 1952.
- Smitherman, Geneva. *Talkin and Testifyin*. Detroit : Wayne State UP, 1977.
- Sobell, Morton. *On Doing Time*. San Francisco : Golden Gate National Parks Association, 2001.
- Sorman, Guy. *Made in USA*. Paris: Fayard, 2004.
- Soupault, Philippe. « La sexualité aux Etats-Unis. » *Les Temps modernes* 11-12 (1946) : 287-298.
- Speizman, Milton D. Compte-rendu de « And Promises to Keep: The Southern Conference for Human Welfare, 1938-1948, » de Thomas A. Krueger. *The American Historical Review* 73.1 (1967) : 255-256.
- Spleth, Janice S. *Leopold Sédar Senghor*. Boston : Twayne Publishers, 1985.

Spoiden, Stéphane. *Étonnante Amérique : la face cachée de la politique américaine*.

Paris : Éditions de l'aube, 2005.

Suleiman, Susan. « Rereading Rereading : Further Reflections on Sartre's

“Reflexions. » *October* 87 (1999) : 129-138.

Sungolowsky, Joseph. « Criticism of Anti-Semite and Jew. » *Yale French Studies* 30 (1963) : 68-72.

T.M. « American Way of Death. » *Les Temps modernes* 92 (1953) : 1-5.

---. « Complicité objective. » *Les Temps modernes* 34 (1948) : 1-11.

Tenant, P. « Qu'est-ce qu'un communiste ? » *Les Temps modernes* 34 (1948) : 1308–1337.

The World Almanac and Book of Facts, 2002. New York: World Almanac Books, 2002

Theoharis, Athan. « Truman and the Red Scare. » *McCarthyism*, Thomas C. Reeves (éditeur responsable). Malabar, Florida : Robert E. Krieger Publishing, 1978.

Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique*. Tome I. Paris : Gallimard, 1986.

Tony Judt, *Past Imperfect, French Intellectuals 1944 – 1956*. Berkeley: University of California Press, 1994.

Trahair, Richard C. S. *Encyclopedia of Cold War Espionage, Spies and Secret Operations*. Westport : Greenwood Press, 2004.

Uri, Pierre. « Une stratégie économique (Discussion sur le plan Marshall). » *Les Temps modernes* 34 (1948) : 12-41.



Vergès, Françoise. « Creole Skin, Black Mask: Fanon and Disavowal. » *Critical Inquiry* 23.3 (1997) : 578-595.

Vian, Boris. *L'écume des jours*. Paris : Pauvert, 1998.

Vidal-Nacquet, Pierre. « Remembrances of a 1946 Reader. » *October* 87 (1999) : 7-23.

Vignaux, Paul. « Aspects de la conscience ouvrière américaine. » *Les Temps modernes* 11-12 (1946) : 275-286.

Wright, Richard. « *Débuts à Chicago*. » Trad. J.-B. Pontalis *Les Temps modernes* 11-12 (1946) : 464-497.